

LES COUPURES DE JOURNAUX

FONDS 190 GÉRARD LEFRANÇOIS VOLUME 4





La Petite Histoire se balade L'Aguel dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — Dix-neuvième chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une grande artère dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

Cette semaine, c'est le point final à la petite histoire du fief Hubert, magnifique territoire de pêche situé au nord des rivières Jacques-Cartier et Sainte-Anne et dont le chemin d'accès s'amorce en arrière de Saint-Raymond-de-Portneuf. Concéder en 1696 par le roi Louis XIV au Sieur René Hubert, résidant alors à Trois-Rivières, ce fief devait devenir par la suite la propriété (en entier ou en partie?) de l'honorable John Neilson qui avait épousé Marie-Ursule Hubert, une descendante des anciens seigneurs des lieux.

En passant, mentionnons que ce Sieur René Hubert (1648-1725), greffier de la Prévôté de Québec et époux de Françoise de La Croix, se vit concéder, le 14 novembre 1696, un premier fief, celui de Grand-Pabos, en Gaspésie (cf. Manuel des fiefs et seigneuries, arri-

re-fiefs de la province de Québec).

Sam Neilson nous renseigne — Les renseignements additionnels suivants sur le fief Hubert nous ont été fournis par M. Sam Neilson, de Trois-Rivières, fils de Georges A. Neilson, petit-fils de William-Augustus Neilson et arrière-petit-fils de John Neilson, junior, qui était le fils de l'honorable John Neilson.

Le fief Hubert serait demeuré inexploité durant environ 100 à 110 ans. Selon le manuel ci-dessus cité, lors de la confection de son cadastre en 1864, ce fief appartenait alors aux héritiers de William Stevenson et de John Neilson. Notre informateur ignore ce qui est advenu de la part de la famille Stevenson.

Un beau jour, Norman et Henry-Yvan Neilson, petits-fils de l'honorable John Neilson, s'intéressèrent à ce fief. Norman effectua des recherches pour relever la succession des titres de propriété. Parmi les membres de la famille Neilson, seuls Norman et Henry-Yvan se montrèrent désireux à investir de l'argent dans la mise en valeur de cette propriété. Au bout de cinq à six ans, selon Sam Neilson, c'est-à-dire vers 1905 ou 1906, l'affaire fut pour eux momentanément profitable, car ils réussirent à vendre à une nouvelle compagnie forestière, qui s'installait dans la région de Québec, la coupe du bois pour une période de 50 ans, au prix de \$125.000.

Vers 1956, la libre possession du fief Hubert revint dans la famille Neilson. C'est alors que Mme New Ellwood (Norah Neilson, fille du peintre Hen-

ry-Yvan) et d'autres membres de la famille décidèrent d'exploiter à leur tour le fief, encouragés par le fait que des chemins y avaient été construits et que des bâtisses y avaient été élevées par la compagnie forestière.

Depuis lors, ce fut un rendez-vous apprécié des amateurs de pêche qui avaient à leur disposition cinq à six chalets et autres installations sur un territoire d'environ deux lieues carrées, comptant des cours et étendues d'eau poissonneuses, entre autres les lacs Neilson, Leclerc et Hubert ainsi que la rivière Neilson.

En passant, soulignons qu'il faut éviter de confondre, comme certains l'ont écrit le fief Hubert avec le fief de Lanaudière qui, lui, est situé à Sainte-Anne-de-la-Pérade. Ayant épousé Alice de Lanaudière, une descendante du seigneur de l'endroit où s'élève un manoir ancien, il est probable que Norman Neilson aurait eu des intérêts dans cet endroit.

À qui appartient le fief Hubert présentement? —

Ce fief appartient à encore, de nos jours, aux descendants de Norman et Henry-Yvan Neilson, en tout ou en partie? Comme il n'a pas visité le fief depuis sept à huit ans, Sam Neilson avoue qu'il ne sait rien de précis à ce sujet. Dans ce temps-là, selon notre informateur, la veuve New Ellwood (Norah Neilson) était encore vivante et aurait aimé vendre au gouvernement du Québec. Elle demeurait à Chambly chez son fils Neil Ellwood ainsi que sa mère, la veuve Henry-Yvan Neilson (Mathilda Green). Dans la chronique de la semaine dernière, on a mentionné le rôle que jouait Neil dans l'exploitation du fief.

Parmi les descendants encore vivants des frères Norman et Henry-Yvan Neilson qui pourraient être encore intéressés dans le fief, mentionnons les personnes suivantes: Annette Neilson, de Montréal, fille de feu le Dr Robert Neilson et petite-fille

de Norman; elle est allée à quelques reprises sur les lieux ainsi que David Satov, d'Angleterre, fils de Sylvia-Margaret, fille de Norman Neilson. Ce dernier, après être venu constater sur place que l'affaire était plus ou moins rentable, est retourné en Angleterre et n'est pas revenu depuis. Parmi les descendants de Henry-Yvan Neilson, nous connaissons sa fille Helen, résidant à Dorval, et son petit-fils Neil Ellwood, résidant à Cham-

bly. Au moment de terminer cette chronique, j'apprends de mon informateur, M. Sam Neilson, que des pourparlers auraient présentement lieu pour la vente du fief Hubert, entre un homme d'affaires canadien du nom de Jack Holland, à l'emploi d'une compagnie de papier de New-York, et les héritiers encore vivants de Norman et Henry-Yvan Neilson.

(À suivre)



Cette carte aidera nos lecteurs à comprendre la petite histoire de Valcartier (no 2), situé près de la rivière Jacques-Cartier (no 4), du fief Hubert (no 1), situé au Nord de la rivière Sainte-Anne (no 3) et des fiefs Saint-Gabriel et Saint-Ignace. (Cette carte, tracée vers 1874, est une copie d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de l'Université Laval).

La chronique "La petite histoire se balade dans nos rues"

Nous ne publions pas cette semaine la chronique "La petite histoire se balade dans nos rues" en raison de la publication de l'entrevue que nous accordait la semaine dernière M. Charles-H. Blais, maire de Sillery, et qui prend deux pages de l'hebdo. Nous nous excusons auprès de notre excellent journaliste-historien, M. Gérard Lefrançois. On connaît avec quel brio M. Lefrançois rédige cette chronique depuis au-delà de deux ans et soyez assurés qu'il vous reviendra la semaine prochaine. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs pour cette omission bien involontaire.

La Rédaction

Vol. IV
Page 1

26 mars 1980

Vol. IV - Page 2



A l'inauguration du centre commercial LES GALERIES ST-AUGUSTIN, nous reconnaissons, de g. à d., M. le curé Raymond Laplante; M. Donald Leroy, président de l'Association des Marchands de ce centre; M. Paul Despatis, président de la compagnie Galeries St-Augustin Inc.; M. Louis O'Neill,

député de Chauveau à l'Assemblée Nationale; M. Vincent Barrette, maire de St-Augustin; M. Roland Dion, député de Portneuf aux Communes, et M. Pierre Pouliot, sec.-trés. des Galeries St-Augustin Inc.

(Photo l'Appel, G. Lefrançois)

l'Appel 2 avril 1980



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — Vingtième chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

Avant de commencer l'histoire des immenses terrains et des propriétés DORNALD et CORSOCK que la famille NEILSON possédait en bordure du chemin Saint-Louis, à Sainte-Foy, il faudrait relire quelques magnifiques pages que le chanoine H.-A. Scott écrivait dans son livre sur Notre-Dame-de-Foy.

"Et maintenant, écrivait-il en 1902, que sont devenues toutes ces belles terres que nous venons de voir arrosées de sueurs et de sang français, possédées pendant un siècle, deux siècles, par les descendants des pionniers français, sur les bords du grand fleuve, depuis Gaudarville jusqu'à l'anse de Sillery? Sauf quelques minces lambeaux, aucune ne leur appartient plus! Et il en est de même jusqu'à la Pointe-à-Puiseaux.

Les concessions d'Antoine Martin et de Claude Bouchard, on l'a dit, sont

depuis le commencement du XIX^e siècle à la **FAMILLE NEILSON**, avec une partie de celle de Jean Hayot (nos 271, 356, 357 du cadastre). L'autre partie (no 273), excepté deux petites enclaves (no 272, héritiers Gab. Giroux; no 274, M. Jean Peticler), est la propriété de M. Nazaire Jobin. Les descendants de Jean Routhier n'ont plus qu'une bande étroite des cinq ou six arpents de front que possédait leur ancêtre, et dont la plus grande étendue appartient aujourd'hui (c'est-à-dire en 1902) aux héritiers Roberts. Ensuite, à l'exception de quelques petites terres, débris de la concession morcelée de Nicolas Patenotre, on ne trouve plus que des noms d'origine étrangère.

À lui seul, M. G. Stuart possède sur une largeur de près de quinze arpents toute la plus belle partie des anciennes concessions de Jean Noël, de Pierre Masse, de Claude Charland, de Gilles Hébert, et de Jean de la Rue, devenues plus tard les propriétés des Migneron, des Ginguereau et des Dubois-Morel (no 346 du cadastre). Le haut de ses terres appartient à M. Her-ring, no 290; aux MM. Doolan, nos 291, 292; aux héritiers de Pierre Roy, no 287; à Carswell, no 298. Il y a en outre quelques lopins minuscules appartenant à d'autres: l'un est le site de la maison d'école de cet arrondissement.)

Sur les terres de Jean Jobin, de Nicolas Goupil, passées ensuite aux mains des Liénard-Durbois puis des HAMEL, on trouve à cette heure les Morgan (no 307), les Temple (no 345), les Copeman (no 299), les Sommerville (no 306), les Sharples (nos 339, 340, 341, 344, etc.), les Fraser (nos 308, 322) et les Corrigan (no 309). Un Canadien-français, M. Antoine Vézina, occupe la terre de Nicolas Pelletier (no 321).

De ces familles, plusieurs sont catholiques et quelques-unes, comme les Sharples et les NEILSON, illustres dans les annales de la bienfaisance à Sillery et à Sainte-Foy. Ces derniers, alliés à la vieille famille des la Naudière (M. Stuart lui-même a dans les veines du sang canadien-français, et du meilleur, puisque sa mère était une Aubert de Gaspé, fille de l'auteur des Anciens Canadiens) et aux Hubert, qui ont donné un évêque à l'Église du Québec (...)

Si en pareil cas, nous n'avons rien perdu, il n'en faut pas moins déplorer l'effacement, la disparition de tant d'anciennes familles canadiennes-françaises, conclut l'historien H.-A. Scott.

Que dirait cet historien s'il revenait parmi nous en 1980, à Sainte-Foy et à Sillery? Il verrait que les Canadiens-français ont envahi toutes ces terres, qui ont subi une urbanisation intense. Il se rendrait aussi compte que la plupart des familles aux noms d'assonance étrangère sont soit disparues ou soit assimilées dans le grand tout canadien-français que sont devenues les villes ci-dessus citées.

Aux jeunes d'aujourd'hui, ces noms d'assonance étrangère ci-dessus cités par l'historien H.-A. Scott ne disent à peu près rien. Mais il n'en est pas de même pour les ANCIENS auxquels ils rappellent bien des souvenirs. Il suffit pour s'en convaincre d'en parler avec des Honoré Mainguy, des Elzéar Rochette, des Émile Gingras, des Émile Laberge, des J.-Bte Boivin ou autres.

Dans notre chronique de la petite histoire, nous continuerons à ressusciter les faits et gestes de ces familles aux noms d'assonance étrangère, afin que la nouvelle génération sache ce qu'elles ont réalisé dans notre coin de pays.

(À suivre)



DÉMOLITION DU RÉSERVOIR. — Les autorités municipales de la ville de Sillery feront exécuter la démolition du réservoir d'eau de la rue Bourbonnière très prochainement. En effet, elles ont adopté une résolution accordant le contrat à la firme Démolition Dubuc et Fils Inc. de Longueuil, au coût de \$7.800. La soumission de Démolition Dubuc était la plus basse, parmi les cinq reçues, et répond aux critères des ingénieurs conseil. La plus haute soumission s'élevait à \$92.160. La présente photo qui nous montre le réservoir de 300.000 gallons d'eau fut prise en juillet 1946. C'est la Horton Steel Limited qui l'avait construit au coût de \$40.000. (Photo L'Appel, 1946).



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 21^e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

Après leur mariage à Trois-Rivières en 1797, où demeurèrent John Neilson et son épouse, Marie-Ursule Hubert? Le curé Signay dans le "Recensement de la ville de Québec en 1818" rapporte la famille John Neilson comme demeurant au no 3 de la rue de la Montagne, appelée aussi Côte de la Basse-Ville. Voici les noms et les âges des membres de cette famille tels qu'inscrits dans ce recensement: John Neilson, imprimeur, 44 ans, et Marie Hubert, 38 ans (son épouse); Isabel, 21 ans; Samuel, 19 ans; Margaret, 11 ans; William, 13 ans; Agnes, 6 ans et Frs, 4 ans. La mention de John, le cadet, n'apparaît pas, car il est né en 1821.

D'après les données de ce recensement et d'après d'autres sources de documentation, nous apprenons que l'édifice no 3, rue de la Montagne, en plus de l'imprimerie de la Gazette de Québec, abritait plusieurs autres personnes.

Un autre document nous apporte un éclairage additionnel sur cet édifice qui a été démolé ainsi que tous les autres édifices qui se trouvaient du côté du parc Montmorency et de l'ancien cimetière, lors des travaux d'élargissement de la rue de la Montagne. Il s'agit du manuscrit intitulé "Copie à la hâte sur les Biens de John Neilson faite au Carouge le 16 juin 1832", par John Neilson lui-même,

en prévision de la rédaction d'un testament notarié. Citons le premier paragraphe:

"Maison no 3, rue de la Montagne, Basse-Ville, occupée par NEILSON & COWAN à loyer, excepté le 2^e étage et deux petites chambres au grenier contre le mur de Trudelle. Tous les meubles dans ces appartements appartiennent à John Neilson, aussi des livres dans le grenier de l'IMPRIMERIE et dans la chambre de la fille en bas." (Voir Collection Neilson aux A.N.Q.).

D'après cet extrait du manuscrit, on peut déduire que l'imprimerie fonctionnait toujours au no 3, rue de la Montagne. Mais qui demeure au 2^e étage et dans les autres pièces mentionnées? Est-ce la famille Neilson?

Établissement à Sainte-Foy. — Dans un autre paragraphe de ce même manuscrit (16 juin 1832), Neilson se montre plus explicite. Il mentionne qu'il possède trois terres au CAROUGE et que celle qu'il occupe consiste en plusieurs "morceaux" acquis de C. Leclerc, Mme Cameron, Régis Carrier et Borgia Levasseur. En relevant ces quatre actes d'achat, on se rend compte qu'il s'agit de la propriété connue sous le nom de CORSOCK, dont les habitations se dressaient au nord du chemin Saint-Louis, entre les rues Montreux et Fabre.

Dans des notes généalogiques conservées par Dame Agnes Brophy-Kelly, arrière-petite-fille de l'honorable John Neilson, on

apprend que le fils cadet de ce dernier, John, serait né en 1821, à CORSOCK, Neilsonville. Pour rafraîchir les mémoires, répétons que Neilsonville n'était pas une municipalité, mais seulement ce qu'on appelle "un nom de lieu", dans le secteur avoisinant le vieux pont de Québec. Cet ancien nom est disparu tout comme ceux de Bergerville et de Nolansville.

On peut alors se poser bien des points d'interrogation. Est-ce qu'en 1821 la famille Neilson habitait en permanence à Corsock, ou bien seulement durant la belle saison? Son domicile principal était-il toujours à Québec? On sait qu'avant l'urbanisation du territoire de Sainte-Foy, bien des gens aisés de la ville de Québec y possédaient des terres où ils allaient passer seulement la belle saison, alors qu'un fermier à salaire prenait soin de la terre à l'année longue. Quant à l'honorable John Neilson lui-même, il est très plausible, à cause de ses occupations journalières et de ses obligations d'homme politique, qu'il ait toujours conservé un logement dans la Vieille Capitale. Pour se reposer des affaires, il pouvait aller passer ses loisirs soit à son club de Valcartier ou soit dans la campagne de Sainte-Foy.

Cette note généalogique en mentionnant le nom de CORSOCK suscite d'autres interrogations. Depuis quand cette appellation a-t-elle été donnée à cette propriété? Est-



Supposée ancienne maison de l'honorable John Neilson sur le "Chemin du Roi", à Sainte-Foy. Quelques-uns attribuent ce dessin à l'architecte et sculpteur François Baillargé, vers 1820, tandis que d'autres donnent la paternité de ce dessin à un certain T. Barthang. Serait-ce la première maison (avec habitation du fermier à gauche) qui aurait été construite sur la propriété CORSOCK et où serait né John Neilson, fils? Ou bien s'agit-il de DORNALD? (Photo A.N.Q.)

(suite en page 4)

Le Bulletin des recherches historiques passe aux mains des Archives nationales

G. Lefrançois

Tous les chercheurs dans le domaine de l'histoire et autres choses du passé ne peuvent que se réjouir de l'événement historique qui s'est déroulé, le 8 avril, à la Maison des archives du Québec, alors qu'un ex-conservateur

leur, M. Antoine Roy, a cédé tous les droits qu'il détenait sur ce bulletin (BRH) qui existe depuis 1995. Ont signé M. Roy lui-même et M. François Beaudin, sous-ministre adjoint au ministère des Affaires culturelles et conser-

La transaction est d'importance car elle comprend le microfilm complet du BRH, les droits de publication du même bulletin ainsi que l'index du BRH, produit par M. Antoine Roy, et tous les

droits sur l'edit index. Grâce à cette acquisition, les ANQ envisagent la publication du bulletin sur microfilm et de l'index sur microfilm. Les chercheurs en histoire de tout le Québec pourront, grâce à cette initiative, le mine de renseignements que constitue le BRH.

De plus, l'index acquis de M. Antoine Roy fait la synthèse de l'index publié en 1925 par Pierre-Georges Roy et de l'index manuscrit mis à la disposition des chercheurs au Centre d'archives de la capitale, depuis plusieurs années. Ajoutons enfin que le tout a été reçu, corrigé et complété par M. Antoine Roy.

Véritable mine de renseignements sur la littérature, l'histoire, l'archéologie, la biographie, la bibliographie et la numismatique, le BRH

demeure aujourd'hui un instrument de travail et de recherche d'une valeur inestimable, il est d'autant plus utile pour les archivistes et les historiens que la majorité des articles et des notes qu'il contient est basée sur des documents d'archives, on y cite abondamment les documents conservés au ANQ, aux archives judiciaires de Québec, de Montréal ou d'ailleurs.

Fondé, dirigé et alimenté par Pierre-Georges Roy, historien de très haute réputation, le bulletin est dirigé par Antoine Roy en 1949.

Les Archives nationales du Québec (ANQ), en acquérant cette précieuse collection, pourront mettre à la disposition des chercheurs qui s'intéressent au passé même récent du Québec, une des meilleures sources de renseignements.

R. Aggel
16 avril 1980



En présence de M. François Beaudin, sous-ministre adjoint et conservateur aux Archives nationales du Québec, M. Antoine Roy signe le contrat de cession du Bulletin des recherches historiques au ministère des Affaires culturelles. (Photo Éditeur officiel du Québec)

Vol. IV - Page 4

NEILSON
Chronique
du 9 avril 1980
(suite)

(suite de la page 3)

que la propriété COR-SOCK serait plus ancienne que celle de DORNALD? Cette dernière était située au sud du chemin Saint-Louis, en aval de la première. Comment se fait-il que l'historien J.-M. Lemoine et l'archiviste Pierre-Georges Roy associent toujours le nom de l'honorable John Neilson au domaine de DORNALD, tout en ignorant celui de COR-SOCK? Est-ce que DORNALD était une appellation générique qui englobait les deux propriétés?

Il y a bien d'autres interrogations que les lecteurs de cette chronique peuvent se poser. Pour quoi certains documents donnent-ils le nom de Carouge (Cap-Rouge) comme lieu d'origine des appellations COR-SOCK et DORNALD? Où peuvent être situées dans le tissu urbain actuel les habitations et les terres que l'honorable John Neilson et ses descendants ont possédées sur le chemin Saint-Louis, à Sainte-Foy?

Si nos lecteurs se posent des interrogations à lesquelles nous pouvons répondre, il faut admettre que l'auteur de cette chronique s'en pose bien d'autres. Même s'il a accumulé de la documentation, jusqu'à présent, pour écrire tout un volume, il se rend compte qu'il a encore bien des recherches à effectuer dans les archives pour pouvoir compléter d'une manière satisfaisante l'histoire de la famille Neilson. Il se rend compte qu'il a entrepris un travail de titan qui nécessiterait, pour sa réalisation, plusieurs mois de recherches dans un amoncellement de documents plus ou moins accessibles. Par pitié pour ses lecteurs, il va essayer d'abréger au plus tôt ses chroniques-fléuve sur la famille Neilson.

(À suivre)

comme lieu de résidence de l'honorable John Neilson, au lieu de Sainte-Foy? Quelle est l'origine des

comme lieu de résidence de l'honorable John Neilson, au lieu de Sainte-Foy? Quelle est l'origine des



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 22e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

D'après nos connaissances actuelles, la famille Neilson possédait les habitations suivantes dans la section du Chemin Saint-Louis située en amont du premier pont de Québec.

La maison **CORSOCK** sise au nord sur le lot actuel 271-99 du cadastre de Sainte-Foy. C'est de nos jours l'emplacement du no 3346, Chemin Saint-Louis, entre les rues Fabre et Montreux. À la demeure principale s'adjoignait une maison secondaire pour l'homme de ferme et sa famille et qui avait comme locataire vers 1932 Israël Renaud, fermier. (Voir rôle d'évaluation de Sainte-Foy). La demeure principale fut démolie en 1973.

La maison **DORNALD**, sise au sud du Chemin Saint-Louis, en aval et tout près de la maison Corsock, ayant la façade tournée vers le fleuve Saint-Laurent et le dos au chemin. On a de nos jours aménagé un petit parc,

vis-à-vis, sur le côté nord du Chemin Saint-Louis. Dornald avait probablement aussi une maison secondaire pour son homme de ferme. Selon divers témoignages, la maison Dornald aurait été démolie vers 1962.

La famille Neilson possédait aussi une autre maison où logeaient les serviteurs, sur l'emplacement de l'édifice à logement, qui est située à l'entrée actuelle du chemin de la gare de Sainte-Foy. Madame Maurice Mathieu (Simone Maurice Forgue) raconte que sa mère, qui a été cuisinière à Corsock, y avait habité durant les quelques années qui ont précédé sa démolition, il y a environ dix à douze ans.

Quant au peintre Henry-Yvan Neilson (1865-1931), petit-fils de l'honorable John Neilson, il possédait une habitation d'été baptisée le **CHALET VERT** qui était située au sud du Chemin Saint-Louis, à la sortie du boulevard Pie XII, à l'entrée de la plage

Jacques-Cartier. Dans un document notarié de 1933, on apprend qu'il avait sa résidence principale à Québec, au 260, Grande-Allée. Le "Chalet Vert" était probablement situé sur la partie est de la terre de 50 arpents (voir rôle d'évaluation de 1932) dont il était propriétaire dans l'ancienne seigneurie de Gaudarville qui faisait suite sur le bord du fleuve à la seigneurie de Sillery et s'étendait un peu à l'est de la rue de Liège et jusqu'à la rivière du Cap-Rouge. Il a aussi habité à Cap-Rouge et à Valcartier. On y reviendra plus tard.

Au village du Cap-Rouge, aux Neilson appartenaient aussi quelques terres secondaires ayant une habitation d'été pour l'homme de ferme.

On reviendra plus tard sur ces habitations et les personnes qui les ont occupées, car il nous manque à l'heure actuelle bien des précisions.

Une hypothèse — Quand furent construites



La maison DORNALD était située en arrière des nos 3259 et autres du Chemin Saint-Louis. Elle fut habitée successivement par John Neilson, fils, et son fils Norman. Il semble que certaines légendes courent sur son histoire, légendes qu'il faudra designer.

(Photo Collection Helen Neilson)

les maisons Dornald et Corsock? Dans une chronique précédente, il est fait mention que John Neilson, fils, était né à Corsock en 1821 et que l'honorable John Neilson y habitait en 1832. S'agit-il de la même maison qui a été démolie en 1973 ou bien d'une première construction? Quant à la maison Dornald que l'historien J.-M. Lemoine a immortalisée dans "Picturesque Québec", nous recherchons des renseignements plus précis, sur sa

petite histoire.

Deux contrats de construction, l'un de 1850 et l'autre de 1853, ainsi que le dessin de la maison de l'honorable John Neilson publié la semaine dernière, nous incitent à poser l'hypothèse que la maison Corsock qui est disparue en 1973, avait été précédée par une construction plus modeste. On reviendra sur ce sujet dans une prochaine chronique.

(À suivre)



Comme les deux arbres qui semblent encadrer sur cette photo la maison CORSOCK existent encore de nos jours, ils permettent d'identifier d'une manière positive l'emplacement exact de cette habitation disparue, à condition de se placer sous le même an-

gle que le photographe. Faites-en l'expérience avec la maison du 3346, Chemin Saint-Louis, qui s'élève sur l'emplacement de Corsock.

(Photo ANQ)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 23e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

Samedi le 12 avril, au cours d'une visite chez des descendants de l'honorable John Neilson qui demeurent à Saint-Lambert, près de Montréal, l'auteur de cette chronique a pu obtenir d'autres renseignements précieux, emprunter une dizaine de photos inédites et un document d'une certaine valeur, le tout concernant la maison CORSOCK. Ceci pour nous aider à jeter un éclairage plus grand sur l'histoire de la famille Neilson sur le Chemin Saint-Louis, à Sainte-Foy.

Un documentaire inédit — En septembre 1927, une collaboratrice du journal de Toronto, "Globe and Mail", Anne Merrill, passa environ un mois dans la demeure Corsock, située sur le côté nord du Chemin Saint-Louis (entre Montreux et Fabre), comme l'invitée du colonel Hubert NEILSON, petit-fils de l'honorable John Neilson, et de son épouse Wilmet Ridout. Elle profi-

ta de son séjour agréable dans ce foyer accueillant pour prendre au crayon plusieurs pages de notes et emporta avec elle, lors de son départ, six photos d'une grande valeur descriptive pour la petite histoire de Corsock.

De retour chez elle, au 4 Prince Arthur avenue (aucun nom de ville est mentionné), elle commença, à l'aide de cette documentation, à rédiger un article pour la revue "Canadian Homes and Gardens", à la demande de J.-H. Hodgins de cette même publication. Mais pour des raisons qui nous sont inconnues, son article resta à l'état de projet.

Quinze ans plus tard, plus précisément le 27 décembre 1942, après avoir transcrit ses notes au dactylographe, Anne Merrill les envoya ainsi que les six photos à Mme Clara Wiggs Roested, en lui donnant la permission d'en disposer à son gré. Comment ce précieux documentaire est-il tombé dans les mains des descendants du peintre Henry-Yvan NEILSON? Nous l'ignorons. Dans la lettre qui accompagne son envoi à Mme Roested, Anne Merrill exprime l'espoir que ses notes pourront être d'une grande utilité, mais recommande à la destinataire de réviser soigneusement le texte et surtout les dates, car il se pourrait qu'elle aurait commis quelques erreurs.

Comme ses notes sont de langue anglaise, je vais essayer d'en donner une traduction la plus fidèle

possible dans les lignes suivantes.

Corsock — La vieille demeure Neilson — "Je pense, écrit Anne Merrill, qu'elle pourrait s'appeler la maison de l'hospitalité, car, à n'importe laquelle heure du jour, si des amis de la ville de Québec viennent rendre visite aux hôtes des lieux, ils sont toujours bienvenus, et ils le sont doublement s'ils viennent accompagnés de leurs enfants.

C'est une chose digne de mention, fait remarquer Anne Merrill, parce que la demeure des époux Neilson est une demeure sans enfants. Il arrive souvent que des personnes qui n'ont pas eu d'enfants ne peuvent souffrir autour d'elles les jeunes enfants des autres. C'est peut-être, en partie, à cause qu'elles ne peuvent pas les comprendre.

Mais Mme Hubert Neilson (Wilmet Ridout) aime tous les enfants. Et il arrive souvent qu'elle improvise pour eux un "party",

seulement pour le plaisir de la chose. Elle aime aussi qu'on amène chez elle des étrangers, des gens qui visitent le Québec. Beaucoup de touristes américains (ou des Canadiens de l'Ouest) ont emporté avec eux d'heureux souvenirs de leur passage rapide dans un des plus beaux types de demeures canadiennes, ainsi que de l'hospitalité reçue.

En été, un cercle de chaises ou fauteuils très confortables sont groupés amicalement près de la porte d'entrée principale de la spacieuse véranda. Un de ces sièges est une chaise de pont (deck-chair) — un "transatlantique" comme diraient nos bons amis les Français) dans laquelle le visiteur sent qu'il peut réellement se reposer et jouir du panorama qu'offrent les splendides approches du fleuve Saint-Laurent dans une de ses parties les plus larges et les plus pittoresques qu'enjambe le fameux pont de Québec.

Par temps clair, à l'oeil nu, on peut distinguer complètement les chutes de la rivière Chaudière au sud-ouest (?); cependant, de bonnes jumelles sont toujours à la portée de la main pour rapprocher les lieux si on le désire.

La chaise de pont (deck-chair) fut apportée au foyer par le maître des lieux à l'occasion d'une permission qu'il vint pas-

ser chez lui, alors qu'il était en service en Inde. Le colonel Hubert Neilson est un excellent raconteur lorsqu'il fait le récit des aventures qu'il a vécues, pendant qu'il était en poste en Inde, aussi bien que de voyage mouvementé pour revenir chez lui."

Dans des prochaines chroniques, on publiera les six magnifiques photos ci-dessus mentionnées avec les commentaires instructifs de Anne Merrill.

Note — Corrections à effectuer dans des chroniques précédentes. Le 18 avril, au bas de la photo de DORNALD: "légendes qu'il faudra dissiper" (et non désigner); au 5e paragraphe: "s'étendait (et non s'étendit) un peu à l'est; 9 avril, 4e paragraphe: "fille (et non file) en bas"; dans l'avant-dernier paragraphe, deux lignes omises par l'atelier de composition: "comme lieu de résidence de l'honorable John Neilson, au lieu de Sainte-Foy? Quelle est l'origine des appellations CORSOCK et DORNALD?" Chronique du 19 mars, en bas de la carte du fief Hubert, il faudrait lire "le fief Hubert est situé au NORD (et non au bord) de la rivière Sainte-Anne". Avis à ceux qui collectionnent nos chroniques de ne pas oublier d'effectuer ces corrections. (G.L.)

(À suivre)

Vol. IV
Page 6

de la revue
(Wilmet Ridout)
No 7E - Je consulte
Hubert Neilson et
décide le 5/6/1925
J. P. Angé G. L.
du 11/1/1980



Prise à Chambly en novembre 1978, cette photo représente trois collaborateurs de l'auteur de cette chronique: Mlle Helen Neilson, professeur au Collège Macdonald de Sainte-Anne-de-Bellevue, et Mlle Alice Brophy, du 770, rue Moreau, Sainte-Foy, deux descendantes de l'honorable John Neilson, ainsi que M. Ray-

mond Saint-Arnaud, président de la Société d'histoire de Sainte-Foy. (Photo L'Appel, G. Lefrançois)



Les Archives nationales du Québec (ANQ), en acquérant le Bulletin des recherches historiques, de M. Antoine Roy, met cette précieuse collection à la disposition des chercheurs à la Maison des Archives située au Pavillon Casault de la cité universitaire. On re-

connait ici M. François Beaudin, sous ministre aux Affaires culturelles et conservateur aux ANQ, et M. Antoine Roy, autrefois archiviste au Musée de Québec. (Photo Éditeur officiel du Québec)

L'Appel, 23 avril 1980



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 24e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

Dans les notes que la journaliste Anne Merrill a prises en septembre 1927 (voir notre chronique du 23 avril), on retrouve la description suivante de la demeure de CORSOCK qui était dans le temps la propriété et la résidence du colonel Hubert NEILSON, petit-fils de l'honorable John Neilson.

"Cette photo de Corsock (reproduite dans cette page) représente l'extérieur de cette demeure, tel comme il apparaît depuis environ 1850, écrit Anne Merrill. Les murs, composés de madriers de pin empilés l'un sur l'autre, sont aussi solides que s'ils avaient été construits en brique. Ayant environ deux pieds d'épais, ces murs défient les temps froids. Sur un côté de la véranda (à droite), on distingue un vieux lit d'habitant ("an old habitation bed") qu'on utilise à présent comme canapé et qui peut s'ouvrir et servir de lit." (Près de la porte



Elle a fière allure la maison CORSOCK telle qu'elle apparaissait de 1850 à 1927, selon les notes de Anne Merrill. Ayant subi l'outrage du temps, elle fut démolie en 1973 par l'entrepreneur W.

Légère. C'est aujourd'hui l'emplacement du no 3246, Chemin Saint-Louis (lot 271-99), propriété de Gérard Harvey depuis 1975. (Photo Collection de John Neilson, Saint-Lambert)

(Colonel Hubert Neilson, grandson of the Honorable John Neilson)

Une date d'arrivée encore obscure — En lisant attentivement les notes de Anne Merrill, on se demande en quelle année exacte l'honorable John Neilson a-t-il commencé à posséder une habitation à la campagne sur le Chemin Saint-Louis. Dans son texte, Anne Merrill fait remonter vers 1790 la construction de la maison que représente le dessin ou croquis, lequel nous avons publié dans la chronique du 9 avril. Neilson n'avait que 14 à 15 ans à cette date. Était-il donc si précoce que ça?

Quant à l'archiviste et historien Pierre-Georges Roy, dans son livre sur les Noms géographiques de

la province de Québec (Lévis 1906, pages 285-286), il écrit que "l'honorable John Neilson fit l'acquisition d'une partie du territoire actuel de Neilsonville en 1792 et qu'à partir de cette année, il y fit sa résidence d'été et plus tard sa résidence permanente. Sur quels documents se base-t-il pour avancer la date de 1792?"

Jusqu'à présent, le plus vieux acte notarié que nous avons pu retracer concernant un achat de terrain sur le Chemin Saint-Louis, par Neilson, remonte à l'année 1800. Dans l'inventaire des marchés de construction des ANQ, XVII et XVIII siècles et dans l'inventaire des marchés de construction des archives civiles de Québec, 1800-1870, on ne trouve que deux contrats concernant la famille Neilson sur le Chemin Saint-Louis. Daté du 25 janvier 1850, le premier contrat est passé entre John Neilson, fils, demeurant en la cité de Québec, et Louis Amiot, maître-menuisier et entrepreneur, pour la construction d'une maison en bois d'un étage (40 x 30 pieds en dedans des murs) sur un lopin de terre situé au Cap-Rouge (?), daté du 13 mai 1853, le deuxième contrat est passé entre la veuve de l'honorable John Neilson, père (son mari étant décédé en 1848), demeurant au Carouge (?), et l'entrepreneur J.-B. l'Heureux, pour l'exécution d'ouvrages de maçonnerie à la maison à un étage avec mansardes en bois (52,6 x 37,6) située sur sa terre. De quelles maisons s'agit-il? Nous avons des hypothèses sur ce sujet, et c'est pourquoi nous y reviendrons. En attendant que ceux qui peuvent éclaircir notre lanterne sur tous les points d'interrogation que pose cette chronique, soient assez obligeants pour donner un coup de fil à son auteur (687-2727).

"The COTTAGE" — Selon les notes de Anne Merrill, cette maison subsidiaire appelée le Cottage aurait été construite en 1793 (?) pour servir de pavillon de chasse (hunting lodge). Il aurait ensuite été utilisé comme résidence par le fermier de la famille Neilson. Ne tient pas debout l'hypothèse que cette petite maison aurait été construite par ou pour Samuel Neilson, frère de l'honorable John Neilson, car Samuel est décédé le 12 janvier 1793. Avec l'apport de plus de renseignements, on fera la petite histoire de cette maisonnette aux origines assez lointaines.

(À suivre)

d'entrée, on reconnaît aussi la chaise de pont ("deck-chair") dont il a été question la semaine dernière.

"Quand la demeure de CORSOCK fut bardoisée de nouveau, il y a quelques années, continue Anne Merrill, on se rendit compte que les premiers bardeaux avaient été fabriqués à la main. À droite de la maison, cache une partie du toit une vieille aubépine, lieu de rendez-vous de nombreux oiseaux, même au mois d'octobre. Le même arbrisseau apparaît sur le dessin au crayon."

Anne fait ici allusion au dessin ou croquis de la maison de l'honorable John Neilson qui a été publié dans notre chronique du 9 avril. Elle croit n'avoir jamais eu en sa possession ce croquis comme elle l'écrit à la plume en marge d'une page de son texte dactylographié. Nous avons eu plus de chance qu'elle, car nous l'avons obtenu des Archi-

ves nationales du Québec. On se demande toujours si ce croquis ne représente pas la première maison que l'honorable John Neilson aurait possédée sur le chemin Saint-Louis et qui aurait été remplacée plus tard, probablement vers 1850, par la magnifique demeure CORSOCK reproduite dans cette présente chronique. C'est ce que j'ai laissé entendre la journaliste Anne Merrill lorsqu'elle affirme que c'est la même aubépine qui se dresse à côté des deux maisons.

Un éclairage nouveau sur un croquis — En recopiant la légende suivante (traduite de l'anglais) que le colonel Hubert Neilson avait écrite au bas de ce croquis, Anne Merrill nous fournit des données jusqu'ici inconnues.

"La résidence de campagne de l'honorable John Neilson, Chemin Saint-Louis, telle qu'elle apparaissait vers 1815 à 1850.

La maison aurait été



Selon Anne Merrill, "THE COTTAGE" (une vue de l'arrière) aurait été construit en 1793 comme pavillon de chasse.

Situé à l'ouest de la maison des maîtres, il aurait par la suite été utilisé

comme résidence par le fermier du domaine CORSOCK, dont le plus connu fut Israël Renaud.

(Photo Collection de John Neilson, Saint-Lambert)

Vol. IV
Page 7

de la veuve du colonel Hubert Neilson (William Redout)

note signée par Hubert Neilson

9



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 25e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

En s'inspirant des notes en anglais prises par la journaliste Anne Merrill, en 1927, lors d'un séjour d'un mois qu'elle fit à CORSOCK, on vous fera visiter, aujourd'hui, le grand vestibule ou plutôt le grand hall d'entrée (entrance hall) de cette demeure aristocratique qu'habitaient, dans le temps, le colonel Hubert Neilson et son épouse Wilmut Ridout. Rappelons que cette maison fut successivement habitée par l'honorable John Neilson, ses filles Margaret et Isabel, son petit-fils Hubert Neilson, puis son arrière-petit-fils, l'architecte Antoine-Gordon Neilson. Après le décès de ce dernier, en 1942, ce sera le dernier Neilson à résider dans cette demeure qui connut des heures de gloire, mais qui, hélas! devait succomber sous le "pic" des démolisseurs en 1973. Ainsi devait disparaître un autre témoin de notre patrimoine de

Sainte-Foy.

hongrois, on peut distin-

(garters).

Sur un tabouret, à gauche de la porte, une ancienne boîte à musique, qu'on peut de nos jours regarder avec curiosité chez Helen Neilson, à Dorval, puis, sur une espèce de table oblongue, une soupière (Davenport), pièce d'un service à dîner en usage dans la famille.

Suspendue près de la porte, au-dessus de la boîte à musique de fabrication suisse, une clef de

que des aquarelles de 1783 et de 1785. Deux sont l'oeuvre du capitaine Peachy du corps d'armée connu dans le temps sous l'appellation de "Royal Americans" et maintenant, c'est-à-dire vers 1927, sous celle de "Rifle Brigade". Ce capitaine fit les relevés du territoire (did the surveys) qui s'étend de Boston à Québec. Aux Archives, à Ottawa, on retrouve de ses travaux.

Beachy
Vol. IV
Page 8



Le hall d'entrée de CORSOCK était presque un mini-musée. Cette photo ainsi que les deux autres qui ont été publiées, la semaine dernière, font partie d'une collection de six photos inédites que la journaliste Anne Merrill a rapportées avec elle, en 1927, de son séjour

dans cette demeure hospitalière. Ces six photos sont maintenant entre les mains de John Neilson, étudiant universitaire, demeurant à Saint-Lambert, près de Montréal. (Photo Collection de John Neilson, Saint-Lambert)

Hall d'entrée de Corsock — Que d'objets chargés de souvenirs recueillis et conservés précieusement par les maîtres successifs des lieux dans ce grand vestibule ou hall d'entrée! Décorent les murs des armes anciennes de différentes sortes, les unes d'origine anglaise, les autres d'origine russe, française, et même de provenance des Indes orientales où servit le colonel Hubert Neilson. Sur une petite table à droite de la porte (si l'atelier de l'imprimerie peut s'efforcer de reproduire notre photo avec fidélité), on peut distinguer une étrange et ancienne coiffure militaire protégée par un globe de verre. C'est un shako, coiffure de l'armée, rigide, à visière, imitée de celle des hussards

quer aussi un pilon et un mortier en cuivre massifs sur lesquels sont gravées en relief des fleurs de lys.

Au-dessus de la porte, entre des bois de chevreuil ou cerf, une ancienne lampe de hall d'entrée qu'on a convertie à l'électricité et qui autrefois portait des chandelles. Elle est en forme de cloche et voilée par une espèce de globe en tissu transparent. Signalons aussi un "kukuri", arme nationale des Gurkhas de l'Inde.

Parmi les autres armes, en haut de la porte, il y a un "blunderbuss" (espingle ou tromblon), espèce de fusil court à canon évasé; une des épées appartenait au même régiment qui arborait le shako (the Quebec Militia in 1875) et dans lequel l'honorable John Neilson avait un grade. À Corsock, on possédait son uniforme au complet: ceintures, épées (swords), tunique, culottes et jarretières

l'ancienne église des Récollets du Vieux-Québec qui fut la proie des flammes en 1796; une autre clef, c'est celle de la voûte des bureaux de la Gazette de Québec (qui servit de 1772 à 1850?), journal que possédait l'honorable John Neilson.

Décorent les murs des peintures et des vues (sketches), très rares et d'une grande valeur, représentant des coins de la ville de Québec, ainsi

Enfin à droite de la photo la masse sombre d'un sofa recouvert d'un tissu de crin.

(à suivre)

Les avenues disparaissent à l'Ancienne-Lorette

Le Conseil municipal de l'Ancienne-Lorette a décidé que les artères de la Ville portant l'appellation "avenue" deviendront des "rue".

Pour l'Ancienne-Lorette, il s'agit d'uniformiser les noms des artères. Moins de dix artères utilisaient l'appellation "avenue" sur le territoire de la Ville.

Dans l'Ancienne-Lorette, deux artères ne porteront toutefois pas le nom de "rue": il s'agit des boulevards Hamel et Papillon.

La Société d'histoire de Sainte-Foy tient sa réunion annuelle

G. Lefrançois

Cette société culturelle tiendra sa réunion-générale annuelle, le mercredi 28 mai à 20 heures, en la salle du conseil de l'hôtel de ville de Sainte-Foy, 1000, Route de l'Église.

Dans les procédures habituelles de la tenue d'une telle réunion, s'inscrit la formation d'un Comité de mise en candidature par trois membres n'appartenant pas au Conseil de direction. Il faudra prévoir le remplacement de quelques dirigeants de cette société, dont M. Émile Gingras qui a dû démissionner comme directeur, au cours de l'année, à cause de son état de santé. Tout membre intéressé à poser sa candidature ou à proposer une ou des candidatures au Conseil de direction, est invité à communiquer avec M. Georges Monier (653-5149).

La réunion sera suivie du visionnement d'un film court sur un métier artisanal de jadis.

Le monument de Saint-Jean-Baptiste-De-La-Salle prend la vedette

Vol. IV - Page 9

L'Appel
Mars 1980

G. Lefrançois

Pour souligner le tricentenaire de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes, se déroulera, jeudi le 15 mai, la cérémonie de dévoilement d'une plaque qui vient d'être apposée sur le monument restauré de saint Jean-Baptiste-De-La-Salle, fondateur de l'Institut, qui se dresse devant le Pavillon Montcalm situé au 2360, rue Nicolas-Pinel, en arrière du centre commercial Innovation, à Sainte-Foy. Cet édifice à logements multiples, propriété de la Société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL), construit en 1926, est l'ancienne maison provinciale Saint-Joseph des F.E.C. du district de Québec.

Ce monument est une réplique exacte de celui qui fut érigé à Rouen, en France, ville où le fondateur des F.E.C. rédigea les règles de sa société et où il mourut en odeur de sainteté.

Sur la plaque est gravé le texte suivant:

Place De La Salle

Ce monument fut élevé en 1926 par les Frères des Écoles Chrétiennes en l'honneur de saint Jean-Baptiste-De-La-Salle, fondateur de leur Institut.

Le 15 mai 1980, Son Honneur le maire Ben Morin, de Sainte-Foy, dévoila cette plaque commémorant le tricentenaire de l'Institut fondé à Reims, en France.

Les F.E.C. ont obtenu du conseil municipal de Sainte-Foy que l'endroit où s'élève le monument s'appelle désormais "Place Saint-Jean-Baptiste-De-La-Salle". C'est la SCHL qui a fait l'aménagement du terrain, alors que les F.E.C. ont absorbé le coût de la restauration du monument et de la fabrication de la plaque.

À cette cérémonie de caractère intime, on attend la venue d'un représentant de la SCHL ainsi que la ville de Sainte-Foy, du curé Guy Blondeau de la paroisse Saint-Jean-Baptiste-De-La-Salle, de présidents de l'association des anciens élèves, de même que des représentants de l'Institut des F.E.C., dont le rév. frère provincial Fernand Lemire et des membres de son conseil. On compte également sur la présence du premier directeur de la maison Saint-Joseph en 1926, le frère Émile Brulotte qui est âgé d'environ 85 ans.

Note — L'auteur de cet article consacrera éventuellement quelques chroniques sur les réalisations des F.E.C. à Sainte-Foy. Il sera surtout question de la maison Saint-Joseph (Pavillon Montcalm), de l'Institut Saint-Jean-Bosco, de l'Académie commerciale qui deviendra plus tard le Cégep de Sainte-Foy, des origines de la Faculté de commerce de Laval qui porte maintenant le nom de "Faculté des sciences de l'administration".



Demain, le 15 mai, se déroulera la cérémonie de dévoilement d'une plaque qui vient d'être apposée sur le monument de saint Jean-Baptiste-De-La-Salle qui se dresse devant l'ancienne maison provinciale des Frères des Écoles Chrétiennes du district de Québec. C'est aujourd'hui le Pavillon Montcalm, 2360, rue Nicolas-Pinel, à Sainte-Foy, propriété de la Société canadienne d'hypothèques et de logement. Ce monument représente le fondateur des F.E.C. dans son rôle d'éducateur.

(Photo l'Appel, G. Lefrançois)

Vol. IV
Page 10



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 26e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

En traduisant les quelques notes prises en langue anglaise par la journaliste Anne Merrill, en 1927, nous pouvons faire visiter à nos lecteurs la salle à manger de COR-SOCK, du temps de son occupation par le colonel Hubert Neilson, et les aider à identifier certains objets, surtout ceux d'une couleur foncée qui ne tranchent pas et se confondent plutôt avec le mur du fond qui est de couleur sombre. Sur la photo elle-même, c'est relativement facile de distinguer certains objets, mais il n'en est pas de même quand il s'agit d'une photo qui perd presque toujours de la clarté quand elle est reproduite sur du papier journal. Espérons que l'atelier de l'imprimerie réussira à reproduire notre photo aussi fidèlement que possible.

Sur la photo elle-même, on a peine à discerner les contours du buffet qui



Cette photo est une magnifique illustration de ce qu'était la salle à dîner de COR-SOCK vers 1927, lors de la visite de la journaliste Anne Merrill. Est-ce que cette photo, dont l'arrière-plan est très sombre, pourra être reproduite dans l'Appel sans perdre encore du reste de clarté qu'elle possède? Lorsque cette photo a été prise,

brides pour dames.

Au centre de la table à manger, s'épanouit dans un pot à bouquet un lys jaune que les membres de la famille appellent "lys du Cap-Rouge". Les fleurs sont en forme de cloche. Les bulbes des lys ont probablement à l'origine été importées de France.

Frère de l'honorable John Neilson — Délais-

biographiques en s'inspirant du Dictionnaire biographique du Canada, Vol. IV.

Imprimeur, né en 1771 à Balmaghie, au pays d'Écosse, SAMUEL NEILSON était le fils de William Neilson et de Isabel Brown. Il arrive très jeune à Québec, vers 1785, afin d'apprendre le métier de typographe à l'imprimerie de son oncle, William

se, vers 1927, on ne possédait pas encore le flash électronique qui est tellement perfectionné de nos jours. C'est regrettable pour ceux qui s'intéressent à l'aménagement des vieilles demeures aristocratiques du premier quart de notre siècle.

(Photo Collection de John Neilson, Saint-Lambert)

s'aligne au fond de la pièce ainsi que les deux candélabres (of old Sheffield plate) qui apparaissent dessus.

Accrochés au mur du fond, en haut du buffet, on aperçoit un miroir circulaire (steel mirror) et, plus haut, un portrait du Dr Reator de Trois-Rivières qui est décédé dans cette même ville à l'âge respectable de 103 ans, ainsi qu'un portrait de Samuel Neilson et un autre de son père, l'honorable John Neilson, ce dernier à l'extrême droite. Ces deux portraits sont des peintures à l'huile.

Dans le coin de la pièce, sur l'étagère, de haut en bas des théières (dont une espèce de bock en étain) et des cafetières ainsi que des plats pour le service (old pewter tea and coffee-pots and plat-

ters), et, au bas, des ustensiles de cuisine en cuivre. Entre le buffet et l'étagère, un ancien coffre à vin contenant des bouteilles de "flint glass".

Sur le manteau de la cheminée (saillie au-dessus de l'âtre du foyer), une ancienne horloge fabriquée par James Orkney de Québec dont le nom apparaît sur le cadran. De nos jours, le détenteur de cette horloge et des deux candélabres est John Neilson qui demeure à Saint-Lambert, près de Montréal. C'est le fils du Dr Walter Neilson et le petit-fils du peintre Henry-Yvan Neilson.

En bas de l'horloge, une table à carte et deux "sugar castors" (?) très anciens qu'on ne peut discerner. Sous cette table, une boîte d'autrefois contenant des chapeaux à

sons, pour quelques instants, la petite histoire de la demeure du domaine COR-SOCK, pour donner une courte biographie de SAMUEL NEILSON, frère aîné de l'honorable John Neilson et qui l'aurait précédé, selon une certaine tradition, sur le chemin Saint-Louis. Nous n'avons pas encore trouvé aucun document qui étaye cette tradition. En attendant, donnons quelques notes

Brown. Celui-ci mourut le 22 mars 1789, et Samuel, héritier en partie d'une somme considérable, fit l'acquisition de l'imprimerie et du journal la Gazette de Québec (The Quebec Gazette) qui avait été fondé le 21 juin 1764.

Le 25 décembre 1790, son imprimerie, sise rue de la Montagne, fut endommagée par un incendie; Samuel Neilson put toutefois poursuivre l'impression de son journal, grâce à William Moore, propriétaire du QUEBEC HERALD. Neilson améliorera considérablement la qualité de son journal. Il fonda une revue bilingue mensuelle dont il confia la rédaction à Alexander Spark, ministre de l'Église presbytérienne de Québec. Le premier numéro, de 64 pages, parut le 13 septembre 1792. Cette revue s'appelait "Le Magasin de Québec" (Quebec Magazine). Elle fut la première publication périodique illustrée de Québec.

Le 12 janvier 1793, Samuel Neilson mourut à Québec, victime de la tuberculose. Grâce à sa gestion dynamique, il avait donné à son imprime-

rie, en moins de quatre ans, un essor plus considérable que son oncle, en 25 ans. Son entreprise échut à son jeune frère JOHN (plus tard l'honorable), âgé de 16 ans seulement, qui agira pendant quelque temps sous la tutelle de Sparks. Ce dernier fut rédacteur de la Gazette de Québec jusqu'à la majorité de John Neilson qui assumait alors la responsabilité du premier périodique qui fut fondé au Québec et qui sera absorbé en 1874 par le CHRONICLE TELEGRAPH.

Comme le pavillon de chasse (hunting lodge), photo publiée le 30 avril, devenu plus tard "THE COTTAGE" et demeure du fermier, aurait été construit en 1793, selon les notes de Anne Merrill, comment aurait-il pu appartenir à Samuel Neilson, alors que celui-ci est mort le 12 janvier de la même année? Il est à espérer que nous découvrirons des documents pour éclaircir ce point obscur de la petite histoire de la famille Neilson.

La semaine prochaine, on publiera une autre photo inédite de Anne Merrill sur Corsock et on commentera les notes qui l'accompagnent.

(à suivre)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

*Vol. IV
Page 11*

par Gerard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 27e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue la mémoire.

Dans sa description du salon ou vivoir (drawing-room) de la maison CORSOCK, la journaliste Anne Merrill se montre très avare de détails. Elle se contente de faire allusion à la coutume à laquelle se prêtait le "gui" et à dire quelques mots sur un vase de fleurs.

Elle nous apprend que du "gui" pendait depuis plusieurs années (probablement au-dessus de la porte d'entrée?) de cette pièce — à la continuation d'une vieille coutume. Le gui rappellerait des fêtes d'anniversaire de naissance. Elle laisse alors entendre qu'elle a assisté à la fête qui a souligné, le 5 octobre 1927, l'anniversaire de madame Ridout. S'agit-il de Wilmot Ridout, veuve du colonel Hubert Neilson (décédé en 1925), ou de la mère de celle-ci?

Chez les Gaulois, le gui était considéré comme une plante sacrée. Dans certaines familles, en Europe et au Canada, on associe le gui aux fêtes du premier de l'An, alors qu'à cette occasion, on continue la coutume de se donner le baiser traditionnel en se tenant sous le gui. Cette plante était ordinairement suspendue au-dessus d'une porte tout comme nos rameaux bénis.

Anne Merrill parle aussi d'un vase en cuivre qui

contenait des roses de couleur rose et des asters sauvages d'un bleu de pervenche. C'est probablement le vase qu'on aperçoit sur une petite table, à gauche, sur la photo du vivoir. Et ce sont les seuls renseignements sur ce vivoir que fournissent les notes prises en 1927 par Anne Merrill.

Origine de l'appellation CORSOCK — Cette appellation fut donnée probablement par l'honorable John Neilson lui-même à la principale propriété que sa famille possédait sur le chemin Saint-Louis, en souvenir du nom d'un château que ses ancêtres ont possédé en Écosse et dont on peut retracer l'existence jusqu'au XVIe siècle. Quant au nom de DORNALD donné à une autre propriété de la famille Neilson sur le chemin Saint-Louis, il rappelait le lieu de naissance, en Écosse, de l'honorable John Neilson. Enfin, le nom de GARRICK apposé sur l'ancienne maison de John Brophy, le no 2441, Chemin Sainte-Foy, il aurait été donné par celui-ci en souvenir d'un domaine que les ancêtres de sa mère (Ida Neilson) possédaient en Écosse. Merci à Helen Neilson de nous avoir fait parvenir une photocopie de 4 pages de "History of Galloway" où est racontée l'histoire de la propriété CORSOCK d'Écosse.

Enfants de l'hon. John Neilson — Après avoir délaissé temporairement les

notes de la journaliste Anne Merrill pour vous donner l'origine de l'appellation CORSOCK, nous nous permettons, en vous présentant, aujourd'hui, chacun des enfants de l'honorable John Neilson, afin de permettre à nos lecteurs de mieux comprendre la petite histoire de la famille Neilson et de celle des biens que l'honorable John Neilson a légués à ses descendants.

D'après des notes généalogiques fournies par la famille Neilson, du mariage de l'honorable John Neilson avec Marie-Ursule Hubert, à Trois-Rivières, le 6 janvier 1797, à l'âge d'environ 20 ans, il n'est question que des cinq enfants suivants: Samuel, célibataire (1798-1837), Isabel, célibataire (1800-1873), Margaret, célibataire (1804-1894), William (1808-1895) et John (1820-1895). Ces notes ne font pas mention de deux jeunes enfants qui seraient décédés en bas âge. En effet, dans le cimetière de N.-D.-de-Foy repose un autre enfant aux prénoms d'Agnès-Janet. Sur le monument funéraire, on lit l'inscription suivante: "In memory of Agnes Janet, daughter of John Neilson, born in Quebec, Dec. 5th 1815, died at Carouge in the Parish of Ste. Foy, Oct. 10th, 1837". Si l'on compare les notes généalogiques que possède la famille Neilson avec le "Recensement de la ville de Québec en 1818 par le



Le mouvement d'animation artistique de Cap-Rouge, aidé de citoyens bénévoles, vient de lancer une campagne d'information et de souscription publique dans le but de devenir propriétaire

de la maison BLANCHETTE. Le premier souscripteur aurait été le ministre des Affaires culturelles.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

cure Joseph Signay", on trouve au no 3, Côte de la Montagne, l'énumération d'un autre enfant au prénom de FR.4 (Francis ou François), âgé de 4 ans en 1818. Il était le plus jeune des enfants en 1818, car John, le cadet, est né vers 1821. La CORSOCK comme il est mentionné dans les notes généalogiques. Détail curieux, pour quelques membres de la famille, les âges dans le recensement ne correspondent pas avec les données des notes généalogiques; dans quelques cas, il y a une variation de deux à trois ans, en plus ou en moins. Pour rétablir la vérité à ce sujet, il faudrait consulter les registres de l'état civil.

La semaine prochaine, nous publierons une autre photographie sur CORSOCK avec les quelques notes de Anne Merrill à son sujet. De plus, nous vous donnerons une courte biographie des enfants de l'honorable John Neilson.

Correction — Une erreur de typographie à corriger dans la chronique du 7 mai. Dans l'avant-dernier paragraphe, il faudrait lire le capitaine PEACHEY (au lieu de Peachu).

*Francis des Registres de St. Andrew
G.L.
1821
cf L'Appel du 13/6/1980*



Une autre photo recueillie à Corsock en 1927 par la journaliste Anne Merrill. Il s'agit d'une vue partielle du salon ou vivoir de Corsock (A corner of the drawing-room). Un peu à gauche du centre, nous distinguons un foyer avec ses accessoires.

(Photo: Collection de John Neilson, Saint-Lambert)

Vol IV - Page 12



Les ruines de l'église N.D.-de-Foy sont une mine d'or pour les archéologues. On y a déjà découvert des vestiges de l'occupation des lieux par le général Murray ainsi que plusieurs sépultures dont une dans l'excavation qui apparaît sur cette photo. Les visiteurs peuvent faire un tour guidé du champ de fouille. Ces recherches ont pu être entreprises grâce à une entente entre les Affaires culturelles et l'université Laval, avec l'adhésion de la fabrique de la paroisse, propriétaire du site.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

L. Appel
28 mai 1980

L'Ancienne-Lorette annexe une partie de la ville de Québec

L. Appel
28 mai 1980

La Ville de l'Ancienne-Lorette vient d'adopter un règlement par lequel elle annexe une partie de la Ville de Québec (40 acres) située à l'extrémité nord-ouest de la Vieille Capitale, dans le district Neuf-châtel.

La Ville de Québec a donné son accord à l'Ancienne-Lorette. Cette annexion normalise les frontières des deux Villes sous l'emprise du Boulevard Henri-IV.

On se souviendra qu'il y a quelques semaines, la Ville de Québec avait annexé une

parcelle du territoire de l'Ancienne-Lorette située dans le même secteur.

Aucune habitation n'est installée sur les territoires annexés et aucun déboursé n'a été nécessaire dans les deux cas.

Par cette annexion, il sera possible à l'Ancienne-Lorette, lorsque les besoins de la circulation l'exigeront, de prolonger son réseau routier de façon à donner accès au secteur Chauveau du quartier Laurentien de la Ville de Ste-Foy.

23 000\$ pour l'église St-Michel

Le ministère des Affaires culturelles partagera des subventions de 63 200\$ dans la réalisation de huit projets de rénovation et de restauration de monuments classés ou d'arrondissements historiques de la région de Québec, dont 34 000\$ au séminaire de Québec, 6 250\$ pour les maisons Mercier à Québec, Côté à Giffard, et Laberge à l'Ange-Gardien, et 23 000\$ pour l'église Saint-Michel de Sillery, l'église de Beauport et deux autres maisons de Québec.



La Petite Histoire se balade dans nos rues

*Vol. IV
Page 13*

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 28e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

veuve, depuis 1925, du colonel Hubert Neilson, on pourra jeter un rapide coup d'œil sur un coin de la cuisine, au rez-de-chaussée, sur la chambre à cou-

man de Boston qui n'avait pu trouver le sommeil dans cette sorte de lit de plume trop moelleux. Il y avait passé une nuit d'insomnie tellement agitée



Chambre à coucher, à Corsock, de madame Wilmout Ridout, veuve en 1925 du colonel Hubert Neilson qui était le petit-fils de l'honorable John Neilson.

(Photo: Collection de John Neilson, Saint-Lambert)

On va finir cette semaine la visite de CORSOCK, demeure aristocratique de la famille Neilson, sur l'emplacement de laquelle se dresse de nos jours la maison de Gérard Harvey, no 3346, Chemin Saint-Louis (lot 271-99). S'inspirant toujours des notes prises par la journaliste Anne Merrill, en 1927, alors qu'elle était l'hôte de madame Wilmout Ridout,

cher de la maîtresse des lieux et sur la bibliothèque qui étaient situées à l'étage.

Chambre — Anne Merrill nous apprend peu de choses sur cette chambre, si ce n'est qu'elle était meublée d'une sorte de lit à baldaquin en acajou (voir photo), originaire du pays d'Écosse. Sur le pied du lit, une courtépointe à la mode d'autrefois qu'imitaient celles qui sont en usage au manoir Richelieu de Pointe-au-Pic. C'est un lit de plume d'une certaine hauteur sur lequel on vient à se jucher à l'aide d'un petit escabeau. On raconte l'histoire du gentle-

qu'au matin, on retrouvait sur le parquet, sous son lit, une épaisse couche de plumes.

La bibliothèque — À l'étage, une pièce aménagée en bibliothèque, contenait de nombreux livres, entre autres des livres anciens publiés tant au Canada qu'aux États-Unis, l'encyclopédie Britannica, publiée en 1797, et ses suppléments; elle contenait aussi de vieilles gravures sur acier et sur bois. Au bas de l'une d'entre elles était écrite la légende suivante: "Colonel Hubert Neilson, medical officer, Royal Military College, Kingston, Ont. 1880-1897", et au bas d'une autre: "The



Hon. John Neilson, one of the early settlers".

La cuisine — Dans cette pièce (voir photo), voisinaient l'ancien et le moderne: par exemple, un centrifuge, une nouvelle invention de ce temps-là, à côté d'un ancien poêle à bois à deux réchauds. Ce genre de poêle était en usage au tournant du siècle (vers 1900). Il avait été fabriqué, à une date inconnue, par les fondeurs J.H. Gilbraith, de Québec.

Sur les murs sont accrochés de très anciens couverts de plats en fer-blanc épais (?) (block-tin). À gauche de la photo, on entrevoit, à travers une porte entrouverte, un hangar rempli de bois de chauffage.

Note — Sur les sept dernières photos que nous avons publiées dans cette chronique, seule celle de l'édition du 21 mai ne fait pas partie de la collection que Anne Merrill a emportée de Corsock. G.L.

(à suivre)

Une vingtaine d'étudiants et d'étudiantes en archéologie à l'université Laval, sous la conduite du professeur J.-P. Chrestien,

s'évertuent au début de l'été, à fouiller le sol et les ruines de l'église N.-D.-de-Foy. Il s'agit pour eux d'un élément de leur cours qui leur donnera des crédits.

Travail de concert avec eux une équipe du ministère des Affaires culturelles sous la conduite de l'archéologue M. Gaudmond.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

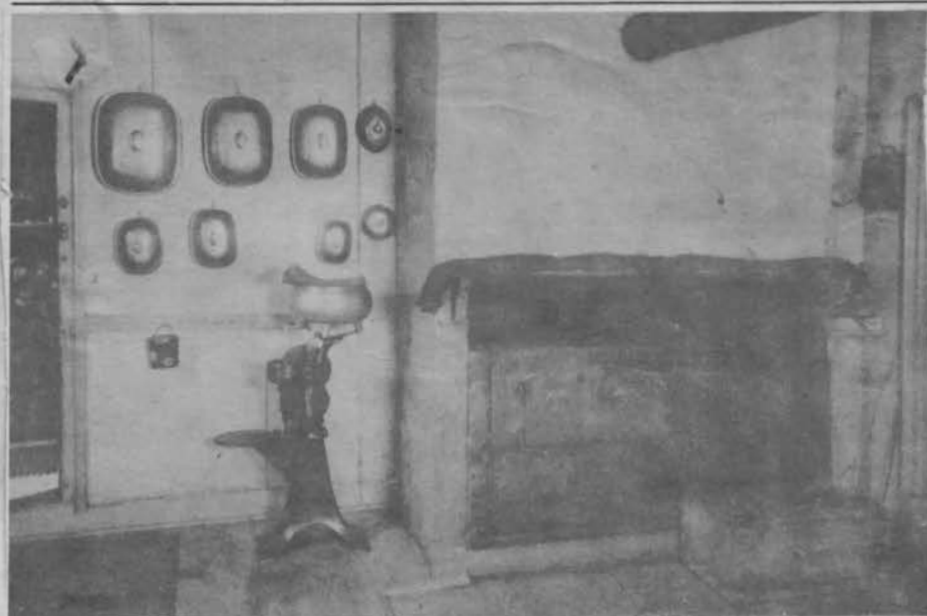
À Cap-Rouge *R. Appel 28 mai 1980*

La Maison Blanchette

Monsieur Louis O'Neill, député de Châteauguay, s'est dit heureux de l'annonce faite par le Ministère des Affaires culturelles, de contribuer pour une somme de 4,900\$ au projet d'achat de la Maison Blanchette par le Mouvement artistique de Cap-Rouge.

Cette initiative d'acquiescer la Maison Blanchette par la vente de parts sociales à toute la population mérite d'être encouragée.

gée" poursuit monsieur O'Neill. Le Mouvement Artistique de Cap-Rouge, en vue d'éviter la vente de cette maison historique à des intérêts privés, veut recueillir 30,000\$ au cours de cette campagne. La somme obtenue servira à l'achat de la maison qui coûtera 46,200\$ et sera utilisée à des fins communautaires et culturelles.



Un coin de la cuisine de Corsock, maison de grande classe qui fut démolie en 1973. Cette photo est la dernière des six photos qui formaient la collection de Anne Merrill.

Cette collection est présentement en possession de John Neilson, Saint-Lambert.

(Photo: Collection de John Neilson, Saint-Lambert)

La Maison des Archives reçoit les généalogistes

G. Lefrançois

Les membres de la Société de Généalogie de Québec étaient les hôtes

de la Maison des Archives du Québec qui est située au Pavillon Casault de la cité universitaire, mercre-

di soir le 21 mai, pour une visite guidée des nouvelles installations des Archives nationales du Québec,

avec explications des nouveaux instruments de recherche mis à la disposition des fervents de la généalogie et autres chercheurs. Leur ont servi de guides, MM. Michel Langlois et Michel Roberge.

Les visiteurs ont été émerveillés des facilités que la Maison des Archives met à la disposition des chercheurs, dont une bibliothèque de 40,000 volumes.

On est à effectuer présentement, au 6^e étage, l'aménagement des services d'iconographie, de cartographie et de numismatique qui pourront être accessibles aux chercheurs en juillet.

Lorsque l'aménagement, dans la Maison des Archives de tous les services qui étaient auparavant dispersés dans la ville de Québec, sera complété, il faudra reconnaître que le chercheur aura un endroit

de choix pour effectuer ses travaux.

Manque de personnel

— Il est à déplorer cependant que la période d'austérité dans les dépenses gouvernementales que nous subissons ne permet pas aux A.N.Q. d'augmenter les membres de son personnel. C'est plutôt le contraire qui se produit. En effet, cette année, le ministère des Affaires culturelles, de qui relève la Maison des Archives, doit remettre dix-sept postes d'emploi au Conseil du Trésor. Et il en sera de même pour les prochaines années.

Le manque de personnel sera donc un sérieux handicap pour un fonctionnement efficace de la Maison des Archives qui s'annonce pourtant comme une magnifique réalisation du gouvernement actuel.



Le gouvernement du Québec a fait aménager à grands frais dans le Pavillon Casault (ex-grand séminaire) la Maison des Archives. Il est malheureux cependant que ce bel instrument de travail pour les chercheurs ne puisse donner

son plein rendement à cause d'un personnel insuffisant. Période d'austérité avec diminution de 17 postes aux Affaires culturelles pour cette année.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Dévoilement d'une plaque souvenir

Les Frères des Écoles chrétiennes

ont exercé une grande influence éducative à Sainte-Foy

L'Appel 28 mai 1980

G. Lefrançois

Les Frères des Écoles chrétiennes (F.E.C.) ont exercé une grande influence éducative sur la population de Sainte-Foy, grâce à l'existence de la maison-mère Saint-Joseph qui devait pourvoir à la formation professionnelle et spirituelle des futurs frères du district de Québec qui fut érigé canoniquement en 1927.

C'est ce qu'en substance a affirmé le révérend frère Fernand Lemire, au cours d'une allocution qu'il a prononcée, le 15 mai, lors de la cérémonie de dévoilement d'une plaque souvenir qui doit être apposée sur le monument de saint Jean-Baptiste-de-La-Salle. Ce dernier se dresse devant le Pavillon Montcalm (autrefois maison-mère Saint-Joseph), situé au 2360, rue Nicolas-Pinel, en la paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle, à Sainte-Foy.

À cette cérémonie qui marquait l'aube des fêtes du tricentenaire de l'Institut des F.E.C., le frère provincial a ex-

pliqué son affirmation. Après avoir donné des statistiques sur la formation professionnelle et spirituelle à la maison-mère Saint-Joseph, il a fourni un certain nombre de renseignements sur les types d'activités et d'écoles dont les F.E.C. avaient été responsables à Sainte-Foy. Ces activités se sont exercées dans l'enseignement primaire, secondaire, collégial, universitaire et technique. À l'actif des F.E.C. à Sainte-Foy, mentionnons aussi leurs œuvres pour les sociaux-affectifs et les jeunes délinquants (Institut Saint-Jean-Bosco et la Villa du Bien-Être social) et le foyer pour jeunes étudiants au Cégep de Sainte-Foy.

Contribution à l'histoire de la ville — Le frère Lemire a aussi déclaré que l'histoire de la ville de Sainte-Foy était intimement liée à la communauté des Frères. En effet, sont situés sur des terrains, qui leur appartenaient autrefois, les établissements suivants: l'université Laval, l'hôtel de ville actuel, le Cégep de

Sainte-Foy et toutes les habitations qui entourent le Pavillon Montcalm, l'échangeur du boulevard Charest et les magasins du Centre pédagogique, le centre industriel de Sainte-Foy, etc. "Une étude plus poussée sur le sujet constituerait une bonne thèse de recherche au plan historique."

En soulignant la qualité des relations qui existaient entre sa communauté et les autorités municipales de Sainte-Foy, le frère provincial a conclu en disant que la présence des F.E.C. à Sainte-Foy aujourd'hui signifie ceci: "Nous avons huit résidences pour les religieux et 92 frères les habitent; deux autres résidences sont mises à la disposition d'autres groupements, dont la plus importante est la maison des Frères retraités avec environ 45 personnes. Nos archives sont à Sainte-Foy et le Centre pédagogique Inc. continue encore à promouvoir la qualité du matériel didactique."

À la cérémonie du dévoilement ont pris aussi la parole M. J.-F. Fournier, gérant régional à la Société canadienne d'hypothèques et de logement à laquelle appartient le Pavillon Montcalm, et M. le maire Ben Morin qui a annoncé officiellement que l'emplacement de l'ancienne maison-mère des F.E.C. porterait désormais le nom de "Place de La-Salle".

Assistaient aussi à cette cérémonie: plusieurs représentants des F.E.C., dont le frère Ls-Arthur Lehouiller, le responsable de la rencontre des anciens professeurs et étudiants à Cap-Rouge, le dimanche suivant, dans le ca-



M. Ben Morin, maire de Sainte-Foy, et le révé. frère Fernand Lemire, provincial des Frères des Écoles Chrétiennes, ont procédé jeudi le 15 mai à la cérémonie du dévoilement d'une plaque souvenir qui va être apposée au monument restauré de saint Jean-Baptiste-de-La-Salle qui se dresse devant l'ancienne maison-mère, au 2360, rue Nicolas-Pinel, en la paroisse de Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle. Cet endroit s'appellera désormais "Place de La-Salle".

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

dre des fêtes du tricentenaire; M. l'abbé Guy Biondeau, curé de Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle; MM. Yvon Caron président des Anciens; Charles Bélanger, président du Centre plein air Saisonnier, Renaud Maillette, président du Club de La Salle, et autres représentants des anciens élèves.



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 29e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

Après avoir parlé assez longuement du "domaine CORSOCK", propriété de la famille Neilson, sur le chemin Saint-Louis, il faut remettre à plus tard l'histoire du "domaine" DORNALD, car il nous faut continuer à effectuer des recherches qui se montrent très laborieuses, dans l'espoir de pouvoir réussir à dénicher quelques documents d'archives qui pourraient projeter un plus grand éclairage sur cette autre propriété de la famille Neilson sur le même Chemin Saint-Louis. Prière aux ANCIENS qui pourraient éclairer notre lanterne sur DORNALD de bien vouloir communiquer avec l'auteur de cette chronique (tél. 687-2727).

En attendant, on fera défiler devant nos lecteurs tous les enfants de l'honorable John Neilson: Samuel, Isabel, Margaret, William, John, Agnes-Janet et Fr. (?)

SAMUEL — En furetant dans la collection Neilson

des Archives nationales du Québec (ANQ), on apprend que Samuel était le fils aîné de John Neilson et de M. Ursule Hubert et qu'il se fit né à Québec en 1798 (7 février). Il remplaça son père pendant quelques années comme rédacteur de la GAZETTE de Québec. (Il ne faut pas le confondre avec son homonyme, frère de John Neilson, dont traite la chronique du 14 mai). — Le 28 mars 1826, il fut arrêté pour avoir publié des attaques contre le gouverneur Dalhousie. L'historien Francis J. Audet le fait mourir en 1832, mais les ANQ ont des lettres si-

gnées "Sam Neilson" jusqu'en 1836.

D'après le monument que son père lui a fait ériger dans le cimetière presbytérien de Saint-Gabriel-de-Valcartier, il serait mort le 17 juin 1837 pendant son voyage de retour d'une contrée lointaine où il avait séjourné quelque temps dans le but de pouvoir recouvrir la santé. Il est impossible de déchiffrer le nom de ce pays, parce qu'une partie des inscriptions sur le monument ont subi du temps l'irréparable outrage (voir chronique du 6 février 1980).

Aux ANQ, on peut con-

sulter la "Liste des officiers, sergents et militaires dans la Compagnie du capitaine Samuel Neilson, 1832" ainsi qu'un acte de donation par John Neilson à son fils Samuel, 1823, et un autre acte de donation par Samuel à son frère William, 1836.

Dans sa thèse intitulée "L'hon. John Neilson, patriote modéré", Mme K. Crawford, de Sainte-Foy, nous apprend que Samuel Neilson fut un des propriétaires du Royal-Williams, le premier paquebot à vapeur à traverser l'Atlantique en 1833.

Au cours d'une entrevue sur sa famille, Helen R. Neilson, professeur au Collège Macdonald, nous a appris que Samuel Neilson avait des talents pour la peinture. Elle nous a même montré dans un livre de langue anglaise la reproduction d'une de ses œuvres portant la légende suivante: "View of the mouth of Saguenay, Samuel Neilson, taken in September 1826." Elle a aussi souvenir que lorsque l'on parlait de lui

dans la famille, on disait toujours: "Poor Samuel!", parce qu'il était mort encore relativement jeune, à la veille d'atteindre ses 40 ans. La seule personne, paraît-il, qui pourrait nous fournir une photo du "Poor Samuel" serait Margaret Barton, de Portneuf, veuve de l'architecte Antoine-Gordon Neilson, le dernier membre de la famille à posséder le "domaine" CORSOCK.

ISABEL et MARGARET — Tout comme leur frère Samuel, Isabel et Margaret restèrent célibataires. Elles étaient cependant de religion catholique tout comme leur autre sœur Agnes-Janet qui est décédée à l'âge de 22 ans. Comme l'hon. John Neilson, de religion anglicane, avait épousé à Trois-Rivières, le 6 janvier 1797, M. Ursule Hubert, de religion catholique, il y aurait eu, paraît-il, une espèce d'entente entre eux, probablement insérée dans le contrat de mariage. Les filles seraient-elles dans la religion de leur mère et les fils, dans celle de leur père, mais à l'âge de leur majorité, à 21 ans, ils auraient eu la liberté de faire eux-mêmes leur choix. Pour plus de précision, il faudrait retracer et consulter le contrat de mariage dans quelque greffe de notaire qui professait dans le temps à Trois-Rivières.

Isabel et Margaret auraient toutes les deux fini leurs jours à CORSOCK.

Isabel est décédée le 14 mai 1873, à l'âge de 75 ans. Elle fut inhumée, nous rapporte le registre d'état civil, dans le cimetière de N.-D.-de-Foy, dans le lot destiné à la sépulture de la famille Neilson, situé à l'angle sud-est du dit cimetière. À l'issue du service funéraire qui fut présidé par le curé Jérôme Sasseville, signèrent au bas de l'acte de sépulture: William et John Neilson, frères de la défunte; Hubert Neilson, chirurgien, major d'artillerie; J. Rioutard-Norman Neilson, William Augustus Neilson et Alfred Norbert Neilson, ses neveux, ainsi que Ulric Nothin, A. Hamel et autres.

Quant à Margaret, elle est décédée le 8 janvier 1894, à l'âge de 86 ans, et fut aussi inhumée dans le cimetière de N.-D.-de-Foy. C'est le curé et historien H.-A. Scott qui présida le service funéraire. Signèrent au bas de l'acte de sépulture: Cornelius Neilson, Hubert Neilson, médecin, Augusta Neilson, Alfred Neilson, Wm-A. Neilson, C.-S. Wolff, G.-M. Fairchild, J. Michael Brophy, médecin, ainsi que C. Labrecque et autres.

(à suivre)



Quoique de nationalité et de religion différentes de celles des Canadiens français, l'honorable John Neilson n'en fut pas

moins l'un des principaux et des plus habiles dans la GAZETTE DE QUÉBEC, dont il fut pendant de nombreuses années, le rédacteur en chef, aussi bien que le propriétaire.

Cette photo est la reproduction d'une peinture conservée au Musée du Québec.

(Photo des Archives nationales du Québec)

Vol. IV
Page 15

24 ans
moine
selon le registre
de N.-D.-de-Foy

86 ans
moine
selon le registre
de N.-D.-de-Foy

La Société d'histoire de Sainte-Foy demande pour le Québec un emblème floral authentique



Les dirigeants de la Société d'histoire de Sainte-Foy pour l'année 1980-1981. En 1ère rangée: le président

Yvan Fortier encadré par le vice-président, Mme Pauline J. Courville, et le directeur, Mme Clara Boivin; en 2e rangée: MM. Georges Monier, directeur et Jean Rompré, secrétaire; Pierre Noël, directeur; Guy-W. Richard, trésorier, et Raymond Saint-Arnaud, président sortant de charge, directeur. N'apparaît pas ici le directeur G. Lefrançois qui agissait comme photographe. (Photo L'Appel, G. Lefrançois)

G. Lefrançois:

Considérant que l'emblème officiel du Québec, le lis blanc (*Lilium candidum*) adopté en 1963, est un emblème qui ne nous représente guère, car cette plante n'est pas indigène et sa culture est difficile sous notre climat, la Société d'histoire de Sainte-Foy croit que l'iris versicolore (*Iris versicolor*) serait un choix plus adéquat, car en plus de ne pas avoir les inconvénients mentionnés ci-dessus, il a l'avantage de correspondre à la stylisation de la fleur-de-lis héraldique de notre drapeau.

Selon la Société d'histoire, la tenue des Flora-

lies internationales, à Montréal, semble une occasion particulièrement propice pour le Québec de se doter d'un authentique emblème floral que l'on voit actuellement sur la publicité des dites Florilys.

Dans une lettre adressée au premier ministre Lévesque, la Société d'histoire de Sainte-Foy se joint à plusieurs autres organismes culturels pour lui demander de bien vouloir considérer cette demande et de donner les suites appropriées pour que le Québec soit doté d'un emblème floral authentique.

L'Appel 4 juin 1980

Une bonne nouvelle pour les fervents de la petite histoire de Québec

L'Appel - 17 juin 1980

G. Lefrançois

"UN SOUVENIR", l'émission

si aimée qu'animent Mme Emilia B. Allaire et M.

Roc Prou, va reprendre l'antenne de Télé-Capitale (canal

4), dimanche le 31 août à 11 heures du matin, pour une nouvelle saison, avec les mêmes animateurs que nous avons bien appréciés au cours de la dernière saison. La série de ces émissions sera encore dirigée par l'excellente réalisatrice qu'est Mlle Suzanne Bernard.

Entretemps, pour que les fervents de la petite histoire ne s'ennuyent pas trop, on va reprendre, à partir du dimanche le 1er juin à 11 heures du matin, douze des émissions les plus aimées qui ont passé alors que le programme était

à une heure plus matinale.

Bravo à Télé-Capitale pour ces deux belles initiatives!

Il fait aussi plaisir d'annoncer en primeur que madame Allaire sera la vedette de deux émissions spéciales sur la petite histoire de Québec: Frontenac, l'une à Radio-Canada dans la série de "Reflet de mon pays", lundi le 16 juin, à 23h30, et l'autre à Radio-Québec dans la série "Visages", samedi soir le 21 juin à 21h30.

Voilà de quoi réjouir le cœur des fervents de la petite histoire de notre bonne vieille cité de Québec.



La dynamique Mme Emilia B. Allaire et le co-animateur de talent de l'émission dominicale "Un Souvenir" qu'est M. Roc Prou saisis tous les deux en pleine action par un photographe qui s'y connaît.



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 30e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue la mémoire.

Avant de pousser plus avant la série de courtes biographies des enfants de l'honorable John Neilson et de ses principaux descendants, il me faut apporter certaines rectifications au texte de la chronique du 4 juin.

Tous les enfants de l'honorable John Neilson et de Marie-Ursule Hubert ont été baptisés à l'église presbytérienne St. Andrew, à Québec, les filles aussi bien que les fils. Par contre, presque tous, à l'exception de quelques-uns, ont été inhumés dans le cimetière catholique de N.-D.-de-Foy qui contenait le lot familial. Si entente il y a eue, dans ce mariage mixte entre le père et la mère au sujet du choix de la religion pour leurs enfants, consistait-elle donc à laisser ce choix aux enfants eux-mêmes lorsqu'ils auraient atteint un certain âge? Quant et pourquoi auraient-ils embrassé la religion de leur mère? Énigme. Rappelons

que Mme Neilson était la nièce de Mgr Jean-François Hubert (1739-1797), 9e évêque de Québec. Autres rectifications — Ce sont dix enfants et non six qu'aurait eu le couple Neilson-Hubert. Quelques-uns d'entre eux auraient connu une existence éphémère, c'est pourquoi les historiens et même les renseignements généalogiques fournis par la famille Neilson n'en tiennent pas compte. En voici les prénoms ainsi que les dates de naissance et de décès:

ISABEL: 8 avril 1798-14 mai 1873; **SAMUEL:** 8 février 1800-17 juin 1837 (?); **MARY:** 31 août 1802 (décédée le ?); **MARGARET:** 17 avril 1808-8 janvier 1894; **JANET:** 9 octobre 1810 (décédée le ?); **AGNES-JANET:** 6 décembre 1812-10 octobre 1837; **FRANCES:** 13 juillet 1815 (décédée le ?), le prénom de cette fille apparaît sous l'abréviation de Fr. dans le recensement du curé Joseph Signay en 1818; **JOHN:** 27 janvier 1821-1er novembre 1895.

J'ai retracé les dates de naissance des dix enfants dans les registres d'état civil de la paroisse presbytérienne de St-Andrew, à Québec. Quant aux dates de décès de Isabel, Margaret, Agnes-Janet et de John Jr, il faut référer aux registres d'état civil de la paroisse catholique de N.-D.-de-Foy. Impossible jusqu'à maintenant de retracer les dates de décès de Mary, Elizabeth, Janet et Frances. Il y aurait donc des recherches à effectuer pour retracer dans les registres d'état civil les actes de décès de Samuel, William ainsi que des quatre filles nommées ci-dessus. C'est pourquoi un point d'interrogation suit leurs prénoms.

Ces renseignements ci-dessus, pris à la source, ne concordent pas tous avec les données de certains historiens qui ont répété, à tour de rôle, les mêmes erreurs. Ils ne concordent pas aussi tous avec les données généalogiques fournies par la famille Neilson. Il faudra en te-

nir compte dans les âges de décès de Agnes-Janet, de Margaret et de Samuel donnés dans la chronique du 4 juin. Quant aux dates de naissance de Samuel et de Agnes-Janet retracées dans les registres d'état civil de la paroisse St-Andrew, elles ne correspondent avec celles inscrites sur les monuments funéraires de Samuel (cimetière presbytérien de Valcartier) et de Agnes-Janet (cimetière N.-D.-de-Foy). Quant aux historiens, au monument funéraire et certains documents des A.N.Q., ils font naître Samuel en 1798 (au lieu de 1800). Samuel étant mort dans un pays étranger, est-ce pour cette raison qu'on ne peut pas retracer son acte de décès dans un registre de l'église presbytérienne St-Andrew?

Culte de la vérité historique — Tout écrivain qui veut faire une œuvre historique doit toujours remonter aux sources et accepter avec un esprit critique tous les renseignements qu'il peut recueillir. C'est pourquoi, je viens de passer quatre jours et plus à consulter soigneusement près d'une centaine de registres d'état civil des paroisses catholiques de N.-D.-de-Québec et de N.-D.-de-Foy ainsi que de la paroisse presbytérienne de St-Andrew, Québec, afin de pouvoir retracer les actes de baptêmes, de mariages et de sépultures de la famille de l'honorable John Neilson et de tous ses principaux descendants. Si, grâce à ce patient et laborieux travail de recherche, j'ai pu réussir à rétablir la vérité historique, j'en suis déjà amplement récompensé. Je reviendrai, plus tard, sur ce travail de consultation, pour faire part aux autres chercheurs de mes impressions.

William Neilson — Dans un registre d'état civil de la paroisse presbytérienne St-Andrew, on apprend que ce 5e enfant de John Neilson, de Québec, imprimeur, et de Marie-Ursule (Marie-Ursule Hubert) est né le 2 décembre 1805 et qu'il fut baptisé à St-Andrew le 23 du même mois par le pasteur Alexander Spark, D.D. Au bas de l'acte, les signatures des té-

moins: Neilson, father; M. Neilson, mother; Chas Roy et Henry Graham.

William, agriculteur, serait décédé dans sa paroisse de Saint-Gabriel-de-Valcartier, le 7 juillet 1895: c'est la date qui est inscrite sur son monument funéraire dans le cimetière presbytérien de l'endroit. Dans nos chroniques des 6 janvier et 29 février et autres, il est question de son monument et de sa maison. À la Maison des Archives (pavillon Casault de l'université Laval), en consultant un fichier couvrant tous les actes d'état civil de la population de religion protestante, on peut recueillir les renseignements suivants mis sur fiche (jusqu'à 1875). Mariage le 15 février 1830 de William Neilson et de Margaret Cassin (et non "Cassend") à Aubigny English Church, Lévis. Enfants: Isabel, 1831; William-John, 1833; Cornélius, 1835; Agnes-Janet, 1838; Samuel, 1840; Margaret, 1842; William, 1848, et John, 1851. Isabel, Agnes-Janet et Samuel baptisés à Saint-Andrew Church, et les autres à Scotch Church Valcartier & Stoneham. Le fils Cornélius a épousé Margaret Ireland le 17 nov. 1856, puis il serait parti demeurer au Wisconsin d'après Helen Neilson.

Selon l'historien J.-M. Lemoine, le lieutenant-colonel Chas Stuart Wolff, de Valcartier, aurait épousé une fille de notre William Neilson. Voulez-vous en savoir plus long sur le rôle joué par l'honorable John Neilson à Valcartier dont il fut un des principaux fondateurs, nous vous suggérons de lire le chapitre "A July outing in the Laurentides" de Lemoine (Maple Leaves VII, series, 1906, Québec, p. 219). C'est le style savoureux d'un écrivain d'autrefois, où le romantisme et la vérité historique font bon ménage.

Aujourd'hui, nous avons apporté des précisions généalogiques et historiques qui paraîtront arides à quelques-uns, mais il faut considérer que ce sont des jalons pour mieux comprendre les prochaines chroniques.

(À suivre)



William Neilson (1805-1895), agriculteur de Saint-Gabriel-de-Valcartier, 5e enfant de l'honorable John Neilson et de Marie-Ursule Hubert.

Photo de J.S. Jones, 42, Côte de la Fabrique, Québec.

(Photo: Collection de John Neilson, Saint-Lambert)

On retrouve la cloche et on retrace les voleurs

G. Lefrançois

Les gens de Sainte-Foy, qui ont à cœur la conservation de leur patrimoine historique, sont heureux d'apprendre que la cloche de la vieille église de N.-D.-de-Foy qui avait été volée, le 31 mai ou le 1er juin, a finalement été retrouvée, le 5 juin, par la Sûreté municipale de Sainte-Foy, dans une cour de rebuts métalliques à Québec, ayant été brisée en 35 morceaux.

La police a interrogé deux suspects qui devront comparaître devant

les tribunaux cette semaine.

Cette cloche, fabriquée par la compagnie G. Mears, à Londres, en 1864, avait été installée dans l'église en 1876. Depuis l'incendie de 1978, elle était demeurée dans les ruines de l'édifice, puis remise dans la sacristie qui avait été remise en état. Les archéologues affirment être en mesure de remettre en place les 35 morceaux de la cloche, en les ressoudant pour conserver sa valeur.

Vol. IV
Page 17

cf. Corrections
1980/6/11/80

Le Québec prépare un projet de loi sur la conservation et l'accès aux archives

G. Lefrançois

L. Appel

"Le gouvernement du Québec poursuivra dans les prochaines années les grandes orientations mises de l'avant pour les Archives nationales depuis les vingt dernières années. Parmi les projets en cours, mentionnons: l'entrée sur ordinateur de la liste de tous les fonds d'archives conservés partout au Québec et la possibilité pour tout chercheur, où qu'il se trouve, de consulter cette liste; de même, un projet de loi qui devrait mener les Archives nationales du Québec à l'avant-garde des pays modernes qui ont compris l'importance d'une bonne gestion documentaire pour recueillir, gérer et conserver les fonds d'archives."

C'est en ces termes que le premier ministre du Québec, M. René Lévesque, a conclu l'allocution qu'il a prononcée, mercredi le 4 juin, à l'occasion de l'inauguration de la Maison des archives, au pavillon Casault de l'université Laval.

Précision du ministre Vaugeois — À cette cérémonie d'inauguration qui s'est déroulée en présence de nombreux représentants du gouvernement et de plusieurs personnalités québécoises et étrangères du monde archivistique, le

ministre des Affaires culturelles a précisé la déclaration du premier ministre en disant que son gouvernement poursuivait parallèlement l'étude de projets pour réglementer la conservation des archives qui sont la "mémoire des Québécois" et l'accès à l'information gouvernementale. Il y aurait du nouveau en 1980 dans les deux cas", a assuré le ministre.



Le premier ministre Lévesque veut légiférer pour assurer la conservation des archives qui sont, dit-il, la "mémoire des Québécois".

Selon M. Vaugeois, la conservation des documents publics et l'accès à ces informations sont deux sujets connexes et le

gouvernement aurait décidé de suivre les deux domaines en parallèle. Le projet sur l'accès à l'information gouvernementale, après avoir été plusieurs fois l'objet de spéculation, serait étudié par les ministres de la Justice et des Communications.

La réglementation de la conservation des archives constituerait donc l'étape suivante à l'ouverture de la maison qui dote les Archives nationales du Québec de locaux modernes. Une loi dans ce domaine aurait certainement pour effet d'empêcher la disparition de documents publics, disparition qui peut survenir lors du renversement d'un gouvernement ou de l'abandon de son poste par un homme politique.



Inaugurée officiellement le 4 juin 1980 par le premier ministre René Lévesque, la nouvelle Maison des archives est située au pavillon Casault de l'université Laval. Elle occupe huit étages dont

quatre sont réservés à l'entreposage des pièces d'archives.

(Photo: Les productions Le Loup Blanc Inc.)



Le premier ministre du Québec, M. René Lévesque, lors de l'inauguration de la Maison des Archives, mercredi le 4 juin, à l'université Laval, était entouré de g. à dr. de M. Denis Vaugeois, ministre des Affaires culturelles, de Son Éminence le cardinal Maurice Roy, de M. François

Beaudin, sous-ministre adjoint aux Affaires culturelles, et enfin de M. Camille Laurin, ministre d'État au Développement culturel.

(Photo: Éditeur officiel du Québec)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 31e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue la mémoire.

À cause de l'omission de quelques lignes et de quelques autres erreurs typographiques survenues dans la chronique de la semaine dernière, il nous faut, pour la bonne compréhension du lecteur et le respect de la vérité historique, redonner, aujourd'hui, les prénoms des dix enfants de l'honorable John Neilson et de Marie-Ursule Hubert, sa femme, et autres renseignements généalogiques s'y rattachant. Après chaque date de naissance et de décès, il y a la mention, entre parenthèses, de notre source d'information: registre d'état civil de telle paroisse ou inscriptions sur monument funéraire ou écrit quelconque. En cas de doute ou de non-vérification de la source, on pose un point d'interrogation.

Enfants de l'honorable John Neilson

- ISABEL:** 8 avril 1798 (St. Andrew) — 14 mai 1873 (N.-D.-de-Foy);
- SAMUEL:** 8 février 1800 (St. Andrew) — 17 juin 1837 (monument, cimetière presbytérien de Valcartier); des historiens le font naître en 1798 et mourir en 1832;
- MARY:** 31 août 1802 (St. Andrew) — décédée le ... ?
- ELISABETH:** 19 août 1804 (St. Andrew) — 30 sept. 1804 (St. Andrew);

5. WILLIAM: 2 décembre 1805 (St. Andrew) — 7 juillet 1895 (monument, cimetière presbytérien de Valcartier);

6. MARGARET: 17 avril 1808 (St. Andrew) — 8 janvier 1894 (N.-D.-de-Foy);

7. JANET: 9 octobre 1810 (St. Andrew) — décédée le ... ?

8. AGNES-JANET: 5 décembre 1812 (St. Andrew) — 10 octobre 1837 (N.-D.-de-Foy);

9. FRANCES: 13 juillet 1815 (St. Andrew) — décédée le ... ? (son prénom est mentionné dans le recensement de la ville de Québec en 1818 par le curé Joseph Signay sous l'abréviation de Fr.);

10. JOHN: 27 janvier 1821 (St. Andrew) — 1er novembre 1895 (N.-D.-de-Foy).

Il y aurait deux erreurs sur les monuments funéraires de Samuel (1798 au lieu de 1800) et de Agnes-Janet (1815 au lieu de 1812), pour la date de naissance.

Deux autres corrections à effectuer dans la chronique de la semaine dernière: enlever le prénom d'ELIZABETH (15e ligne, 3e colonne) et remplacer QUATRE par trois (21e ligne, 3e colonne); fermer la parenthèse après le mot "CASSSEND" (29e ligne, 5e colonne).

Après toutes ces corrections et mises au point qui accablent malheureusement presque la moitié de cette présente chronique, il est grand temps que je vous présente John Neilson, fils, le cadet de la famille de dix enfants de

l'honorable John Neilson et de Marie-Ursule Hubert.

John Neilson, fils — Les registres d'état civil de l'église presbytérienne St. Andrew, à Québec, nous apprennent que John Neilson, fils de John Neilson, imprimeur de Sa Majesté, et de Mary, son épouse, est né samedi le 27 janvier 1821 et qu'il fut baptisé le 5 février suivant par le pasteur James Harkness, D.D.

Souignons en passant que les actes des registres d'état civil de l'église presbytérienne St. Andrew laissent à désirer, à cause de leur trop grande concision qui, en omettant des renseignements importants, complique la tâche des généalogistes et autres chercheurs et peut même provoquer des erreurs. Par exemple, on ne donne dans les actes de baptême que le prénom de la mère et dans les actes de mariage, on omet les noms des parents des époux. Quand il est question de la femme de l'honorable John Neilson, on écrit MARY ou MARIA-URSULA et jamais son nom au long, c'est-à-dire Marie-Ursule Hubert.

Selon des données généalogiques conservées dans la famille Neilson, John Neilson, fils, aurait vu le jour sur le domaine de CORSOCK, Chemin Saint-Louis, à Neilsonville (nom de lieu disparu). On peut donc en déduire qu'au cours de l'hiver 1820-21 la famille de l'honorable John Neilson habitait déjà d'une manière permanente à cet endroit et non seulement au cours de la belle saison.

La collection Neilson (RAPQ, 1974, tome 52) nous fournit la courte biographie suivante sur John Neilson, fils, à laquelle il faut apporter quelques corrections entre parenthèses: "Né en 1820 (27 janvier 1821), John Neilson, fils, prit d'abord en charge l'imprimerie de son père et devint ensuite arpenteur du gouvernement. Marié à Laura Moorhead, il eut 8 (13) enfants dont Hubert Neilson, médecin et militaire. Il mourut en 1885 ou en 1895" (1er novembre 1895).

Selon le témoignage de Helen Neilson, sa petite-fille, qui est professeur au Collège Macdonald de Sainte-Anne-de-Bellevue, il aurait embrassé la foi catholique à la veille de son mariage. Dans les registres d'état civil de N.-D.-de-Québec, nous retraçons, en date du 3 juin 1844, le mariage de John Neilson, imprimeur et marchand-libraire, et de Laura-Caroline MOORHEAD, domiciliés à Québec, fille majeure de feu John Moorhead et de dame Margue-

Loretains et Loretaines

Lionel Allard

11 juin 1980

L'APPEL

L'Ancienne-Lorette est une des premières villes du Québec à obtenir l'agrément officiel de son gentilé¹. En effet, sur la recommandation de la Commission de terminologie, la Commission de toponymie du Québec a répondu favorablement à la demande du conseil de ville de désigner ses habitants du nom de Loretains. Cette décision sera incessamment confirmée par un avis dans la Gazette officielle.

Au cours des années, le nom de Lorette a provoqué bien des ambiguïtés. Certaines personnes, même des journalistes, confondent encore Loretteville et Ancienne-Lorette. Il y a quelque temps, à la télévision, on parlait des Hurons de l'Ancienne-Lorette. Ils ont quitté ce territoire depuis déjà 283 ans.

À une certaine époque, le nom de Lorette était fort populaire et on l'a utilisé en diverses combinaisons. L'auteur du livre "L'Ancienne-Lorette" tente d'expliquer la raison de cette prolifération des Lorettes. Depuis 1673, on re-

trouve Lorette, Nouvelle-Lorette, Notre-Dame de Lorette, Jeune-Lorette, Vieille-Lorette, Ancienne-Lorette et Loretteville. On peut y ajouter le vocable des deux paroisses voisines: St-Ambroise de la Jeune-Lorette et Notre-Dame de l'Annonciation de l'Ancienne-Lorette.

Pourquoi accorder en exclusivité le titre de Loretains aux habitants de la ville de l'Ancienne-Lorette? Pour une raison historique évidente. Le père Chaumonot, attaché à ce nom qu'il avait apporté d'Italie, l'a donné pour la première fois à un territoire contenu dans l'actuelle ville de l'Ancienne-Lorette. On parlait alors du bourg

de Lorette. Il y a la rivière Lorette qui le traverse. On peut aussi rappeler qu'avant d'obtenir son statut de ville en 1967, le village portait le nom de Notre-Dame de Lorette.

Il arrive que les écrivains contribuent à la création d'un nouveau vocable. Dans le cas présent, il convient de mentionner l'influence du frère Marie-Victorin. En 1919, dans le conte "Le rosier de la Vierge" de ses "Récits laurentiens", il nomme Loretains les habitants de l'Ancienne-Lorette. Il écrit: "À la fête-Dieu voyant les Loretains affairés à planter des balises..." (p. 32). "D'ailleurs, les Loretains aimaient leur vieux rosier..." (p. 41); et "... le rosier de la Madone, multiplié à l'infini, embaume tous les parterres loretains (p. 44).

Maintenant que les Loretains ont un nom et une histoire, il faut espérer qu'on cessera de les confondre avec leurs voisins.

(1) gentilé: terme technique utilisé en toponymie pour désigner le nom des habitants d'une localité; on ne le trouve pas dans le dictionnaire usuel.



Réalisé au coût de \$55 millions incluant l'aménagement, l'Édifice du Revenu, situé au 3800, rue Marly, à Pointe-Sainte-Foy, abrite sous un même toit près de 4 000 employés du ministère du Revenu. Il représente une valeur im-

posable de \$39 millions pour la ville de Sainte-Foy. Des parois de verre réfléchissant à la teinte dorée et un environnement boisé donnent au nouvel édifice un cachet de toute beauté.

rite Duberger. C'est l'abbé Antoine Parant, supérieur du Séminaire de Québec, qui présidait la cérémonie nuptiale. Signèrent comme témoins au bas de l'acte de mariage les personnes suivantes:

Georges-Barthélemi Faribault, tuteur; dame Marguerite Duberger, mère de l'épouse; Isabel Neilson, Julie H. Bédard, Alphonse Dubord, A. Neilson Ross, Julie Planté-Faribault et Édouard Glackmeyer, notaire de la famille. Quant à l'honorable John Neilson, il ne signe que NEILSON en lettres majuscules.

La semaine prochaine, il sera question de la mort tragique de l'épouse

de J.-Bte Duberger, auteur de la fameuse maquette de Québec. (À suivre)



John Neilson, D.L.S., (1821-1895), arpenteur de carrière et ornithologue dans ses loisirs, eut treize enfants dont plus connus furent le colonel Hubert Neilson, médecin dans l'armée, et le cadet Henry-Yvan Neilson, directeur de l'École des Beaux-Arts et peintre de talent. Photo Studio Dufries, à Kirkcudbright, au pays d'Écosse. (Photo: Collection de John Neilson de Saint-Lambert)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 32e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue la mémoire.

La semaine dernière, on a assisté au mariage de John Neilson, fils, imprimeur et marchand-livraire du no 4 de la Côte de la Montagne, en la Basse-Ville de Québec, avec dame Laura-Caroline Moorhead, fille majeure et unique de feu John Moorhead et de dame Marguerite DUBERGER.

Parenté avec l'auteur de la maquette Duberger

Par ce mariage, John Neilson, cadet et 10e enfant de l'honorable John Neilson, contractait une parenté avec la famille Duberger dont le nom a repris la vedette de l'actualité. En effet, sa belle-maman Marguerite Duberger n'était-elle pas la fille du célèbre Jean-Baptiste Duberger, l'auteur de l'histoire MAQUETTE DUBERGER.

Reproduction à l'échelle de la ville de Québec en 1808, cette maquette constitue une des pièces

maîtresses de l'histoire militaire canadienne. Construite pour contribuer à la conception du système de fortification ceinturant la ville de Champlain, elle avait été offerte aux Archives publiques par le gouvernement britannique. Repatriée de Londres, depuis 1967 cette oeuvre de Jean-Baptiste Duberger est exposée au Musée de la guerre, à Ottawa.

Après une intense campagne de revendication de la part de nos sociétés his-

toriques et patriotiques et autres en faveur du retour à son lieu d'origine de cette oeuvre historique, on apprenait récemment l'annonce par le président des Musées nationaux canadiens, Sean Murphy, que l'historique maquette serait définitivement ramenée dans la Vieille Capitale pour être exposée au parc de l'artillerie. Cette décision, à laquelle le ministre Gilles Lamontagne n'est pas étranger, suit deux années d'un travail intensif de rénovation réalisé par l'Institut canadien de restauration. Il va sans dire que le transport d'Ottawa à Québec de cette maquette de 31 mètres carrés va nécessiter d'innombrables précautions, afin qu'elle ne soit pas endommagée dans les aléas de ce long trajet. (Cf. "Le Soleil" du 22 avril 1980)

Famille Moorhead-Duberger

Il serait donc séant de fournir ici sur la famille Moorhead-Duberger quelques données généalogiques qui sont contenues dans le fonds Neilson des A.N.C., dont des extraits du baptême de dame Laura-Caroline Moorhead-Neilson et du mariage de sa mère, Marguerite Duberger, avec l'officier militaire John Moorhead.

Le document no 973 du fonds Neilson consiste en un extrait de baptême qui nous apprend que Henry Mc Kengney, prêtre-vicaire, a administré le sacrement de baptême, le 23 février 1822, à Laura-Caroline, née du légitime mariage du sieur John Moorhead, officier à "demi-payé", et de dame Marguerite Duberger, de la ville de

Québec. Furent parrain et marraine Pierre Voyer et dame Angélique Munro-Voyer, en présence de Caroline Moorhead qui agissait probablement comme porteuze et qui était aussi probablement la tante de l'enfant.

Quant au document no 974 du même fonds, c'est un extrait d'un acte de mariage contenu dans un registre d'état civil de la paroisse presbytérienne de St. Andrew's Church, à Québec. En voici une traduction française libre:

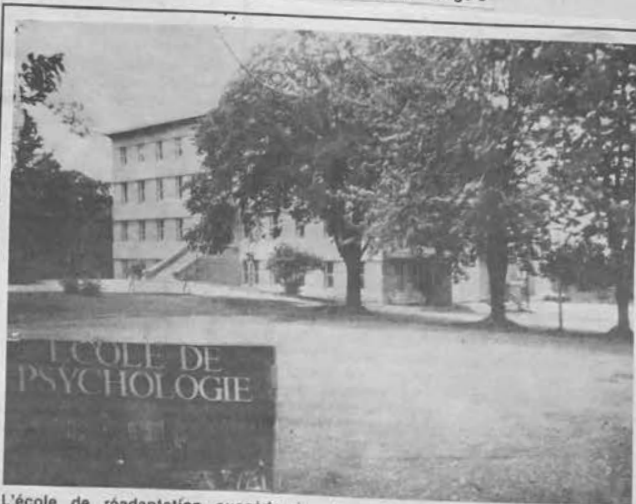
"John Moorhead, de Québec, célibataire, âgé d'environ 28 ans, et Margaret Duberger, de l'endroit appelé Spinsten (sic), âgée d'environ 17 ans, ont été unis dans les liens du mariage, à Québec, ce trentième jour de décembre de l'an mil huit cent dix-sept, par Alex Sparks, ministre, après une dispense de bans obtenue de son Exc. Sir John Cooper, Sherbrooke

Voir correction dans l'Appel du 2/7/80

Grâce à ces deux actes de registres d'état civil, on apprend que la femme de John Neilson, fils, était la petite-fille du célèbre J.-B. Duberger, auteur de la maquette de Québec, et que de plus, elle était de religion catholique, mais que ses parents s'étaient épousés dans une église presbytérienne. C'est ce qui expliquerait en partie la raison pour quoi John Neilson, fils, se serait converti au catholicisme avant son mariage avec dame Laura-Caroline Moorhead qui appartenait à cette religion.

L'école de psychologie déménage

L'APPEL, mercredi 25 juin 1980 — Page 3



L'école de réadaptation succède à l'école de psychologie dans l'édifice du 2180, Chemin Sainte-Foy, à l'angle de la rue Belmont.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

G. Lefrançois

L'école de psychologie vient de quitter ses locaux situés au 2180, Chemin Sainte-Foy, car tout ce qui regarde, de près ou de loin, la psychologie vient d'être centralisé dans la tour des Arts, sur le campus de l'université Laval.

C'est l'école de réadaptation qui occupe maintenant ses anciens locaux qui étaient, avant le 22 février 1974, date de la vente à l'université Laval, la propriété de la Société des Missions

étrangères qui s'en servait comme séminaire.

Quant à cette dernière, elle avait acquis, le 20 janvier 1939, le fonds du terrain qui fait partie du lot no 11, cadastre de Sainte-Foy, autrefois successivement la propriété du Dr Georges Wakeham et du Dr J.-M. MacKay.

Selon les dirigeants de l'université Laval, la centralisation des études de psychologie à la tour des Arts serait un important progrès.

Le gouvernement s'occupe des archives municipales

2^e Appel
G. Lefrançois

Les municipalités du Québec peuvent, maintenant, après avoir adopté une résolution en ce sens, transmettre aux Archives nationales du Québec tous les documents dont elles ont la garde depuis plus de trente ans, bien que cette période puisse être plus courte dans certains cas. De plus, elles pourront aussi, de la même manière, détruire certains types de documents après une période déterminée.

Tels sont les principaux

éléments de deux règlements adoptés par le ministre des Affaires municipales le 21 mai dernier et publiés dans la Gazette officielle du 11 juin 1980.

Les deux règlements prévoient la délivrance de copies des documents transmis aux Archives ou conservés dans les municipalités aux personnes qui en font la demande.

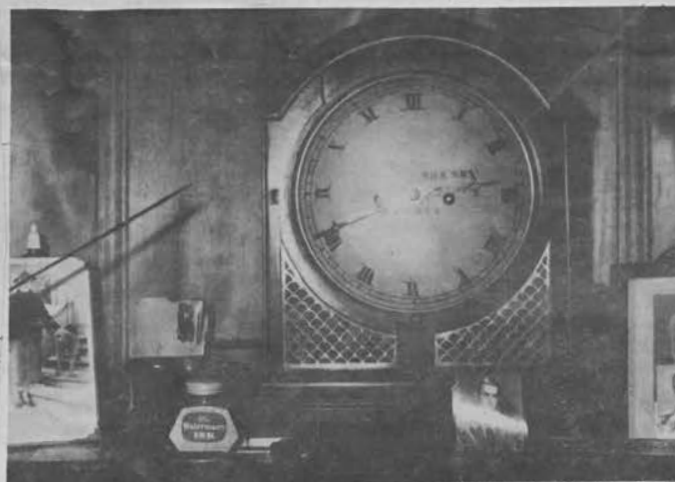
Les familles Allard se regroupent

Lionel Allard

Le 21 juin 1980, des représentants des familles Allard, venus de différentes régions du Québec, se sont rencontrés à l'Ancienne-Lorette pour jeter les bases d'une association. Le généalogiste Roméo Allard de Desbiens au Lac St-Jean a été nommé président du comité chargé de préparer le regroupement des descendants des trois souches du même patronyme: celle de François de Charlesbourg, celle de Pierre de Ste-Anne de Beaupré et celle de Simon de Pointe-aux-Trem-

bles, près de Montréal. L'un des objectifs: organiser un grand rassemblement des familles Allard à Québec en juin 1983, l'année marquant le tricentenaire de l'arrivée de Pierre Allard en Nouvelle-France.

Toutes les personnes portant le patronyme Allard sont invitées à se joindre au groupe. Pour tout renseignement, on est prié de s'adresser à L'Association des familles Allard, C.P. 191, Ancienne-Lorette, (G2E 3N3).



Cette horloge, qui apparaît sur une illustration de la salle à dîner de COR-SOCK (chronique du 14 mai 1980), a été fabriquée par James Orkney de Québec

dont le nom figure sur le cadran. Le détenteur de cette horloge ancienne est aujourd'hui l'étudiant universitaire John Neilson de-

meurant à Saint-Lambert, près de Montréal. Ce dernier est le fils du Dr Walter Neilson et l'arrière-petit-fils de John Neilson, jr. (Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Mort tragique de dame J.-B. Duberger

Le professeur Helen Neilson du collège Macdonald possède un dessin au crayon portant la légende suivante: "Profil de dame J.-Bte Duberger morte en 1810 par accident, en versant en carrosse sur la côte d'Abraham de Québec et déboulée en bas de ladite côte, tombée l'estomac sur un piquet. Elle n'avait alors que 36 ans et son nom était Geneviève Langlois" (ou Langlais). L'auteur de la maquette de Québec a donc perdu son épouse très tôt et dame Laura-Caroline Moorhead-Neilson a perdu sa grand-mère, dame J.-Bte Duberger, alors qu'elle n'était pas encore née.



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 33e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue la mémoire.

La semaine dernière, on a évoqué le décès tragique, survenu vers 1810, de Geneviève Langlois, femme de Jean-Bte Duberger,

auteur de la célèbre maquette de Québec, et grand-maman maternelle de dame John Neilson, jr. (Laura-Caroline Moorhead). Combien de fois dans son enfance Laura-Caroline n'a-t-elle pas entendu raconter en détails cette tragédie familiale survenue avant sa naissance.

Laura-Caroline Moorhead-Neilson — Les jeunes années de dame John Neilson connaîtront un autre décès tragique, vers 1829, alors qu'elle ne comptait qu'environ 7 ans. Son père, le capitaine John Moorhead, D.A.A.G. (Royal Engineer), succomba des suites des blessures

qui lui furent infligées au cours d'un duel.

D'autres souvenirs, mais plus heureux ceux-là, ont jalonné sa jeunesse, par exemple lorsque vers

l'âge de 17 ans, en 1839, elle passa l'hiver à Trois-Pistoles, l'invitée de sa tante, dame F. Tétu, alors veuve de William Fraser, seigneur de Mount-Murray. Des relations assez intimes semblent avoir existé entre les familles Fraser et Duberger, car le notaire Thomas-Louis Duberger,

frère du grand-père J.-Bte, ne fut-il pas l'homme de confiance du seigneur Fraser. Dans une lettre adressée à son futur mari, Laura-Caroline donne un aperçu des jours heureux qu'elle a passés chez sa tante, dame Tétu. Cette lettre ancienne a été longtemps conservée dans le coffre à souvenirs de sa petite-fille, dame Norah Neilson-Ellwood. Qu'est-il advenu de ce document familial après le décès de cette dernière, à Chambly, en septembre 1977? Probablement est-il dans les mains de la sœur de la dame Eliwood: Helen Neilson, de Dorval.

Laura-Caroline considérait aussi comme un trésor précieux un souvenir d'enfance de sa maman, née

Marguerite Duberger. « S'agit d'une peinture re-

présentant cette dernière faite au couvent des Ursulines, à Québec, où elle fit ses études. Elle fait présentement partie des souvenirs conservés par dame Agnes Brophy-Kelly, domiciliée au Saint-Brigid's Home, petite-fille de John Neilson et de Laura-Caroline Moorhead. Au verso de cette peinture, on peut lire le texte suivant:

«Cadre peint par les Ursulines en souvenir de la première communion de Marguerite Duberger, le 13 mai 1813, à l'âge de 12 ans.» (signé): P.-M. Migneault, ptre.

A dame Brophy-Kelly qui nous a fourni gracieusement ces quelques notes biographiques sur dame John Neilson, fils, et sa famille, nos meilleurs souhaits à l'occasion de son 88e anniversaire de naissance qui surviendra le 17 juillet.

Où demeura la famille de John Neilson, fils? —

Au début, elle demeura certainement à Québec même, alors qu'à la célébration du mariage, en 1844, en l'église de N.-D.-de-Québec, John Neilson, fils, est mentionné comme

imprimeur et marchand-libraire. Il devait dans le temps travailler avec son père, Côte de La Montagne. Dans l'acte de sépulture de son 3e enfant (une fille aux prénoms de Mary-Mathilda), le 27 octobre 1848, il est dit encore domicilié en la paroisse N.-D.-de-Québec, même si la défunte est inhumée au cimetière N.-D.-de-Foy. Lors de la naissance de son 5e enfant (Norman), le 3 juillet 1851, le baptême a lieu à N.-D.-de-Foy, et dans l'acte du registre d'état civil il n'est plus désigné comme imprimeur et marchand-libraire, mais tout simplement comme é-

cuyer. Ce n'est qu'à l'acte de sépulture de son fils Joseph-Henri, le 16 mai 1863, qu'il est désigné comme "écuyer et arpenteur" dans le registre d'état civil de N.-D.-de-Foy. Comme on peut s'en rendre compte ci-dessus, sa famille habitait à Sainte-Foy, le 3 juillet 1851. Si on pouvait retracer le lieu de naissance de son 4e enfant (Samuel-John) qui est né vers 1849-1850), on pourrait donner une date plus précise sur l'arrivée de sa famille sur le chemin Saint-Louis.

En 1940, et objet de notation à l'histoire de la ville de Québec, la veuve d'Antoine Duberger Neilson qui s'est déclarée la propriétaire de la propriété.

Démolition du château d'eau de Sillery

G. Lefrançois

Le réservoir haut perché de la rue Bourbonnière que certains appelaient le "château d'eau" de Sillery, a été livré à la démolition, permettant ainsi de réaliser le projet d'aménagement d'un petit parc de quartier.

Édifié en 1945, ce réservoir, d'une capacité de 300 000 gallons impériaux, avait coûté dans le temps environ 40 000\$ et desservait depuis lors toute la ville de Sillery.

Après 35 ans de bons et loyaux services, sa période d'utilité était finie et son coût de réparation aurait été trop exorbitant. De plus, ne développant qu'une pression de 49 livres le pouce carré, il ne pouvait accommoder les appareils modernes comme les lave-vaisselle, par exemple, qui exigent une pression beaucoup plus forte.

Pour les résidents du

secteur et les usagers du boulevard Saint-Cyrille qui s'étaient habitués à son omniprésence, c'est un véritable monument qui disparaît; pour les étrangers ou les visiteurs qui sont peu familiers avec le sec-

teur, ce réservoir, perché comme sur des échasses, ne pourra plus servir de point de repère.

Ainsi disparaît un témoin muet de l'urbanisation de notre coin de pays.



En proie aux "pics" des démolisseurs, le château d'eau de Sillery avait été décapité, à la fin de la semaine dernière, de son réservoir et ne montrait plus que ses longues "jambes".

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

MERCREDI 25 JUIN 1980



Au cours d'une visite à la Maison des archives de Québec, au pavillon Casault de l'université Laval, le premier ministre Lévesque s'est fort intéressé à la lecture des manuscrits anciens. L'entourent de gauche à droite, M. Camille Laurin, ministre d'État au développement

culturel, Denis Vaugeois, ministre des Affaires culturelles, Jean Martucci, secrétaire général associé au Développement culturel, et François Beaudin, sous-ministre adjoint aux Affaires culturelles.

Un instrument de musique qui faisait partie de l'ameublement de la maison Corsock, Chemin Saint-Louis, maintenant en possession de l'étudiant universitaire John Neilson, Saint-Lambert (Montréal). A l'intérieur est inscrite l'identification suivante: "MUSICAL BOX, Mandoline Harpe de Genève (tambours et timbres, 8 airs). B. A. Brémond, fabricant." — Juin 1980, c'est tout.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Un document notaire vient heureusement à notre secours. Dans un contrat passé devant le notaire Ant. A. Parent, le 25 janvier 1850, avec Louis Amiot, maître-charpentier et entrepreneur, John Neilson, fils, est dit "demeurant en la cité de Québec".

Il s'agit alors de la construction d'une maison de 40 x 30 pieds (à l'intérieur) à être érigée sur un lopin de terre qui lui appartient et qui est dit être situé au Cap-Rouge (il faut entendre: sur le chemin qui conduit de Québec au Cap-Rouge). Comme l'entrepreneur s'engage dans le contrat à livrer la maison pour le premier jour d'août de la même année, on peut donc supposer que la famille de John Neilson vint

habiter sur le chemin Saint-Louis, à Sainte-Foy, en 1850, année qui semble concorder avec les dates ci-dessus mentionnées que donnent les actes des registres d'état civil des paroisses, et de N.-D.-de-Québec et de N.-D.-de-Foy.

Le mystère Dornald réapparaît — De quelle maison s'agit-il? Après avoir étudié le contrat de la construction, un archéologue et un ethnologue de notre connaissance penchent à penser qu'il s'agit de la fameuse maison DORNALD. Dans ce cas, il s'agirait plutôt d'une reconstruction. Mais si l'on se base sur le contenu du testament de l'honorable John Neilson, décédé en 1848, et sur les affirma-

(suite en page 22)

La vieille chapelle de Saint-Augustin renaît!

Gaby Giasson

Vendredi soir, le 20 juin dernier, se tenait dans le hall du complexe municipal de St-Augustin, le vernissage d'une série de fouilles archéologiques entourant la vieille chapelle de St-Augustin. C'est en présence de M. le curé Raymond Laplante, de M. le maire Vincent Barrette et des conseillers de la municipalité, qu'on a procédé à la présentation de divers travaux archéologiques sous l'égide du comité pour la Protection du Patrimoine de St-Augustin, représenté par M. Daniel Fortin.

Le financement de projet

Les deux paliers du gouvernement ont contribué à la réalisation de ce projet.

Dans un premier temps, une subvention venant de Jeunesse Canada au Travail a fourni aux chercheurs une somme de 20 000\$ pour les fouilles autour du site de l'église. Cette somme a permis de couvrir les frais des travaux de l'été 1979 et du début de l'automne. Par la suite, le ministère des Affaires Culturelles du Québec a octroyé une somme de 9 200\$ pour effectuer des recherches autour du presbytère (automne et hiver). Une troisième subvention, venant cette fois de Jeunesse Canada au Travail, a fourni une somme de 20 000\$ pour l'analyse des travaux, de janvier jusqu'à plus récemment. Enfin, le ministère des Affaires Culturelles du Québec a octroyé une somme de 2 100\$ pour les montages et cubucules.

Les fouilles

Sise au pied de la côte à Gagnon, la petite chapelle

de pierre dont on ne voit plus que les fondations a été l'objet de fouilles pendant près d'un an. Sous la direction de M. André Tanguay, archéologue, les travaux se sont déroulés par tous les temps: pluie, neige, ou vent.

En effet, ces travaux ayant débuté à la fin du printemps 1979 ont eu lieu durant toute la belle saison, en automne ainsi que pendant une bonne partie de l'hiver dernier et ce, sur le terrain même.

Composée la plupart du temps de 5 à 6 fouilleurs à la fois, l'équipe comptait une vingtaine de personnes au total.

Tantôt sous des températures froides, les fouilles s'effectuaient; il a même fallu installer un abri chauffé en hiver afin de permettre à la terre de demeurer dégelée. Fait cocasse, pendant que ces gens procédaient aux fouilles en plein hiver, ces derniers ont été accablés de démanagements; au bout d'un certain temps, les médecins ont réalisé qu'il s'agissait de troubles causés par "l'herbe à puces"! C'est donc dire que tout n'était pas toujours rose...

Les résultats des fouilles sont la découverte des fondations de la chapelle et l'étude qui a entouré la partie du chœur de l'église, la sacristie étant inexistante à cette époque.

Petite histoire de l'église de pierre de l'Anse à Maheu

Quoique la plupart des gens de St-Augustin le pensent, la chapelle de pierre de l'Anse à Maheu

qui faisait l'objet des fouilles archéologiques ne fut pas la première chapelle de St-Augustin. Elle fut précédée par une petite chapelle de bois située au bord du fleuve qui ne servait au culte que de 1690 à

1723. Cependant, dû à la trop grande proximité du fleuve qui causait des problèmes lors des marées, à l'éloignement du presbytère dans l'anse à Maheu, on la transporta en 1713 dans l'anse à Maheu pour finalement la démolir en 1723 dû à ses dimensions devenues trop restreintes pour la population croissante.

La première pierre de cette petite église de pierre qu'on appela alors "l'église de la Providence" parce qu'elle fut bâtie sans un sou au départ et avec l'aide des paroissiens, fut posée en terre le 8 juillet de l'année 1720, sous le règne de Louis XV. Toute en pierre, elle fut regardée à l'époque comme une merveille et le curé du temps, instigateur du projet, M. Pierre Auclair Desnoyers, en était très fier ainsi que tous les paroissiens. Ce bâtiment qui avait beaucoup d'éclat attirait même les gens des environs en pèlerinage.

Le terrain où fut construite cette petite église appartenait à l'époque à Étienne Amiot-Villeneuve et fut cédé à la fabrique moyennant certaines conditions, telles un banc dans l'église exempt de rentes pour lui et sa succession, une messe par année pour lui et sa famille.

La première messe dans l'église de l'anse à Maheu fut dite le 27 août 1723. Cette chapelle d'une longueur de 80 pieds et d'une largeur d'environ 40 pieds, avait son entrée au nord-est, le maître-autel étant en direction ouest, contrairement à la plupart des

églises du temps qui l'avaient viré à l'est comme pour regarder Jérusalem. Elle comptait trois grandes fenêtres de chaque côté de la nef et deux petites dans le chœur. Étant de forme assez rectangulaire et finissant en arc pour le chœur, il n'y avait pas de transepts comme pour les églises en forme de croix latine qui sont si bien connues au Québec. Le clocher avait

une hauteur de 44 pieds au-dessus de l'église, sans comprendre la croix.

Cette chapelle fut utilisée jusqu'en 1816, au moment où l'église actuelle put être occupée. Elle aura servi 94 ans.

Objets exposés

Outre des esquisses de fondations de l'église, on

a pu contempler une réplique miniature de l'église ainsi que de menus objets du XVIII^e siècle comme de la monnaie, des ustensiles de cuisine anciens, une pipe, de vieux morceaux de vases, etc.

C'est surtout sous les lieux du soi-disant "presbytère" ou "salle des habitants" que les fouilleurs ont retrouvé ces objets. Le presbytère de 1694 étant trop petit (20' x 30' à l'extérieur), on parle dans les livres l'histoire de la volonté de créer un endroit qui deviendrait "la salle des habitants". On voulait donc la "salle des habitants" à même le presbytère afin de permettre aux gens des rangs de se réchauffer avant et après les offices religieux puisque l'église elle-même n'était pas chauffée à cette époque. Notons que sous le site même de la salle des habitants, on a retrouvé un espace qui serait réservé à un four à pain, ce qui confirme le fait que cette bâtisse était un endroit viable et non une étable.

Prenant la parole lors de la présentation, M. le maire Barrette a remercié les deux paliers de gouvernement, tous les participants ainsi que la famille Jobidon et leurs voisins qui ont bien voulu prêter leurs terrains pour effectuer les fouilles. Il a fait de plus remarquer que l'archéologie nous permet de comprendre la vulgarisation de l'histoire de nos anciens.

Ces pièces de collection demeureront en permanence dans le hall d'entrée du complexe municipal ainsi que la réplique miniature de la chapelle. Un rapport de fouilles avec analyse sera présenté en octobre durant la Semaine du Patrimoine.

Rédaction d'une monographie

La paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle se penche sur son passé

L'APPEL

penche sur son passé

G. Lefrançois

Le Comité de l'histoire de la paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle voyait le jour, le 16 juin, alors que quelques fidèles se réunissaient pour ébaucher un plan de travail en vue de rédiger une histoire de cette paroisse, au passé relativement récent, car c'est le 20 août 1964 que le cardinal Maurice Roy (alors archevêque) émettait le décret d'érection canonique de cette nouvelle communauté catholique, dont le territoire était un détachement des paroisses N-D-de-la-Visitation de Sainte-Foy, de Saint-Thomas-d'Aquin et de Sainte-Monique-des-Sauces. Et dans ce même décret, l'archevêque du temps précisait que l'église devait être construite sur le lot 414-416 du cadastre officiel de la paroisse de Sainte-Foy.

Pourquoi veut-on réaliser un tel projet? C'est qu'on veut bénéficier, avant qu'ils ne disparaissent, de la présence des pionniers, de ceux qui ont vécu les événements. On veut aussi répondre à la curiosité bien légitime des nouveaux arrivés qui s'interrogent sur le passé de leur paroisse et on espère également par ce moyen stimuler la formation de liens de fraternité qui doivent réunir tous les cœurs et les âmes dans un même esprit paroissial.

Après une convocation de M. André Vaillant, le comité tenait une autre réunion, mercredi soir le 25 juin, au sous-bassement de l'église, à laquelle on avait invité des personnes-ressources qui pouvaient être intéressées à former une équipe préliminaire pour la cueillette des matériaux pouvant servir à la rédaction de cette monographie paroissiale. La coordination des travaux de cette première étape, au cours de laquelle il s'agira de colliger les faits et non de les rédiger, reposera sur les épaules de M. le curé Guy Blondeau et de Mmes Ghislaine Reid-Brochu et Louise Perrin.

Les personnes intéressées au passé de cette paroisse peuvent consulter le journal L'Appel du 31 octobre 1967 ainsi que les chroniques de "La petite histoire se balade dans nos rues" du 8 novembre 1978 au 24 janvier 1979.



La plaque commémorant l'église de pierre de l'Anse à Maheu peut être aperçue du chemin du Roy, au pied de la côte à Gagnon. (Photo L'Appel).



Ouverte au culte le jour de Noël 1967, l'église Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle s'honore de compter comme curé-fon-

dacteur, M. l'abbé Louis-Marie Vachon.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

tions de ses descendants, le contrat de construction de 1850 ne concernerait pas du tout la maison DORNALD. Alors de quelle maison s'agit-il donc? Même au prix de longues et laborieuses recherches dans les archives, nous espérons éclaircir le mystère de l'histoire de DORNALD.

19 juillet 1980

Rectifications — Dans la chronique du 18 juin 1980, dernier paragraphe, il aurait fallu lire: l'épouse de J.-Bte Duberger (au lieu de: la belle-maman Marguerite Duberger).

Erreurs typographiques à corriger dans la chronique du 25 juin 1980: remplacer "et" par "est", à la ligne 13 de la colonne deux; rectifier une date et ajouter les lignes suivant

tes qui ont été omises, à la colonne quatre, paragraphe trois, ligne onze: "en ce trentième jour de décembre de l'an mil HUIT cent dix-sept, par Alex Spark, ministre, après une dispense de bans obtenue de Son Exc. Sir John Cooper (?) Sherbrooke, (G.L.)

(à suivre)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 34e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue la mémoire.

Du mariage de John Neilson, fils, et de dame Laura-Caroline Moorhead, qui a été célébré en la basilique Notre-Dame-de-Québec, le 3 juin 1844, sont nés treize (13) enfants dont quelques-uns ont laissé leur marque dans la petite histoire de Sainte-Foy et de la région. Mentionnons entre autres les suivants: HUBERT, médecin et militaire, ancien propriétaire de Corsock; NORMAN, ingénieur, arpenteur et commerçant de bois, ancien propriétaire de Dornald; IDA, épouse du Dr Michael Brophy, et HENRY-IVAN, peintre et directeur de l'école des Beaux-Arts, à Québec.

Les treize enfants de John Neilson (fils) — Voici les prénoms des treize enfants de John Neilson, fils, par ordre chronologique de naissance, accompagnés de leurs dates de naissance et de décès avec le nom entre parenthèses, des registres paroissiaux d'où elles ont été extraites. Il nous a été impossible de retracer le lieu de naissance de Hubert et de Samuel-J.

1. **John-Louis-HUBERT**: né vers 1845 (quelle paroisse?) — 5 juin 1925 (N.-D.-de-Foy);

2. **Laura-Janet**: 27 août 1846 (N.-D.-de-Québec) — 18 décembre 1893 (N.-D.-de-Foy);

3. **Mathilda-Marie**: 29 décembre 1847 (N.-D.-de-Québec) — 24 octobre 1848 (N.-D.-de-Foy);

4. **SAMUEL-John**: né vers 1850 (quelle paroisse?) — 19 février 1892 (N.-D.-de-Foy);

5. **NORMAN-John-Rieu-tord**: 3 juillet 1851 (N.-D.-de-Foy) — 23 avril 1925 (N.-D.-de-Foy);

6. **John-WILLIAM-Augustus**: 3 avril 1853 (N.-D.-de-Foy) — probablement inhumé à Deschambault où il a vécu;

7. **Henry**: 17 novembre 1854 (N.-D.-de-Foy) — 5 septembre 1861 (N.-D.-de-Foy);

8. **François-ALFRED-Norbert**: 28 avril 1856 (N.-D.-de-Foy) — 2 octobre 1934 (N.-D.-de-Foy);

9. **Marie-Helen**: 5 février 1858 (N.-D.-de-Foy) — 30 juillet 1873 (N.-D.-de-Foy);

10. **Marie-Cécile-Joséphine**: 19 septembre 1859 (N.-D.-de-Foy) — 5 mai 1863 (N.-D.-de-Foy);

11. **Isabel-IDA**: 17 août 1861 (N.-D.-de-Foy) — 2 janvier 1941 (N.-D.-de-Foy);

12. **Joseph-Henri**: 22 avril 1863 (N.-D.-de-Foy) — 15 mai 1863 (N.-D.-de-Foy);

13. **HENRY-YVAN**: 27 juin 1865 (N.-D.-de-Québec) — inhumé en 1931 au cimetière presbytérien de la paroisse Saint-Gabriel-de-Valcartier.

Dans le lot familial de la famille Neilson au cimetière de Notre-Dame-de-Foy, il n'y a qu'un très beau monument sur lequel est gravé seulement le mot NEILSON en grosses lettres et sur lequel n'apparaissent ni dates ni aucun prénom. C'est donc un monument collectif pour tous les membres de la famille Neilson qui dorment dans ce lot de leur dernier sommeil. Il nous est donc impossible d'y apprendre la date précise où sont nés Hubert et Samuel-J. À côté de ce monument collectif, nous distinguons à fleur de terre un petit bloc de granit sur lequel sont gravées les inscriptions suivantes: "R.-M. Neilson, M.D. — 1889-1935 (et son épouse) Alexina Beaudoin-Neilson — 1890-1962. Il s'agit d'un fils de Norman Neilson. Et dans le coin nord-est du cimetière, on trouve le monument de Agnes-Janet, fille de l'honorable John Neilson. Seuls les actes de sépulture nous renseignent sur les dates approximatives

de naissance de Hubert et Samuel-J., en mentionnant qu'ils sont décédés à l'âge respectif de 80 et 43 ans.

Décès de John Neilson (fils) — D'après l'acte de sépulture rédigé par le curé H.-A. Scott dans un registre d'état civil de la paroisse N.-D.-de-Foy, John Neilson, époux de défunte Laura-Caroline Moorhead, est décédé le 1er novembre 1895 et a été inhumé le 4 du même mois, âgé d'environ 74 ans. Parmi les principaux personnages, présents aux funérailles, qui ont signé au bas de l'acte, mentionnons: Mgr Louis-Alexandre Bégin, archevêque de Québec, coadjuteur et administrateur de Québec; Monsieur Henri Têtu, Messire Joseph-Octave Faucher, curé de l'ancienne Lorette, Hubert Neilson, médecin, Norman Neilson, W.

A. Neilson, A.-N. Neilson et H.-Y. Neilson, cinq fils du défunt; Michael Brophy, médecin, son gendre; C. Labrèque, notaire; G.-M. Fairchild, Jr, Wm Graddon, etc.

Quant à la femme de John Neilson, dame Laura-Caroline Moorhead, elle serait décédée, paraît-il, vers 1879. Et c'est une de ses arrière-petites-filles, Mlle Alice Brophy, du 770, rue Moreau, Sainte-Foy, qui a le bonheur de pouvoir posséder son jonc de mariage.

Un ornithologiste de renom — Dans son livre "Monographies et esquisses", l'historien J.-M. Le Moine termine ainsi un chapitre sur DORNALD, la demeure de John Neilson qui se dressait sur le versant sud du chemin du Cap-Rouge:

"Les goûts prononcés de M. John Neilson pour l'ornithologie datent de cette ère reculée (de son enfance)? Je ne le sais pas; mais ce que je sais,



Dans le cimetière de N.-D.-de-Foy se dresse, majestueux et omniprésent, l'aristocratique monument collectif de la famille Neilson sur le lot familial, dans lequel dorment de leur dernier sommeil de nombreux descendants anonymes de l'honorable John Neilson, car seul le nom de famille NEILSON est gravé dans le granit. Une chance que ce magnifique monument n'a pas subi les sordides assauts de vandalisme dont 33 autres monuments ont été victimes. Il y a quelques temps. (Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Note — Comme il n'y aura pas de publication du journal, les 16 et 23 juillet, l'auteur de cette chronique vous dit donc au revoir au 30 juillet et souhaite de belles vacances à tous ses lecteurs.

(À suivre)

10 juillet 1980



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 35e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue la mémoire.

L'auteur de cette histoire de la famille Neilson, même s'il a pu recueillir assez de matériaux pour pouvoir rédiger tout un volume, se rend compte qu'il devra, alors qu'il en est rendu à sa 35e chronique sur ce même sujet, couper court et tâcher de terminer dans quelques semaines, s'il ne veut pas abuser de la patience des lecteurs de ce journal.

Trois personnages notoires — Parmi les treize enfants de John Neilson et de Laura Moorhead,

trois méritent principalement de passer à l'histoire. Ce sont Norman et Hubert qui habiteront respectivement les maisons Dornald et Corsock situées sur le chemin Saint-Louis au lieu connu autrefois sous le nom de NEILSON-VILLE, ainsi que le peintre Henry-Yvan Neilson, qui demeura tour à tour à Valcartier, Cap-Rouge et Québec.

On remonte à Madeleine de Verchères — En épousant Alice de La Naudière, le 23 février 1885, NORMAN-John-Rieu-tord Neilson, petit-fils de l'honorable John Neilson, s'alliait à une famille qui comptait des personnages illustres dans son histoire,

dont la célèbre héroïne Madeleine de Verchères.

En effet, d'après le Dictionnaire général du Canada (R.P. Louis Lejeune, o.m.), Alice de La Naudière (1860-1950) était la fille de Pierre-Paul Tarriau, sieur de La Naudière et co-seigneur de Lavallière, et l'arrière-arrière-petite-fille de Pierre-Thomas Tarriau, sieur de La Naudière et aussi seigneur de La Péra-de, qui prit comme épouse, à Montréal, le 8 septembre 1706, Marie-Madeleine de Verchères (1678-1747) qui lui donna cinq enfants. Comme les faits glorieux et la vie mouvementée de notre héroïne nationale sont connus de nos lecteurs, nous allons passer outre.



Le château d'eau de Sillery, ce géant de la rue Bourbonnière, a succombé sous les assauts des démolisseurs. En ce dimanche du 22 juin, il ne restait plus que quelques sections de ses longues jam-

bes qui prendraient eux aussi le chemin de la cour de rebuts de Beauce Metal.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Quand les traces de vandalisme disparaîtront-elles dans le cimetière de N.-D.-de-Foy?

G. Lefrançois

C'est la question que se posent plusieurs paroissiens de Notre-Dame-de-Foy ainsi que beaucoup de gens qui

sont pénétrés du respect dû aux morts ou qui s'intéressent à la conservation de notre patrimoine, lorsqu'ils

constatent qu'il y a un peu plus d'un mois que des vandales ont fait irruption dans ce lieu sacré et ont renversé

ou brisé plus de trente-trois monuments funéraires, et que depuis aucun geste concret ne semble avoir été posé pour faire disparaître les dégâts.

On nous apprend cependant qu'un entrepreneur a présenté une estimation du coût des travaux de réparation et que la fabrique communiquera avec les familles intéressées afin de connaître leurs réactions, car ce sont elles qui devront acquiescer la note.

Comment expliquer de tels actes de vandalisme? Est-ce l'œuvre de jeunes sous l'influence d'une drogue quelconque ou bien celle de lâches voyous qui n'ont plus aucun respect pour le lieu sacré qu'est un cimetière et qui ne semblent plus craindre ni dieu ni diable?

Que ces vandales aient été

pendant déduire qu'ils étaient encore assez conscients, parce que pour perpétrer de tels actes criminels et "sacrilèges", ils avaient pris auparavant la précaution de choisir la partie la plus cachée du cimetière et la moins exposée aux regards, afin d'éviter le risque d'être repérés par des passants nocturnes ou des résidents du secteur. De plus, on peut déduire qu'ils devaient être au nombre de trois à quatre, car pour réussir à renverser un monument de deux à trois mille livres comme celui de la famille Bonneau, ça prenait la force combinée de quelques gars assez costauds.

Si on réussit à retracer ces vandales, ils devraient être condamnés à réparer les dommages causés ou encore à exécuter quelques travaux utiles à la communauté. Plus vite ces traces de vandalisme

"sacrilège" disparaîtront, plus vite on oubliera qu'on peut compter beaucoup plus de fous ou de voyous en liberté que d'enfermés entre quatre murs.



Ce n'est qu'un aperçu des nombreux actes de vandalisme "sacrilège" qui ont été perpétrés dans le cimetière de

Notre-Dame-de-Foy.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Le Moulin Rouge complètement rasé par le feu

9 juillet 1980 L. Appel

Un édifice abritant trois établissements de commerce, au 3065 du Chemin Sainte-Foy, a été complètement dévasté par les flammes, le premier juillet.

Selon les premières constatations, l'incendie aurait pris naissance dans la cuisine du restaurant Le Moulin Rouge. Le feu s'est rapidement propagé aux deux autres locaux qui étaient occupés par un dépanneur et un établissement de commerce du nom de "Délicatesses d'Asie". Deux des établissements étaient fermés, pour la journée, en raison de la Fête du Canada, mais l'épicerie était cependant ouverte. C'est d'ailleurs la femme du propriétaire de cette épicerie qui a donné l'alerte, vers 15h20.



Les 25 pompiers de Sainte-Foy ont mis environ trois heures à maîtriser l'incendie qui, à cause des vents, répandait une fumée très opaque.

Le propriétaire des "Délicatesses d'Asie" est arrivé sur les lieux alors que les flammes avaient presque complètement rasé l'établissement. Visible-

ment au bord des larmes, l'homme essayait, avec l'aide des pompiers, de récupérer quelques papiers personnels qu'il avait laissés à l'intérieur. Après une tentative, il lui fut impossible d'y retourner pour prendre ses effets.

Selon le lieutenant Guérin, qui était chargé des manœuvres, les dommages sont sommairement évalués à 100 000\$. Une enquête, pour déterminer la cause exacte du sinistre et l'étendue réelle des dégâts matériels, a été entreprise.

Les maires de Québec nous sont racontés

G. Lefrançois

Profitant de la célébration du 372^e anniversaire de la fondation de Québec, jeudi le 3 juillet, la

Société historique de Québec a procédé au lancement d'un ouvrage intitulé "Les maires de la Vieille Capitale" où défilent devant nous les 34 premiers magistrats de cette ville qui a été constituée comme telle, en 1833, alors qu'auparavant elle était légalement seulement une corporation.

Il était naturel que le premier exemplaire de ce volume soit offert au maire actuel, M. Jean Pelletier, par un représentant de la Société historique de Québec, en l'occurrence l'ex-président, M. Guy Doré, même si le nouveau président fraîchement élu, M. Denis Racine était de la fête.

C'est l'archiviste de la ville, Mme Ginette Noël qui signe la préface. N'est-ce pas elle qui, avec la collaboration de son collègue André Lafamme et le personnel de son bureau, a contri-

bué à procéder aux recherches préliminaires dans les archives de la municipalité.

Ce sont trois historiens, M. Louis-Marie Co-

té, Mme Cagnelle Gauvin et M. Gérald Sirols qui ont rédigé le texte et qui ont supervisé les travaux de recherches qui furent nécessaires dans les archives.

Après la présentation de la "fiche politique" de chaque personnage, il est ensuite question de sa carrière politique.

Un maire originaire de Sainte-Foy — Comme notre journal dessert principalement la région de Sainte-Foy, c'est un devoir pour nous de mettre l'accent sur une personnalité, originaire de Sainte-Foy, qui fut maire de Québec. Il s'agit du maire Narcisse-Fortunat Belleau (1808-1894).

Né le 24 octobre 1808 à Sainte-Foy (maison angle Chemin Sainte-Foy et avenue Terrasse-Laurentienne, lot 118), il fut maire de Québec du 11 février 1850 au 4 février 1853. Et il fut le premier lieutenant-gouverneur de la province de Québec le 1^{er} juillet 1867. Comme l'auteur de cet article en opération sur la vie de cette personnalité, il vous reviendra plus tard

pour vous le mieux faire connaître.

On apprend dans cet ouvrage que pendant un certain temps, les maires de Québec étaient élus par leurs collègues qui étaient conseillers municipaux. Puis ce fut la revanche de la démocratie avec le suffrage public.

Il faut signaler, en terminant, que de vieilles photos de la collection Livernois (A.N.Q.) furent d'un grand secours dans l'illustration de ce livre.

En fin de compte, on peut affirmer que le lancement de l'ouvrage "Les maires de la Vieille Capitale" est un cadeau approprié fait à la population à l'occasion du 372^e anniversaire de fondation de la cité de Champlain, même si à cause de l'imminence de l'heure de tombée, on n'a pas eu le temps de numérotter les pages, afin de faciliter les travaux de recherche et d'indication de références.



Un des plus prestigieux maires de Québec qui était originaire de Sainte-Foy. Il s'agit de Sir Narcisse-Fortunat Belleau, premier lieutenant-gouverneur de la province de Québec en 1867. (Photo tirée du Bottin parlementaire du Québec de Paul-E. Parent)

VACANCES

Les bureaux de l'Appel seront fermés deux semaines

Les bureaux de l'Appel seront fermés du 14 au 24 juillet inclusivement. Des le 25 au matin, ils seront ouverts et l'édition du 30 juillet sera en marche. Les annonceurs sont priés de venir porter leurs annonces pour cette édition. L'heure de tombée (dead line) a été fixée à 15 heures.

L'Éditeur

Mentionnons cependant que Annette Neilson, de Montréal, fille du Dr Robert Neilson et natif de Norman Neilson, conserve précieusement une toile qui représente le mari de notre "Madelon". Posèdent aussi des souvenirs de cette dernière les descendants du Dr Lawrence Satov (Sylvia-Margaret Neilson) qui demeurent en Angleterre.

Norman Neilson — Dans les registres paroissiaux de N.-D.-de-Foy, on apprend que Norman Neilson avait aussi reçu les prénoms de JOHN et de RIEUTORD: John, par tradition familiale; Rieutord, probablement en souvenir de PÉLAGIE DE RIEUTORD, mère de Marie-Ursule Hubert, sa grand-mère maternelle. Il semble que ce prénom de RIEUTORD a été déformé par la suite en "Rieuter", "Reinford", "Reinbord", "Rienfort" et "Reinhart". Dans l'acte de baptême du 5 juillet 1851 rédigé par le curé P. Huot, on lui donne comme parrain et marraine: Augustus Neilson (?) et Margaret Neilson, tante de l'enfant. À cette occasion, ont aussi signé comme témoins Isabel et John Neilson, respectivement tante et père de l'enfant.

Le fonds NEILSON (A.N.Q.) mentionne que Norman Neilson fut marchand de bois à Saint-Jean de Terrebonne et géant pour la compagnie "Exploits Wood" de Londres. D'après ses descendants, il était également arpenteur et ingénieur comme son père. Dans la dernière partie de sa vie, il avait l'habitude de résider à

DORNALD en été et sur la rue Brébeuf, à Québec, durant la saison hivernale. Du mariage de Norman Neilson et de Alice de La Naudière, nous avons pu retracer les sept enfants, suivants, même si ses fonctions l'obligeaient à déménager ses pénates le temps à autre:



Le Dr Robert Neilson du temps qu'il fréquentait le Petit Séminaire de Québec. Il est le père de Annette Neilson, de Montréal. Identification par le professeur Helen Neilson.

(Photo: Collection Société d'histoire de Sainte-Foy)

1. **Annette-Mary**: épouse du lieutenant-colonel H.-A. Jefferson, 5th R.W.F.;

2. **Sylvia-Margaret**: épouse du Dr Lawrence Satov décédée au cours de la grippe espagnole; ses fils David, Christophe et Ian demeurent en Angleterre;

3. **Norman-John-Moorhead-de-La Naudière**: Il est dit résident de Trois-Rivières et est dit décédé à Sainte-Foy le 16 juillet 1896, à 8 mois et deux jours, et inhumé à Sainte-Foy (cf. registre paroissial);

4. **John-Gordon**: Décédé à Joliette le 18 décembre 1898, âgé de un an et 8 mois, et inhumé à Sainte-Foy (idem);

5. **Annette**: Décédée le 14 novembre 1909, âgée de 16 ans, inhumée à Sainte-Foy (idem);

6. **Robert-Moorhead**: médecin, époux de Alexina Beaudoin, décédé à Shawbridge, le 27 septembre 1935, à l'âge de 45 ans, inhumé à Sainte-Foy. Toute la parenté est allée rencontrer le convoi funéraire au pont de Québec et l'a

escorté à l'église et au cimetière de N.-D.-de-Foy. Sur le monument funéraire, nous lisons: "Dr Robert Neilson, 1889-1935 - Alexina Beaudoin, 1890-1962". Sa fille Annette, célibataire, demeure à Montréal.

7. **ANTOINE-GORDON (1901-1942)**: Ce fut le dernier membre de la famille Neilson à demeurer à CORSOCK, Chemin Saint-Louis, succédant à son oncle le colonel Hubert Neilson, après le décès de Wilmot Ridout, la femme de ce dernier. Né le 18 juillet 1901, décédé le 18 avril 1942, inhumé à N.-D.-de-Foy. À la cérémonie de son baptême présidée par le curé H.-A. Scott, agissaient comme parrain et marraine son oncle le Dr Michaël Brophy et son épouse, dame Ida Neilson. Ont signé sur l'acte de sépulture les parents suivants: Norman Neilson, John Brophy, Mme A. Ellwood et Gabriel Desmeules, ainsi que St-Denis Prinst et Pierre Roy, amis de la famille.

"Fils de Norman R. Neilson et d'Alice de Lanaudière. Architecte de carrière,

il fut professeur d'architecture à l'université McGill, à Laval et à Montréal. Marié à Margaret Barton (qui demeure maintenant à Portneuf)... Il a laissé des notes très précieuses sur l'art et l'architecture au Canada." (Voir fonds Neilson des A.N.Q., nos 853 à 927 pour la consultation de ces notes qui pourront être d'un grand intérêt pour les chercheurs).

Ramsay Traquair, professeur émérite d'architecture à McGill, lui a dédié son livre "The old architecture of Québec" (1947) ainsi que "The old silver of Québec" (1940).

Eloge par Traquair —

"Mr. A.G. Neilson, of Quebec, was my companion and assistant in the work. Together we explored many a church treasure. His knowledge was essential to the research."

Décès de Norman-John-Rieutord NEILSON —

Quelques notes extraites de l'acte de décès et de sépulture rédigé par le curé H.-A. Scott, N.-D.-de-Foy. Décédé le 23 avril 1925, âgé de 73 ans et 9 mois. Présents aux funérailles: Robert Neilson, m.d.; Antoine Neilson, fils du défunt; Camille Roy, ptre, recteur de l'université Laval; J.-B. Parent et L. Gélinas, s.s.s., de l'église Saint-Sacrement; J.-L. Du-

fresne (?), université Laval; A.-N. Neilson, W.-A. Neilson, C. de Lanaudière, M.-J. Brophy... et plusieurs autres témoins dont les signatures sont plus ou moins lisibles.

Il fut le dernier membre de la famille Neilson proprement dite à habiter DORNALD, Chemin Saint-Louis. Après son décès, sa veuve, dame Alice de Lanaudière, y demeura quelque temps, et, depuis 1949, la propriété se morcela peu à peu: J.-H.-P. Taylor, J.-B. Hamel, J. Légaré et associés, etc.

(À suivre)



NORMAN-John-Rieutord Neilson, avec son épouse Alice de Lanaudière et un de ses fils, ANTOINE-Gordon, vers 1925. Identification par le professeur Helen Neilson

du Collège McDonald.
(Photo: Collection Société d'histoire de Sainte-Foy)



La Maison des archives, au pavillon Casault de l'université Laval, offre au chercheur des instruments de travail à la fine pointe de l'informatique, à l'intérieur de trois salles spéciales: la salle des instruments de recherche ou, assisté d'un archiviste, il peut repérer les cotes des documents à l'aide de répertoires et fichiers généalogi-

ques et de l'index informatisé des fonds d'archives; la salle de lecture (illustrée ci-dessus) où il peut consulter des documents et même s'isoler pour utiliser son enregistreur ou son dactylographe, et la salle des microfilms, munie de 12 lecteurs.

(Photo: Éditeur officiel du Québec)

Ce fut toute une révélation pour les Québécois

30/7/1980

G. Lefrançois

Comme bien d'autres journalistes et membres de la Société des Écrivains canadiens qui ont participé au 53e congrès

annuel de l'American Association of Teachers of French (AATF) qui s'est déroulé récemment au Château Frontenac, j'ai été bien surpris d'apprendre qu'aux États-Unis,

plus de trois millions d'élèves apprennent le français et qu'il existe aux "Stades" quelque 40 000 professeurs de la langue de Molière qui enseignent aux niveaux primaires, secondaires et universitaires.

L'AATF regroupe plus de 10 000 professeurs de français répartis dans 47 États américains, dont 800 ont assisté à ce congrès.

Le ministère des Affaires intergouvernementales qui coordonnait les activités du congrès en collaboration avec l'AATF a voulu offrir aux participants une véritable immersion en milieu francophone.

Comme membre de la Société des Écrivains, j'ai tenu à faire ma part, en guidant des congressistes, M. et Mme Ernest Desrochers, de Syracuse, État de New York, dans leurs recherches à la Maison des archives. Ces derniers voulaient remonter à leurs racines, en esquissant l'arbre généalogique de leurs ancêtres. J'ai été grandement surpris de l'intérêt qu'ont manifesté ces Américains à remonter à leurs origines au Canada français. Et, ici, je tiens à rendre hommage au personnel de la Maison des archives et, en particulier, à M. Raymond Gingras. Ce dernier s'est montré d'une prévenance digne d'éloge pour assister ces deux chercheurs dans leur quête du passé.

Manque de personnel

— Je profite de l'occasion pour renouveler la protestation que j'ai déjà publiée dans ce journal. Des archivistes experts comme M. Gingras, il en faudrait plus qu'un pour assister directement les chercheurs à la Maison des archives. Comment un seul homme peut-il répondre à la demande croissante que provoquent les chercheurs de plus en plus nombreux qui s'intéressent à remonter à leurs racines ou encore à approfondir leurs connaissances dans les choses du passé. Je crois qu'on devrait adjoindre à M. Gingras au moins deux à trois experts de son genre, afin de pouvoir donner un service satisfaisant aux chercheurs de plus en plus nombreux qui fréquentent cette merveille que vient de réaliser le ministère des Affaires culturelles avec la Maison des archives. Pourquoi ne pas rendre rentable, intellectuellement parlant, une institution dont la réalisation a coûté beaucoup d'argent au peuple du Québec, en augmentant les membres du personnel qui ont des contacts directs avec les chercheurs? Réalise-t-on en haut lieu que beaucoup de chercheurs sont des novices qu'il faut initier à utiliser les instruments de recherche et qu'un seul homme ne peut suffire à la tâche, même s'il se démène comme une "queue de veau"?

Félicitations à monsieur Gérard Lefrançois

Québec, le mercredi 16 juin 1980

M. Gérard Lefrançois
L'Appel
SAINT-FOY

Monsieur Lefrançois, Tous les Québécois auraient dû être à l'écoute de l'émission "Un souvenir" du dimanche 6 juillet dernier. Madame Allaire vous a rendu un hommage qu'il est facile d'apprécier, quand on lit vos chroniques de l'Appel.

Tout en connaissant un peu votre carrière, madame Allaire m'a fait découvrir beaucoup de choses sur vous. Laissez-moi vous dire que vos réalisations journalistiques et culturelles devraient servir de modèle à bien des jeunes journalistes et aussi à d'autres moins jeunes.

Veuillez agréer, monsieur Lefrançois, l'expression de mon admiration.

Carmen A. Morin
1185, avenue Brown, app. 3
QUÉBEC, QC
G1S 3A1

Un journaliste nonagénaire

30/7/1980

G. Lefrançois

Dans le monde de l'information et des lettres, qui ne connaît pas le vétéran du journalisme qu'est M. Charles-Édouard Parrot de Sillery. Savez-vous qu'il va atteindre l'âge plus que respectable de quatre-vingt dix (90) ans, le 16 août?

Comme il continue à mener une vie intellectuelle intense et à rechercher des contacts humains, c'est un assidu des dîners-causeries de la Société des Écrivains canadiens dont il est un membre depuis longtemps.

Le journal l'Appel se

joint à ses parents et amis pour lui souhaiter un joyeux anniversaire de naissance ainsi que de nombreuses autres années parmi nous.



Le doyen des journalistes de langue française, M. Charles-Édouard Parrot, de Sillery.
(Photo L'Appel, G. Lefrançois)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 36e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue la mémoire.

Ce n'est pas n'importe lequel militaire du Canada qui peut se vanter d'avoir déjà reçu une lettre personnelle d'une authentique princesse de l'Inde. Pourtant aurait pu le faire le colonel Hubert Neilson, le fils aîné de la famille de treize enfants de John Neilson, Jr., et de Laura-Caroline Moorhead. En effet, dans le fonds Neilson des Archives nationales du Québec (A.N.Q.), le chercheur peut retrouver et palper une lettre de 1907 qui a été envoyée au colonel Neilson par la princesse Karadja. Malheureusement, comme je ne connais pas la langue de ce pays lointain, je n'ai pu satisfaire ma curiosité en prenant connaissance de son contenu, tout comme aujourd'hui je ne puis satisfaire la vôtre. Ce qui n'est pas cependant sans donner une petite note exotique à la vie de ce médecin militaire qui prit part à la campagne du Nil

propriétaire en grande partie). (Photo: Collection Helen Neilson)

et du Soudan et qui fut "stationné" en Inde ou aux Indes (?).

Notes biographiques sur le colonel Hubert Neilson — Le fonds Neilson des Archives nationales du Québec (A.N.Q.) esquisse de lui une biographie succincte. "Né en 1845, il était le petit-fils de l'honorable John Neilson et le fils de John Neilson et de Laura-Caroline Moorhead. Médecin et militaire, il fut l'époux de Wilmot Ridout. Décédé à Québec le 25 (7) juin 1925." (Plus loin on verra que ce fut le 5 juin). C'est une erreur de date que plusieurs historiens ont répétée.

Dans sa thèse sur "l'honorable John Neilson, patriote modéré", l'enseignante K. Crawford y va à son tour d'une autre courte biographie. "Le colonel John-Louis-HUBERT Neilson était officier aux Batteries de l'Artillerie Royale à Québec en 1871 et chirurgien pendant le soulèvement de Louis Riel. Il était gradué du High School de Québec. Son passe-temps était la collection de vieilles peintures."

Le professeur Helen Neilson, du collège MacDonald de Sainte-Anne-de-Bellevue, nous apprend que son oncle Hubert, en plus d'avoir été, un certain temps, propriétaire du "domaine" Corsock sur le

Chemin Saint-Louis, aurait possédé une terre et une ou deux maisons à Cap-Rouge: une maison de campagne pour sa famille et probablement une autre aussi où son fermier résidait au cours de l'été pour se tenir proche des travaux à effectuer sur cette terre. Il s'agit du lot no 42 du cadastre de 1873 d'une superficie de 37 arpents et

76 perches que possédait alors Joseph Drolet. Une partie fut vendue au chemin de fer Transcontinental et le reste à Lazare Thibault. Ce dernier céda sa propriété au Dr Hubert Neilson, le 14 novembre 1911 pour le prix de 3,000\$, qui la revendit au Sun Trust, le 26 août 1924, au prix de 40,000\$. Une partie de cette propriété passa à F.-X. Lamontagne, le 19 janvier 1949, à Thomas-N. Feeney & Al, le 28 juin 1949. Le fils de ce dernier, Georges-B. Feeney, en hérita le 7 décembre 1956: C'est aujourd'hui le no 4352, rue Saint-Félix, près de l'entrée de la plage Saint-Laurent. La famille du peintre Henry-Yvan Neilson, dont Helen est la seule survivante, y aurait déjà demeuré.

Voici d'autres notes biographiques extraites du Macmillan Dictionary of Canadian Biography (1978). "John-Louis-HUBERT Neilson (1845-1925) fit des études au collège Sainte-Marie, à Montréal, et à l'Université Laval (M.L., 1869) et à la Royal Army Medical School, Netley, en Angleterre; et il devint en 1869 (?) un officier médical dans la Milice canadienne permanente. Il prit sa retraite en 1903 et il mourut à Québec (?) le 5 juin 1925. Il fut l'auteur de la plaquette "The Royal Canadian Volunteers" (Montréal 1895) et l'auteur de "Fac-Simile of Père Marquette's Illinois prayer book" (Québec 1908). (Fin de la citation).

Dans le fonds Neilson des A.N.Q., on trouve une licence de mariage émise le 11 novembre 1881 à Kingston ainsi qu'un contrat de mariage (régime de séparation de biens) rédigé le 2 novembre 1891 (?) par le notaire Henry-C. Austin, de Québec. Dans

ce dernier, il est écrit que John-Louis-HUBERT Neilson, de Kingston, et, maintenant de Québec, chirurgien-major dans la Milice du Canada, avait épousé Mlle Wilmot Ridout, célibataire, de Kingston, fille du militaire J. Bramley Ridout. (Selon Helen Neilson, le mot "RIDOUT" serait une déformation d'un nom de famille autrefois d'origine française).

Comme de cette union naquit aucun enfant et que ladite épouse est dite CÉLIBATAIRE dans le contrat de mariage, il faut en conclure que le relevé de la "Collection Neilson" (R.A.P.Q., 1974) contient des erreurs à ce sujet. Dudley, Algie (Algernon) et Julian ne seraient pas des NEILSON, mais des RIDOUT, et ne seraient pas les fils mais les frères de dame Wilmot Ridout-Neilson. Les historiens ont pu être induits en erreur à la lecture des lettres que cette dernière envoyait à ses frères, alors que dans l'entête de celles-ci, elle emploie l'expression "My dearest children", et qu'elle signe "Your loving mother", laissant sous-entendre qu'elle remplace leur mère décédée. Ces erreurs d'historiens font bien rire des descendants de la famille Neilson qui savent très bien que le couple Ridout-Neilson n'a jamais eu d'enfants.

Selon le témoignage d'Helen Neilson, la femme du colonel Neilson éleva son frère Algernon Ridout (familièrement appelé Algie) qui devint un "tea

planter" aux Indes; Julian Ridout fut colonel dans l'armée en Angleterre et Dudley Ridout, brigadier général dans la même armée, puis gouverneur de Singapour. Cependant tous les trois seraient nés au Canada, probablement à Kingston.

D'après Elzéar Rochette, de Sillery, ancien jardinier et homme à tout faire à Corsock, dame Wilmot Ridout-Neilson était une femme d'une grande gentillesse et très charitable. Privée des joies de la maternité, elle aimait beaucoup les enfants et leur organisait des petites fêtes de temps à autre, surtout dans le temps de Noël. Émile Rochette, frère d'Elzéar, aurait agi comme chauffeur pour le couple Neilson.

Décès du colonel Hubert Neilson — Dans les registres d'état civil de la paroisse de N.-D.-de-Foy, c'est le Curé H.-A. Scott qui a rédigé son acte de décès et de sépulture où il est déclaré qu'il est décédé le 5 juin 1925 âgé d'environ 80 ans. Ont signé au bas du document: Augustus Neilson, Alfred Neilson et Henry-Yvan Neilson, les frères du défunt; Charles-Auguste Chauveau, colonel; J.-D. Brousseau, m.d.; Georges-U. Tessier, W.-A. Neilson, Dudley Ridout, John Brophy, Norman Neilson, C. de Lanaudière, C. Labré et autres dont les signatures sont plus ou moins lisibles.

Des documents authentiques que j'ai con-

sultés dans le fonds Neilson (A.N.Q.) ne s'accordent pas toujours avec des données de certains historiens. Dans le doute, je place parfois des points d'interrogation dans mon texte, mais comme je ne veux pas m'éterniser à rétablir la vérité historique, qui certainement n'intéresse qu'une faible portion de mes lecteurs, je passe outre. Ce qui revient à dire qu'aucun historien ne devrait se fier entièrement aux données de ses prédécesseurs. Il faut toujours aller aux sources. Et selon les sources du fonds Neilson, le colonel Hubert Neilson aurait obtenu son certificat de 1ère classe de l'école d'instruction militaire de Québec, le 17 octobre 1864; sa licence provinciale du Collège des médecins et chirurgiens

du Bas-Canada, à Québec, le 12 octobre 1869, pour pouvoir pratiquer la médecine, la chirurgie et les accouchements; son certificat d'officier médical, à Aldershot, en Angleterre, en 1878, au "Riding Department 18th Hussars"; son brevet de chirurgien-major, en 1881, du colonel Powell de la Milice du Canada, etc... Et qu'enfin le Grand Prieur de l'Ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem l'a fait membre associé, le 30 avril 1901.

(À suivre)



Sur le blason du colonel Hubert Neilson apparaît la devise "Praesto pro Patria" et l'identification suivante: "Col. J.-L.-Hubert Neilson, Esq., M.D., Seigneur de Hubert". (En rappel du fief Hubert dont la famille Neilson était

Karadja Karadja



Quelques-unes des pièces d'un dépôt archéologique découvert près des rues de Montreux sur un terrain ayant

déjà appartenu à la famille Neilson. (Photo l'Appel, G. Lefrançois)

le 13 août 1980



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 37e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue la mémoire.

Avis aux fervents lecteurs de cette chronique. L'histoire de la famille Neilson finira dans l'édition de l'Appel du 20 août, même si j'ai accumulé des matériaux pour écrire tout un volume sur le sujet. Il va falloir synthétiser et omettre bien des renseignements intéressants. Aujourd'hui, c'est la dernière biographie d'un des descendants les plus attachants de l'honorable John Neilson.

Le peintre Henry-Yvan Neilson — C'est dans le registre d'état civil de la paroisse de N.-D.-de-Québec qu'on retrouve l'acte de baptême de Henry-Yvan Neilson (et non de "Harry" comme le mentionnent certains documents officiels). Il est né le 27

juin 1865 de John Neilson et de Laura-Caroline Moorhead. Au bas du document rédigé par l'abbé P. Lagacé, on "déchiffre" les signatures suivantes: John-Samuel Neilson et Margaret Neilson, parrain et marraine; John Neilson, père, Laura Neilson, Augustus Neilson et Norman Neilson.

Comme tous ses frères et sœurs, Henry-Yvan a fait ses études en français. Cours classique au Petit Séminaire de Québec et au séminaire de Nicolet. En 1885, on le retrouve sur des travaux d'exploration à la rivière Gander, territoire de Terre-Neuve, probablement avec son père qui était arpenteur. Puis il est nommé assistant de son père qui faisait un relevé géographique pour le gouvernement, à la rivière Mécatina, au Labrador.

Par la suite, il fait des études d'ingénieur en mécanique et entre au service du Canadian Pacific

Railway, en 1891, à Vancouver. Il navigue à bord du navire "Empress of China" et autres, fait du service en Chine. En 1894, il reçoit son certificat d'ingénieur maritime de seconde classe du "Board of Trade". En 1895, il est nommé ingénieur surveillant à la compagnie Barbour Flax, à Paterson, état du New-Jersey. Sa fille Helen m'a montré une photo prise dans le studio du photographe A. Sang, à Hong-Kong, sur laquelle il apparaît dans un costume chinois d'apparat.

L'ingénieur devient peintre — En 1897, il donne une autre direction à sa vie, en allant étudier la peinture à l'école des Beaux-Arts de Glasgow, au pays d'Écosse d'où sa famille était originaire. En 1898, il va continuer son apprentissage à l'académie Delacour à Paris. Sa fille Helen conservait précieusement, comme bien d'autres souvenirs de son père adoré, un certifi-

Vol. IV - Page 28



Une vue de la salle d'exposition à la Maison des archives, au pavillon Casault de l'université Laval, où sont présentées des pièces archivistiques.
(Photo: Les productions Le Loup Blanc Inc.)



Cet édifice de H.L.M. pour les personnes âgées, situé à l'intersection du Chemin Saint-Louis et de la rue de La Forest, est le troisième projet du genre réalisé par l'Office municipal d'habitation de Sainte-Foy et la Société d'habitation du Québec, après ceux de la rue Nérée-Tremblay et de la rue de La Péra-de. L'édifice de la rue La Forest comprend 140 logements.
(Photo L'Appel, G. Lefrançois)
20/8/1980

(suite de la page 27)

NEILSON



Le peintre Henry-Yvan Neilson, une des gloires du monde artistique du Québec.
(Photo: Collection Helen Neilson)

cat émis le 18 février 1898, dans lequel M. Hector Fabre, commissaire général du Canada à Paris, certifie que M. Henry-Yvan Neilson, artiste, peintre, est né à Québec le 27 juin 1865 et qu'il habite à Paris, ... 34, rue Notre-Dame-des-Champs. Ce certificat lui a été délivré pour servir à la déclaration comme étranger habitant en France.

En 1900, il continue ses études à l'académie Saint-Gilles à Bruxelles, en Belgique. En 1902, il devient membre de la "School Scottish Artist" et plus tard membre de l'"Edinburgh Artist Club", et demeure jusqu'en 1910 à Kircudbright, ville du sud-ouest de l'Ecosse, tout près de Dornald, village d'où son grand-père l'honorable John Neilson était originaire. C'est ce qui explique pourquoi plusieurs de ses toiles et gravures s'inspirent des paysages du pays de ses ancêtres. (Ci-dessus, l'expression "devient membre" est une traduction plus ou moins juste du texte anglais qui emploie le mot "elected").

Le peintre revient au Canada — Revenu au Québec, le peintre Henry-Yvan Neilson devient en janvier 1916 un membre associé de la Royal Canadian Academy (R.C.A.). Il enseigne le dessin, la peinture et la gravure (etching anatomy) en 1920 à l'école des Beaux-Arts, puis il en serait devenu le directeur, paraît-il, selon les dires de la famille Neilson. (Mais je n'ai pas eu le temps et l'opportunité de consulter des documents à ce sujet).

Le peintre Henry-Yvan Neilson a exposé ses toiles et gravures (etchings) au Musée des Beaux-Arts à Ottawa, au Musée du Québec, ainsi qu'à Edinbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester, Londres, Drisden et autres villes de l'Europe. Dans le catalogue du "Canadian Art Club", on apprend que le peintre Henry-Yvan Neilson a participé en 1915 à la 8e exposition annuelle, à Toronto (?).

Au Canada, on peut admirer ses toiles et ses gravures dans les principales galeries d'art et dans les demeures des amis, des

descendants de la famille Neilson. Mentionnons le Musée des Beaux-Arts à Ottawa et le Musée du Québec. Chez les particuliers, j'ai eu le privilège d'admirer les oeuvres de Henry chez Mme Isabel Brophy-Desmeules, Place-Philippe, Sainte-Foy, et autres descendants de la famille Neilson ainsi qu'au parlement du Québec, de



Dans le cimetière de l'église anglicane de St. Stephen, à Chambly, nous retrouvons les monuments de Mathilda Anne Green, née à Toronto en 1851 et décédée à Chambly en 1975, veuve de Henry-Yvan Neilson, de Hew Gilbert Coventry Ellwood, époux de Norah Neilson, ainsi que de cette dernière. (Photo l'Appel, G. Lefrançois)

même que chez sa fille Helen Neilson, à Dorval, et son neveu John Neilson, à Saint-Lambert, près de Montréal. Et il paraît que M. Jean Carrier est l'heureux propriétaire d'une toile de grande valeur qui représente le fameux "Calvaire de Saint-Augustin", situé au-delà du campus de l'endroit.

Marié à dame Mathilda Green (1871-1975), de Toronto, Henry-Yvan, après son mariage, demeure d'abord à Valcartier dans la maison de l'oncle William (voir photo dans l'édition du 20 février), puis à Cap-Rouge dans la maison du Dr Hubert Neilson, son frère, aujourd'hui le no 4352, rue Saint-Félix, dont le propriétaire est M. G.-B. Feeney. Située non loin de la plage Saint-Laurent avec son panorama magnifique, cette maison était l'endroit préféré du peintre Henry en quête d'inspiration pour ses toiles. Quand Henry est entré à l'école des Beaux-Arts, il est allé demeurer à Québec même, d'abord sur ou près de la rue Brébeuf, puis au 260 Grande-Allée (numéro du temps), à l'ouest de la sortie Salaberry.

Sa fille Helen raconte qu'elle est née à Cap-Rouge et qu'au cours de l'hiver, la famille allait demeurer à Québec, afin que les enfants soient plus proches des maisons d'éducation. Au printemps et à l'automne, Helen devait entreprendre une grande marche pour aller et revenir de son école, rue Saint-Augustin.

Henry-Yvan était propriétaire du "Chalet Vert" situé sur le Chemin Saint-Louis, près de l'entrée de la plage Jacques-Cartier, à la sortie du boulevard Pie XII.

Généalogie — Enfants de Henry-Yvan Neilson et de Mathilda Green: Helen, professeur au collège Macdonald, Sainte-Anne-de-Bellevue, demeurant

présentement à Dorval; Norah, femme de Hew Ellwood (1890-1975) qui est né en Angleterre, décédée à Chambly en 1977; Duncan (Rabyn Limbert) demeurant en Australie; Neil (Joan Daly) résidant en une des plus vieilles maisons de Chambly; Anne (Bryan Pal Freyman) demeurant à Chambly; Dr. Walter Neilson, dont la veuve Margery Morrison demeure avec un de leurs fils, John Neilson, à Saint-Lambert, près de Montréal.

Baptisé dans la religion catholique, Henry-Yvan s'est tourné vers la religion anglicane, probablement après son mariage avec une protestante de Toronto. Ses enfants furent élevés dans cette religion. Depuis 1931, Henry-Yvan dort son dernier sommeil dans le cimetière anglican de Saint-Gabriel-de-Valcartier, à côté de son grand-père, l'honorable John Neilson, de son oncle William et de son fils, le Dr Walter Neilson.

Succession — À sa mort, le peintre Henry-Yvan Neilson laissait environ 50 arpents de terrains à Sainte-Foy, en bordure du Chemin Saint-Louis. D'après sa fille HELEN, si sa mère avait eu l'argent nécessaire, elle n'aurait pas cédé à vil prix cette immense propriété qui devait valoir plus tard une petite fortune.

Sur le plus ancien rôle d'évaluation qu'a conservé la Ville de Sainte-Foy, celui de 1932, la succession Henry Neilson (et non Harry) était propriétaire des terrains suivants: lot 371 (8 arpents), 264 (21 arpents), 251 (6 arpents), 370 (2 arpents), 361-1 (2 arpents), 361-6 (7 arpents), 362-1 (4 arpents). Un total de 50 arpents.

Rectification — Dans la chronique du 6 août, il aurait fallu lire la princesse KARADJA (au lieu de Karadga).

(À suivre)

le 20 août 1980



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

NEILSON (boulevard) — 38e chronique sur la famille Neilson dont l'appellation d'une artère et d'un quartier dans la ville de Sainte-Foy perpétue le souvenir.

Afin de reposer les lecteurs de cette chronique de son côté peut-être un peu trop sérieux, cette semaine on vous présentera une facette plus spectaculaire de la petite histoire des possessions de la famille Neilson sur le Chemin Saint-Louis, en vous donnant un résumé des méfaits de la bande de voleurs Chambers qui a hanté le terrain boisé qui séparait autrefois Sainte-Foy de Cap-Rouge, dont une grande partie était la propriété de la famille Neilson. Pour ce faire, nous allons nous inspirer du récit de l'abbé Louis Beaudet dans son livre "Québec", ses monuments anciens et modernes", 1890.

Pendant la nuit du 9 au 10 février 1835, la bande de Chambers qui tenait la ville de Québec en émoi, fit irruption dans la chapelle de la Congrégation (angle Dauphine et d'Auteuil, en face de la porte Kent). Tout ce qu'il y avait d'argenteries susceptibles d'être converties en lingots: lampes, chandeliers, candélabres, crucifix, vases sacrés, tout fut pillé. Ce sacrilège amena la conviction des coupables.

Procès d'une bande de voleurs — Le 29 mars 1837, le procès des accusés eut lieu, George Waterworth, l'un des complices, se fit le témoin de la Reine et tout fut connu. Après avoir dévalisé la chapelle, ils transportèrent dans des manteaux de femmes dont ils s'étaient affublés, au Fort-Pic du faubourg Saint-Louis, chez une madame Anderson, où ils avaient l'habitude de se rencontrer, le fruit de leurs rapines. Mais craignant de n'être pas assez en sûreté, ils portèrent le tout chez Chambers qui demeurait dans la rue de l'Église, à Saint-Roch. On leva le pavé d'une étable sous lequel on enfouit le trésor.

Quelques jours plus tard, toute cette argenterie était rendue en Beauce, dans le township de Broughton, où demeurait la famille du témoin. On se servit pour cela de deux barils, dont l'un contenait des liqueurs fortes et l'autre les objets volés. On cacha ce dernier au dehors et après plusieurs allées et venues à Québec, Chambers arriva à Broughton au commencement d'avril avec deux creusets, du charbon et des souff-

flets. La nuit suivante, on se rendit dans une cabane à sucre pour opérer la fusion du précieux métal. On ne put réussir. On brisa alors à coups de marteau tous ces objets, on les emballa et on les transporta à Québec.

Dans la nuit qui précéda le jour de Pâques, le témoin et Chambers se rendirent aux CARRIÈRES DE CAP-ROUGE (propriété de l'honorable John Neilson), pénétrèrent dans une petite maison destinée aux travailleurs, trouvèrent la clef d'une forge et firent si bien que vers le soir du dimanche, toute l'argenterie était réduite en lingots.

Pendant qu'ils étaient à fondre la statue de la Vierge et du petit Jésus qu'elle tenait dans ses bras, Chambers, qui ne pouvait, par le marteau et la flamme, réduire l'enfant, dit à son compagnon: "Vois donc ce petit malheureux! Il va nous donner autant de mal que Sidrach, Misach et Addénago."

Ce fut pourtant lui qui les dénonça. L'enfant Jésus portait un sceptre à la main, emblème de sa toute puissance. À Broughton, lorsqu'ils tentèrent vainement de fondre l'argenterie, une vieille servante irlandaise, Cécilia Connor, poussée par la Providence, les suivit, pendant la nuit, à plus de trois milles et, sans être vue, fut témoin de leurs opérations. Quand ils revinrent le matin, elle remarqua que Knox, serviteur comme elle, était plus ivre que les autres; elle le fouilla pendant son sommeil et trouva sur lui le petit sceptre qu'il avait dérobé à ses maîtres, elle le cacha dans sa robe pendant plusieurs jours, se rendit chez le magistrat (Hail), fit sa déposition et remit le sceptre. Ce fut la principale pièce de conviction.

Mgr Cazeau, qui était alors chapelain de la Congrégation, le reconnut. Chambers et ses complices furent condamnés à mort, puis à la déportation à Botany Bay. La série des forfaits de Chambers et de ses compagnons tint la ville de Québec dans la terreur pendant deux ans (1834 et 1835). Ils commencèrent par des vols de bois, de chaloupes, de moutons, par des jeux de hasard, des dés pipés, des paris sur des batailles de coq; ils dévalisèrent à la basse-ville les marchands Atkinson et Parke, Paradis à Charlesbourg. Puis ils commirent le vol de la Congrégation.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que les soupçons ne les atteignent. Ils s'enhardirent et pillèrent la maison de madame

Montgomery, qu'ils roulerent dans des tapis, avec sa servante et son domestique. Des vols, ils passèrent aux assassinats: Stewart, un de leurs complices, fut noyé dans la rade de Québec, pour une indiscretion; deux habitants de la côte de Beaufort furent asphyxiés au Sault-Montmorency et dépouillés, l'église du Château-Richer sacrilège volée, les deux Griffith assassinés à l'île aux Oies, le capitaine Sivrac, gardien des phares voisins du Platon à Lotbinière, enfermé dans sa cave scellée et pleine d'eau. Tous ces crimes et bien d'autres occupèrent les années 1834 et 1835.

Ce qu'on appelait autrefois le "bois de Carouge" était un bois qui bordait le Chemin Saint-Louis d'aux environs du pont de Québec jusqu'au village de Cap-Rouge proprement dit. C'était un bois où personne n'aurait osé s'aventurer le soir sans se faire taxer d'imprudence ou de folie, bois où se réfugiaient les voyous et les bandits de tout acabit.

M. John Neilson, propriétaire de Dornald, fils de l'honorable John Neilson, a raconté, vers 1885, à l'historien J.-M. Lemoine, l'effroi que lui causa la rencontre fortuite des bandits de la gang de Chambers, une froide journée où, jeune enfant, il revenait de la forêt où il était allé tendre des collets pour attraper des lièvres et des perdrix.

Hommage aux engagés de la famille Neilson — Avant de terminer la petite histoire de la famille Neilson, il serait juste que je rende hommage à tous les gens du peuple, travailleurs de la terre ou autres, qui ont peiné et contribué à mettre en valeur les immenses terres que cette famille possédait en bordure du Chemin Saint-Louis et qui connaissent maintenant une urbanisation intense. Prenons, par exemple, le cas type de Israël Renaud dont le nom et le dévouement méritent de passer à la petite histoire.

Famille Israël Renaud — Dans le plus ancien rôle d'évaluation que conservent les archives municipales de Sainte-Foy (celui de 1932), on donne à Israël Renaud l'âge de 66 ans et celui de 27 ans à son fils Gérard. La petite-fille d'Israël Renaud, dame Jeannine Mathieu-Paquet, de Sainte-Foy, nous a fourni quelques notes biographiques sur son grand-papa qui était fermier et gérant du "domaine" Corsock.

(À suivre)

Le jumelage des villes de Sainte-Foy et de Dinant se concrétise

Formation d'un comité

G. Lefrançois

Le 7 juillet, les édiles de Sainte-Foy adoptaient un règlement qui décrétait le jumelage de leur ville avec celle de Dinant, en Belgique, et qui prévoyait la formation d'un comité devant être chargé de la préparation d'un protocole d'échanges bilatéraux entre les deux villes.

En conséquence, le maire Ben Morin envoyait récemment une invitation à différents organismes de sa ville pour inciter chacun d'eux à nommer un représentant qui fera partie de ce comité qui deviendra ainsi le reflet des forces vives de notre milieu.

La S.H.S.F. nommée son représentant — Comme la Société d'histoire de Sainte-Foy avait recommandé la réalisation d'un tel jumelage par une résolution adoptée le 2 juillet 1978, son bureau de direction a répondu avec empressement, au cours de sa réunion du 14 août, à l'invitation du premier magistrat de la ville de Sainte-Foy, en désignant son vice-président, dame Pauline J. Courville comme le représentant de la société au sein de ce comité.

Le bien-fondé d'un tel

jumelage — Il faut considérer que la ville de Dinant comprend particulièrement le petit village de Foy Notre-Dame d'où s'est répandu dans le monde, à partir de 1623, le culte de Notre-Dame de Foy et que c'est sous ce vocable qu'a été fondée la première paroisse de Sainte-Foy, celle de Notre-Dame-de-Foy. De plus, ce jumelage contribuera à sensibiliser la population de Sainte-Foy à l'histoire de sa ville.

"Pour nous, a écrit le maire Morin à M. Émile Wauthy, bourgmestre de la ville de Dinant-sur-Meuse, ce jumelage est en quelque sorte un retour aux sources. Je ne doute pas qu'il sera pour nos deux villes une source d'échanges culturels et de liens d'amitié durable entre nos citoyens.

"Pour que les objectifs de ce jumelage, continuent, il, soient pleinement atteints, la ville de Sainte-Foy formera un comité chargé d'établir un protocole pour régir nos échanges. Dès que ce comité aura été dûment formé, conclut le premier magistrat de Sainte-Foy, je vous ferai parvenir la liste de ses membres pour que vos citoyens et les nôtres puissent entrer en contact et travailler ensemble à ce protocole d'échanges bilatéraux entre nos deux villes."

C'est le 18 octobre 1977 que le conseil communal de Dinant décidait à l'unanimité de proposer ce jumelage avec la ville de Sainte-Foy.

Emilia Allaire, une femme merveilleuse

(par Sylvie Francoeur, j.l.)

Qui ne connaît pas cette femme extraordinairement active et magnifiquement douée, se consacrant depuis un nombre considérable d'années à faire mieux connaître sa ville avec ses célébrités?

Cette grande amie des Arts et des Lettres (elle-même journaliste-écrivain de carrière) est une précieuse ambassadrice pour sa ville qu'elle chérit depuis toujours de tout son cœur de poète, c'est en quelque sorte une fervente amante de Québec. D'ailleurs, son intéressant programme à télé 4 en étroite collaboration avec Roch Prou, excellent animateur, n'est-il pas un témoignage fort expressif, car elle sait captiver ses nombreux auditeurs en leur faisant visiter Québec, dans ses coins les plus pittoresques et dans tous les détails pour la faire connaître davantage.

Oui, Emilia Allaire porte dans son cœur un amour fécond pour son Québec, et ses

conférences ici et là ont toujours été un succès par ses vastes connaissances dans plusieurs domaines.

Comme tous le savent, Emilia Allaire est la fille de madame A.A. Boivin, décédée, présidente des réputés Jeudis Artistiques, et madame Allaire a dû généreusement contribuer avec sa mère à faire connaître nos talents québécois, plusieurs lui doivent énormément à leur succès.

Auteur de plusieurs ouvrages à caractère biographique, entr'autres: "Profil féminins" (portraits psychologiques.)

Femme d'une sensibilité exquise, elle sait chanter sur son chemin, le vrai visage de Québec, qui représente pour elle des trésors inestimables.

Emilia Allaire est d'une vaillance inouïe, prenant très peu de périodes de repos, car pour elle vivre pleinement, c'est ne jamais s'arrêter de chanter les beautés de sa ville, de sa province et de son pays avec ce que contient son

cœur de merveilleux, en somme, une éloquente ambassadrice qui sait semer constamment sur ses pas la joie de vivre et de son immense gratitude envers ces personnalités de Québec, ainsi que pour ses multiples richesses culturelles.

C'est aussi une femme qui sait héroïquement traverser les épreuves de la vie, parce qu'elle rayonne non seulement par sa compétence et ses nombreux talents, mais aussi par sa très forte personnalité qui brille comme une étoile sous le ciel québécois.

Bravo à cette sympathique consœur, car elle possède tout pour faire l'admiration des gens bien nés, qui savent apprécier les véritables valeurs humaines.

Juillet, 1980

Décès d'un ancien de Sainte-Foy

G. Lefrançois



M. Arthur Legaré, autrefois des Autobus Fournier, dont nous déplorons la disparition.

À l'âge de 74 ans, le 14 août, est décédé à Québec M. Arthur Legaré, autrefois des Autobus Fournier, époux de dame Pauline Parent. Il demeurait au 3560, chemin Sainte-Foy. Son service funèbre fut chanté en l'église de Notre-Dame de Foy et l'inhumation eut lieu au cimetière paroissial.

La direction du journal présente ses condoléances à la famille en deuil.

Un nonagénaire remercie

Dans votre bienveillance à mon endroit, cher monsieur Lefrançois, vous daignez multiplier les marques d'estime et les témoignages d'appréciation qui me touchent profondément. Vous avez la délicatesse de les manifester par l'intermédiaire du journal L'Appel où ma photographie tient parfois la place d'honneur.

Vous êtes bien généreux et le journal vous appuie avec non moins de condescendance en signalant mon anniver-

saire de 90 ans et ma longue carrière de journaliste en des termes élogieux.

Je vous dois une dette de gratitude que je vous prie de transmettre à votre directeur, M.H.-P. Gauvin, qui n'a pas oublié son ancien confrère de l'Événement.

Agrez l'expression de mes meilleurs sentiments.

Charles-Edouard Parrot
1459, av. des
Gouverneurs
Sillery



La famille d'Israël Renaud photographiée, au début du siècle, en arrière de la modeste demeure qu'elle habitait. Sise à proximité de la célèbre résidence Corsock des Neilson, Chemin Saint-

Louis, cette maisonnette aurait été, paraît-il, construite vers 1793 pour servir d'abord de pavillon de chasse. (Photo fournie par Jeannine Mathieu-Paquet)

Originaire de Sagard, au Saguenay, Israël Renaud aurait pris pour épouse dame Adrienne Lavoie de la paroisse de Saint-Malo. Six enfants seraient nés de cette union: Henri (Germaine Cantin), ancien président du Syndicat du lait; André (Émilie Cantin), Rose-Aimée (Jean-Paul Mathieu), mère de Jeannine ci-dessus mentionnée; Germaine et Dollard décédés étant encore relativement jeunes, et Gérard (Blandine Chabot).

Comme le colonel Hu-

bert Neilson, puis sa femme Wilmet Ridout, et le professeur en architecture ANTOINE-GORDON Neilson furent successivement les propriétaires du "domaine" Corsock et d'une terre à Cap-Rouge, il va sans dire que le gérant et fermier Israël Renaud devait gérer les deux exploitations. C'est pourquoi, il allait passer une partie de l'été à Cap-Rouge ainsi que sa famille pour y faire paître les animaux domestiques de Corsock et travailler sur la terre de Cap-Rouge. Et l'automne revenu, c'était le retour à Corsock.

Les descendants de la

famille Neilson d'un certain âge ont tous gardé un souvenir ému du dévouement de la famille Renaud. Il se pourrait que dans notre prochaine chronique il soit question des membres des familles Rochette et Mathieu qui ont apporté leur contribution à la bonne marche des "domaines Dornald" et "Corsock", et cela, si je peux réussir à obtenir des descendants de ces deux familles des renseignements assez précis.

(À suivre)



Ce moyen de transport rustique et d'un autre temps doit rappeler des souvenirs de leur enfance à d'anciens campagnards à l'âge respectable. Malheureusement, personne ne peut identifier les

personnages de cette photo qui fait partie des archives de la famille Neilson. (Photo: Collection Société d'histoire de Sainte-Foy)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

Un survol de l'histoire de Sainte-Foy — L'auteur de cette chronique se voit contraint de suspendre pour un certain temps son histoire de la famille Neilson, parce qu'il n'a pas encore réussi, malgré des centaines d'heures de recherches dans les archives, à établir la date réelle de la construction de la maison Dornald et bien d'autres points qui complèteraient ses recherches sur cette famille illustre.

Par exemple, il vient d'entrevoir au Bureau d'enregistrement, rue Saint-Pierre, un document manuscrit de 23 pages de langue anglaise qui pourrait contribuer à jeter une certaine clarté sur Dornald et Corsock. Pour les initiés, un document aussi volumineux, écrit dans le style du temps et avec les "paraphes" du temps, va demander des heures et des heures pour être "déchiffré" et vraiment compris. De plus, après avoir interviewé des anciens domestiques ou employés de la famille Neilson, l'auteur de cette chronique se rend compte que la vérité historique a moult facettes.

C'est pourquoi il croit qu'il est du devoir de quelqu'un qui a le souci de la vérité historique de retarder la publication de l'histoire d'une famille, s'il se rend compte qu'il ne peut donner immédiatement des données ou renseignements qui soient marqués au coin de l'authenticité.

Survolt de l'histoire de Sainte-Foy — En attendant la reprise de l'histoire de la famille Neilson, permettez, chers lecteurs, de m'inspirer d'articles que le journaliste ou l'amateur Jean Dubuc a déjà publiés dans les journaux de la région, pour vous donner un aperçu de la petite histoire de Sainte-Foy.

Dès 1667 et jusqu'au début de ce siècle, soit pendant plus de 250 ans, notre population de Sainte-Foy, en grande partie rurale, s'est maintenue entre 150 et 200 familles (1 000 et 1 400 âmes). Ces chiffres révèlent bien le caractère paisible et laborieux de nos vieilles familles rurales. Pourtant, depuis 1920, après la construction du pont de Québec (1917), déjà le réveil du monde industriel se manifestait, et Sainte-Foy allait devenir cette grande agglomération résidentielle que nous connaissons aujourd'hui et qui va s'agrandissant.

Nous avons fêté, été 1955, le centenaire municipal de Sainte-Foy. L'histoi-

re de notre ville commence pourtant bien avant. Dès 1632, à peine 24 ans après la fondation de Québec, soit du vivant de Champlain, l'on parlait de Sainte-Foy dans la colonie naissante. Les Relations des Jésuites indiquent en effet qu'un indien fut baptisé en France en 1632 sous le nom de "Louys" de Sainte-Foy.

En 1642, monsieur Pierre de Puiseaux (il faut prononcer PUIXEAU) donne sa maison Saint-Michel (la plus belle de la Nouvelle-France) et toute sa terre de Sainte-Foy à Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, chef de la société de Montréal. Celui-ci allait fonder Ville-Marie. Jeanne Mance et madame de La Peltrie l'accompa-

peut donc dire qu'un "fidéen" contribua et même participa à la fondation de Montréal.

En 1640, le 18 novembre, Étienne Dumetz faisait baptiser sa fille Nicole, des mains du Père Bailloquet. Il doit être compté parmi les plus anciens habitants de Sainte-Foy. Il demeura ici une quarantaine

d'années et sa terre longtemps connue des anciens sous le nom de "Terre à Dumay" retourna après sa mort au domaine du Seigneur (la Seigneurie de Gaudaville).

En 1667, nous avons notre premier missionnaire à Sainte-Foy. C'est le Père Marie-Joseph Chaumonot, jésuite. Il réunit ici les survivants de la nation huronne, avant que celle-ci se fixe définitivement à Notre-Dame de Lorette.

Dès 1667, la population de Sainte-Foy se stabilise à quelque 150 familles. Ce nombre demeure jusqu'aux environs de 1920.

En 1668 et 1669, le Père Chaumonot bâtit une chapelle sur la route du Vallon, près du Chemin Sainte-Foy (côte Saint-Michel). On l'appela la mission de Sainte-Foy. Elle dépendait elle-même de la mission Saint-Joseph, la missionnaire érigée en 1637 sur les bords du fleuve à Sillery.

L'on verra plus loin que Sainte-Foy ne perdra rien pour attendre, car c'est ici que fut érigée la première paroisse (1698) et celle-ci comprenait Sainte-Foy, Sillery et Cap-Rouge. Échange digne du bon voisinage d'alors!

À qui doit-on le nom si sobre et si pieux à la fois de Sainte-Foy? Monsieur de Puiseaux avait donné ce nom de Sainte-Foy à sa terre. En fait, le nom n'est pas de son invention. Il fut donné pour honorer la petite martyre française Foy, morte au bûcher avec sa petite sœur Alberte à Agen, en l'an 306. Elles avaient respectivement 13 et 11 ans.

Dans la grande nef de l'église paroissiale mère, un tableau de grande dimension ornait un trumeau du côté sud. Il représentait la petite martyre portant le nom homonyme de notre ville. Sous chacun des deux autels latéraux, l'on pouvait voir la reliquie en cire de chacune des deux petites saintes.

Mais en 1669, une nouvelle dévotion allait se développer dans notre localité. Elle naissait à l'appari-



M. Jacques Santerre, ex-président de la Société d'histoire de Sainte-Foy, a rédigé, sous les auspices de cet organisme culturel, une brochure qui nous donnera un résumé de l'histoire de la ville de Sainte-Foy. Son texte en est rendu au stade de l'atelier de composition. (Photo L'Appel, G. Lefrançois)

gnaient.

Monsieur de Maisonneuve hiverna chez monsieur de Puiseaux en 1641-42. Profitant de ces longs mois d'attente, il sut exploiter le chêne de Sainte-Foy qui servit pour la fabrication de quatre embarcations qui le conduiraient jusqu'à Ville-Marie.

Cette flottille, comme le relate le chanoine H.-Arthur Scott, dans son histoire de Notre-Dame de Foy, était composée d'une pinasse (bateau à poupe carrée) d'une gabare (bateau à fond plat pour le chargement des navires) et de deux chaloupes.

Monsieur de Puiseaux, malgré son âge avancé, était de l'expédition. On

(suite en page 32)

tion ici d'une statue de la Vierge. Une petite madone de Foy (?) Belgique, s'installe donc à Sainte-Foy, Canada. L'analogie des noms est frappante. Et pour qui aime les jeux de mots, n'est-il pas remarquable de trouver si intimement lié le mot foi à celui de la Vierge.

En 1667, on peut lire que le Conseil souverain gou-

vernement de la Nouvelle-France) parle déjà d'entre-tien de route à Sainte-Foy.

En 1698, on avait jusqu'alors l'obligation d'aller toujours à la paroisse-mère de Québec pour les baptêmes, les mariages et les sépultures. Le 18 septembre 1698, Monseigneur de Saint-Vallier nous donne notre premier curé: monsieur Charles-Amador Martin (fils d'Abraham, pi-

lote du Roi et propriétaire du terrain des Plaines d'Abraham). La paroisse sera connue sous le vocable de Notre-Dame de Foy. Elle groupait sous son égide le territoire de Sainte-Foy, Sillery et Cap-Rouge. Sillery avait eu la première mission, Sainte-Foy à son tour avait la première paroisse!

(À suivre)

ray jusque dans les fortifications de Québec. Nous étions au printemps de 1760.

"Notre église paroissiale, unique immeuble de pierre, servit forcément de retranchement. Les forces de Murray s'en servirent. Après avoir cédé ce lieu, il faut dire qu'il avait été passablement saccagé. Murray, en gentilhomme, défraya par la suite une partie du coût des réparations.

"La victoire de Sainte-Foy, consommée au site actuel de l'avenue des Braves, à Québec, ne fut pas la dernière gloire d'une race dite vaincue et, si 1760 marque pour nous une simple défaite, cette défaite n'a été qu'une attitude prise, un comportement psychologique entretenu par des subalternes anglais par trop zélés.

"Les plaines des Ursulines (traditionnellement appelées 'les plaines d'Abraham'), qui furent témoins de deux brefs mais sanglants combats peuvent être considérées comme le lieu de naissance du Canada.

"Dieu le voulait ainsi... Nous devons admettre que notre foi doit nous faire voir une invite de la Providence à partager notre grand pays avec les fils d'une autre nation aussi digne que la nôtre: les Canadiens de langue anglaise. (C'est toujours Jean Dubuc qui parle.)

"La Providence, dont les desseins sont insondables, allait nous réserver — récompense à notre bonne volonté sinon à notre résignation — des faits d'armes d'une nouvelle nature, des créations étonnantes du génie industriel.

"Une nouvelle histoire maintenant illustrerait les Canadiens-français, rendus plus forts, grâce à l'apport de la nation anglaise, pratique, tenace et industrielle. A preuve, la construction du gigantesque pont de Québec.

"Mais n'anticipons pas! Et, pour résumer le siècle qui allait suivre (1760-1855) comme celui qui venait de s'écouler (1632-1760), j'emprunte au résumé historique du maire Émile Boiteau paru dans

un journal local du 15 août 1952, le texte suivant:

"Vous trouverez peut-être étrange que notre histoire semble graviter autour de l'Eglise. Dans le Québec au 17^e, au 18^e et même au 19^e siècle, la vie civile et la vie religieuse ne font qu'une. La Colonie est sous le régime seigneurial, et, c'est à la porte de l'église que le crieur public communique, à l'issue du service divin du dimanche matin, les décrets du gouvernement ordonnant la levée des milices pour la défense de la Colonie, les convocations du seigneur aux diverses corvées. Le crieur annonce en outre aux intéressés la date de la visite du grand voyer ou de son sous-voyer. Il annonce également les ventes par baillif ou par huissier, les ventes à la criée et les milles et une choses qui consistent la vie civile à cette époque."

(à suivre)

3 septembre 1980



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

SURVOL DE L'HISTOIRE DE SAINTE-FOY — 2^e chronique

Cette deuxième chronique sur l'histoire de Sainte-Foy tâchera tout comme la première à donner à nos lecteurs un résumé du passé de notre coin de pays, afin de renouveler la mémoire des anciens et de donner quelques notions à la jeune génération ou encore aux nouveaux arrivés. Nous continuerons pour ce faire à nous inspirer de textes déjà publiés par Jean Dubuc dans un journal de notre région.

La semaine dernière, nous avons assisté à la naissance de la grande paroisse du Sainte-Foy d'aujourd'hui qui comprenait aussi le territoire de Sillery et de Cap-Rouge. En l'année 1698, la chapelle sur la route du Vallon est en proie des flammes et on rebâtit aussitôt sur le site de l'église qui fut incendiée en 1778. La première paroisse, celle de Notre-Dame de Foy, eut donc sa première église sur ce site.

Au commencement du siècle suivant, le vocable définitif de la Visitation allait se joindre à celui de Notre-Dame pour donner: "Notre-Dame de la Visitation de Sainte-Foy".

En 1716, notre deuxième curé, M. l'abbé Pierre-Gabriel Le Prévost, sculpte dans le bois une belle madone dorée dont les traits ressemblaient à ceux de nos Canadiennes, même celles d'aujourd'hui. Elle fut placée dans le bas chœur du côté de l'évangile. Et c'est là toute l'histoire du cheminement de la reconnaissance de la Vierge sur les hauteurs de Sainte-Foy.

Avant la fin du 17^e siècle, toutes les terres cultivables étaient déjà occupées. Les ancêtres de nos vieilles familles terriennes avaient déjà fait souche ici. Nommons entre autres les Routhier, les Berthiaume, les Gingras, les Hamel, les Morand et les Robitaille, etc.

Quatre chemins menaient à Québec: le chemin du Foulon (et non "des Foulons") sur le bord

du fleuve; un vieux chemin avait pris tour à tour les noms de côte Saint-Ignace, de la Grande-Allée, de la côte du Cap-Rouge, du chemin Saint-Louis; le chemin Gomin, la côte Saint-Jean devenue la côte Saint-Michel, et le chemin Sainte-Foy. Ajoutons: la route de l'Eglise, la route du Vallon, le chemin de Notre-Dame de Lorette ou La Suète. Aujourd'hui, ces routes ou chemins ne représentent pas, tous, les notions d'autrefois. Les sciences de l'histoire ont progressé. C'est pourquoi il ne faut pas commencer à établir des distinctions entre ce qu'on entendait par les appellations d'autrefois et ce qu'on entend par celles d'aujourd'hui.

Le siècle qui vit naître

Québec et Sainte-Foy touchait à sa fin. La conquête du sol était à peine réalisée qu'il fallait hardiment le défendre par les armes: Amérindiens, Anglais ou Américains, tour à tour, nous "tombaient dessus".

La victoire de Sainte-Foy

Foy — Laissons à ce sujet la parole à Jean Dubuc, même si ses écrits ne contiennent pas les précisions qu'on apportées par la suite les historiens.

"Avant l'installation définitive de la domination anglaise, un haut fait d'armes, suprême effort de nos forces armées, devait brillamment illustrer Sainte-Foy comme le pays entier. C'est la célèbre victoire où le chevalier de Lévis repoussa le général Mur-



Une vue du Chemin Sainte-Foy, en partant de la Route de la Suète vers la Route de l'Eglise, vers les années 1915. Une vieille maison, presque identique

à celle représentée sur cette photo, se dresse encore à l'angle de La Suète, mais sur le côté nord du Chemin Sainte-Foy et non sur le côté sud comme cel-

SURVOL DE L'HISTOIRE DE SAINTE-FOY — 3^e chronique

En 1855, année importante dans l'histoire de Sainte-Foy. C'est la naissance de la municipalité.

En 1856, Sillery fonde sa première paroisse, à même celle de Sainte-Foy. En 1859, c'est le tour de Cap-Rouge.

En 1873, nous voyons notre premier cadastre bien à nous. En 1878, l'église de Notre-Dame de Foy est démolie et rebâtie plus grande. Le budget municipal de 1905 est de 675\$. En 1906, les premiers trottoirs de bois sont construits et puis prolongés aux limites de la municipalité en 1916.

Début de l'ère industrielle — Avec le 20^e siècle, Sainte-Foy, comme le reste du monde, aborde l'ère industrielle.

Dès 1900, on fonde la "Quebec Bridge and Railway Company" plus connue sous le nom de "La Compagnie de Chemin de fer de Québec". Siméon-Napoléon Parent, ancien maire de Québec, en est le président. Il avait un grand terrain, Chemin Saint-Louis, qui devint par la suite la propriété de son fils, l'avocat Simon Parent.

Des Canadiens français et anglais forment le conseil d'administration de la compagnie. Dès 1902, les travaux de maçonnerie du pont sont entrepris. Le gouvernement et la "Saint Lawrence Bridge" avaient des ingénieurs de Chicago, New York, Philadelphie et Montréal.

Nous voilà rendus en 1855, année importante dans l'histoire de Sainte-Foy. C'est la naissance de la municipalité.

En 1856, Sillery fonde sa première paroisse, à même celle de Sainte-Foy. En 1859, c'est le tour de Cap-Rouge.

En 1873, nous voyons notre premier cadastre bien à nous. En 1878, l'église de Notre-Dame de Foy est démolie et rebâtie plus grande. Le budget municipal de 1905 est de 675\$. En 1906, les premiers trottoirs de bois sont construits et puis prolongés aux limites de la municipalité en 1916.

Début de l'ère industrielle — Avec le 20^e siècle, Sainte-Foy, comme le reste du monde, aborde l'ère industrielle.

Dès 1900, on fonde la "Quebec Bridge and Railway Company" plus connue sous le nom de "La Compagnie de Chemin de fer de Québec". Siméon-Napoléon Parent, ancien maire de Québec, en est le président. Il avait un grand terrain, Chemin Saint-Louis, qui devint par la suite la propriété de son fils, l'avocat Simon Parent.

Des Canadiens français et anglais forment le conseil d'administration de la compagnie. Dès 1902, les travaux de maçonnerie du pont sont entrepris. Le gouvernement et la "Saint Lawrence Bridge" avaient des ingénieurs de Chicago, New York, Philadelphie et Montréal.

Deux ingénieurs canadiens-français participent à l'exécution de ce grand ouvrage. On consulte notamment des mathématiciens qui enseignent dans nos universités. Enfin, après l'étude de plusieurs plans, ceux des ingénieurs Johnson et Duggan furent acceptés.

Ce pont mesure 3,220 pieds de long et surplombe le fleuve, sous son tablier central, de 150 pieds. Presque tous les océaniques peuvent passer des sous.

La structure métallique commencée en 1905 était terminée le 17 octobre 1917, mais deux chutes spectaculaires avaient différé la marche des travaux, celle de 1907 (la moitié sud du pont faite d'un dessin différent au pont actuel) et celle de 1916 (la travée centrale).

Dans le temps, des records avaient été établis qui sont aujourd'hui grandement dépassés: le plus gros morceau de fer pès 100 tonnes. Des boulets de tout calibre avaient servi, le plus gros à 24 pouces de diamètre et mesure 11 pieds de long. Il faut admettre que pour le temps et pour longtemps encore les Canadiens bâtirent quelque chose de gigantesque. Cet effort donné par les membres des deux races au Canada est un témoignage de collaboration dont les résultats sont visibles.

(suite en page 33)

p. IV - Page 33



On cherche un nom original pour désigner le magnifique édifice qu'occupe le ministère du Revenu à Pointe-Sainte-Foy. Il serait logique que ce nom soit tiré

de l'histoire locale. Ceux qui auraient des suggestions peuvent donner un coup de fil au no 687-2727.



Vers la mi-octobre, des festivités souligneront le 25^e anniversaire de fondation de la Caisse populaire Saint-Thomas-d'Aquin, dont le siège social est situé au 828, avenue Myrand, à Sainte-Foy. Fondée le 17 mars 1955,

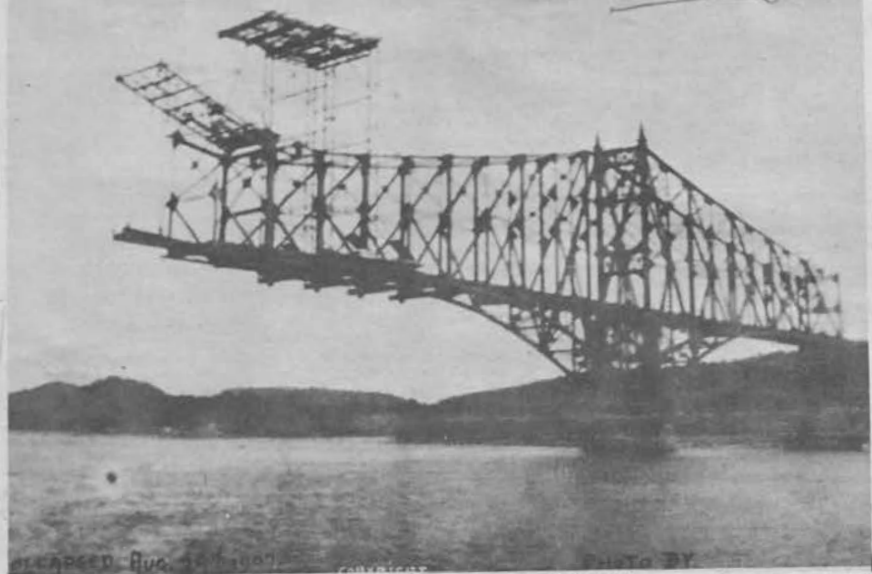
cette coopérative d'épargne et de crédit eut comme premier président, M. Jules Gingras, et comme premier secrétaire, M. Jean-Hercule Dubé.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

(Suite de la page 32)
SURVOL

14 DAYS BEFORE THE DISASTER

Vol. II Page 34



La construction du premier pont de Québec a débuté vers 1900. Vers 1901, de six à huit cents ouvriers y travaillaient. Cette photo a été prise quatorze jours avant

que cette partie sud du pont ne s'écroule, le 29 août 1907, entraînant la mort de soixante-dix (?) personnes. (Photo Archives nationales du Québec)

Époque de la première guerre mondiale — En 1914, c'est le déclenchement de la première grande guerre mondiale. Elle durera jusqu'en 1918. Plusieurs fils de Sainte-Foy y prennent part.

Le 6 juin 1918, les portes de l'hôpital Laval sont ouvertes. Chemin Sainte-Foy. La même année, le feu détruit l'église paroissiale. On sauve les saintes espèces, des tableaux et quelques objets précieux du culte. On en profite pour agrandir l'édifice de 15 pieds de longueur.

En 1920, pas plus de 200 familles peuplent Sainte-Foy. Elles comprennent 1,160 âmes dont 1,100 catholiques et environ 50

protestantes, mais ce nombre va bientôt progresser à une allure bouleversante. Le budget municipal est encore modeste avec ses dépenses de 5,054.92\$.

Quand avons-nous eu notre premier aqueduc? C'est en 1926. Il fut d'abord fait pour desservir l'hôpital Laval, mais douze autres usagers le long du parcours en bénéficient. En 1931, il est prolongé jusqu'à La Suète.

Époque de la deuxième guerre mondiale — En 1939, c'est le déclenchement du plus grand cataclysme des temps modernes: la deuxième grande guerre mondiale qui ne fi-

nira qu'en 1945. Dix ans d'un carnage horrible. Plusieurs millions de Juifs ainsi que des milliers de citoyens d'autres nationalités meurent dans les fours crématoires, après avoir connu ainsi que des millions d'autres les horreurs des camps de concentration. Et même à une distance de quelque 4,000 milles, nous en ressentons le contre-coup à Sainte-Foy. Sacrifices en vies humaines, augmentations des taxes et du coût de la vie, tout s'en est ressenti.

C'est en 1943 que se fonde la première Caisse populaire. Elle s'appellera la "Caisse populaire de Sainte-Foy". Dans l'album-souvenir du centenaire de la municipalité, le gérant

du temps, Alphonse Arteau, nous donne quelques précisions. "C'était au soir du onze janvier 1943, à la salle publique de Sainte-Foy. Un groupe d'une quarantaine de contribuables, bien déterminés de se fonder une Caisse populaire, s'étaient réunis sous la présidence d'honneur de l'abbé Napoléon Morissette, vicaire, et de M. Joseph Turmel, propagandiste des Caisse populaires Desjardins." Les postes de président et de gérant furent occupés respectivement par MM. NARAN Tremblay et Alphonse Arteau.

Début d'une ville florissante — En 1945, Sainte-Foy se donne son premier plan d'urbanisme. C'est le

règlement de zonage et de construction (113). Il contribue à mieux ordonner la ville, vœu à réduire les dépenses inutiles. Une période d'activité fébrile allait faire grandir notre localité au rang d'une ville florissante.

La semaine prochaine, l'auteur de cette chronique en finira avec le survol de l'histoire de Sainte-Foy qui s'inspire des écrits journalistiques de Jean Dubuc. Il tient à avertir ses lecteurs de ne pas considérer les notes de ce dernier comme un "évangile" de l'histoire de Sainte-Foy, car leur auteur ne visait pas du tout à la rigueur scientifique que tout his-

torien, digne de ce nom, doit avoir comme but. Il visait plutôt à la vulgarisation de cette histoire qu'à faire oeuvre d'historien.

Entre la suspension de l'histoire de la famille Neilson et la reprise de ses chroniques sur les noms de rues, votre humble serviteur, chers lecteurs, ne perd pas son temps, car il s'adonne à des recherches tant pour continuer l'histoire de la famille Neilson (quand ?) que pour vous offrir d'autres tranches d'histoire concernant les vieilles familles de Sainte-Foy.

(À suivre)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

17 septembre 19

SURVOL DE L'HISTOIRE DE SAINTE-FOY — 4e et dernière chronique.

Dans cette quatrième et dernière chronique intitulée "Survol de l'histoire de Sainte-Foy", nous nous inspirons toujours du journaliste Jean Dubuc pour donner à grands traits les principaux événements qui ont marqué notre histoire jusqu'en 1955, année des fêtes du centenaire de la municipalité de Sainte-Foy.

Il faudrait ici réparer une omission de Jean Dubuc et parler de la fondation du journal L'Appel, le 5 mai 1945, par son directeur actuel, l'éditeur H.P. Gauvin, aidé de ses frères. C'est à Spencerwood même, maintenant Bois de Coulange, Sillery, que ce journal prit officiellement naissance. Aujourd'hui, en 1980, ce journal couvre, en plus de Sillery, Sainte-Foy, Cap-Rouge, Saint-Augustin et l'Ancienne-Lorette.

C'est sous le règne du maire Émile Boiteau (1941-1957) que se sont produits les événements qui sont mentionnés ci-après.

En mars 1949, Sainte-Foy fut érigée en ville. Elle ne comptait alors que 698

familles et 3,257 personnes; évaluation totale de \$6,598,430 dont 54,1% était non imposable.

En cette même année, on assiste à la fondation du journal "Le Réveil", avec M. Gérard Rénay comme directeur.

En 1950, l'aqueduc s'étend aux quatre coins de la ville.

Une deuxième paroisse se fonde: Saint-Thomas d'Aquin. Le curé fondateur est l'abbé Charles-Henri Paradis.

L'université Laval achète des terres à Sainte-Foy en vue de la construction de la Cité universitaire. Les premiers immeubles sortent de terre.

En 1951, la ville entame des pourparlers avec le ministre de la Défense nationale. Il s'agit d'établir un quartier militaire.

En 1952, la ville signe deux contrats avec la Défense nationale. Il s'agit de conclure les pourparlers de l'an dernier et d'aménager des lieux propres à l'habitation des anciens combattants. Déjà les premières maisons du quartier militaire sont élevées.

Le premier bottin Sainte-Foy-Cap-Rouge sort des presses.

En mai 1953, une troisième paroisse voit le jour, c'est celle de Saint-Yves, dont le curé fondateur est l'abbé Adéodat Bouchard.

La ville se divise en six quartiers: Notre-Dame, Sainte-Foy, Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Yves, Laurier et Neilson. Chaque quartier a un représentant au conseil municipal.

On assiste à la fondation de la Chambre de commerce. C'était une extension de la Chambre de commerce de Sillery dont M. H.P. Gauvin en était le fondateur. Le premier président et instigateur en était l'avocat Marc-André Drouin, maintenant juge.

Près de la Cité universitaire, en bordure de l'avenue Myrand, s'élève la haute tour (440 pieds) de Télé-Capitale. Le dénominateur du poste est CFCM-TV.

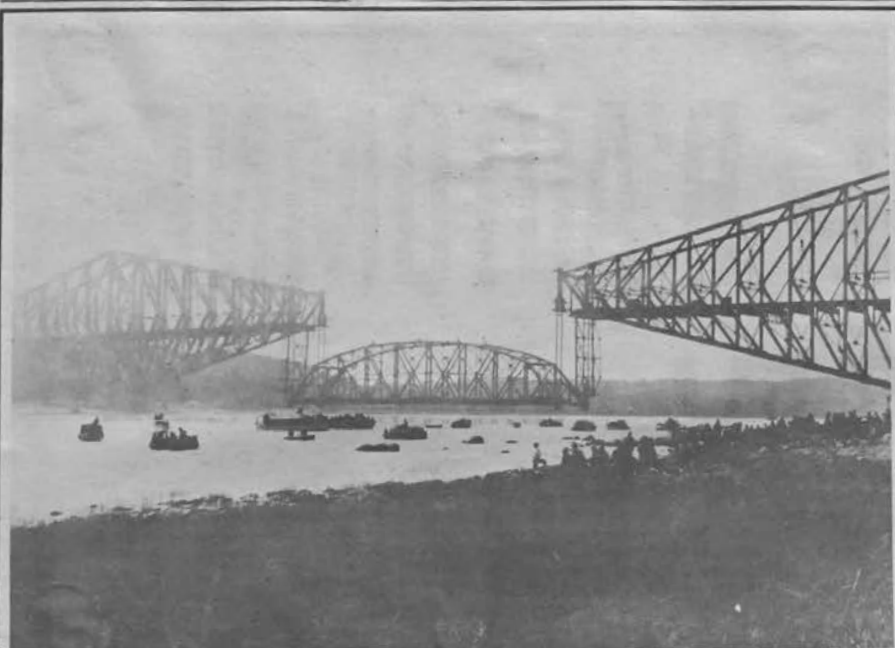
Quelques événements oubliés — Les quelques événements suivants, ayant été oubliés, n'apparaissent pas dans leur ordre chronologique.

Fondée en 1881, la communauté des Servantes du Cœur Immaculé de Marie, dites du Bon-Pasteur, a pris charge de la Maison Gomin en 1931 (prison pour les femmes).

Les Soeurs de la Charité ouvrent les portes de l'hôpital Laval en 1918, après avoir débuté rue des Prairies à Québec, en 1915. L'hôpital fut successivement agrandi en 1924, 1930, 1937, 1951 et 1955.

Les Frères des Ecoles chrétiennes ouvrent leur maison provinciale Saint-Joseph en 1926. (Cette

(suite en page 36)



Le 11 septembre 1916, un second désastre devait se produire au cours de la construction du premier pont de Québec, alors que la travée centrale tomba dans le

fleuve pendant que l'on la mettait en place. Il y eut quatorze pertes de vie.

(Photo Archives nationales du Québec)

140 logements sont mis à la disposition de personnes retraitées

17 SEPTEMBRE 1980

L. Appel

Par G. Lefrançois

M. Claude Morin, député de Louis-Hébert et ministre des Affaires intergouvernementales, a inauguré, vendredi le 5 septembre, le projet d'habitation sociale "Résidence Laforest", angle Laforest et chemin Saint-Louis, en compagnie du député fédéral de Louis-Hébert, M. Denis Dawson, du maire de Sainte-Foy, M. Bernardin Morin, du président de la Société d'habitation du Québec (SHQ), M.

Jean-Marie Couture, et de son secrétaire administratif, M. André Bourgault, du président de l'office municipal d'habitation de Sainte-Foy, M. Anatole Robichaud, ainsi que des locataires de l'immeuble et de plusieurs invités.

Ont pris successivement la parole au cours de cette cérémonie les personnalités suivantes: M. l'abbé Benoît Boily, curé de Saint-Louis de France, et MM. J.-M. Couture, Dennis Dawson, Ben Morin,

Anatole Robichaud et Claude Morin.

Petite guerre des drapeaux — Sous le sourire amusé de l'assistance, il y a eu échanges de mots d'esprit entre les députés Dawson et Morin, dont quelques-uns au sujet d'un mât qui n'arborait que le fleurdelisé du Québec. Le député fédéral a tenu à préciser que son gouvernement existait encore et il a insisté sur sa participation financière dans la réalisation du projet

"Résidence Laforest". C'est pourquoi, il aurait été juste, selon lui, que cette participation soit soulignée par la présence de l'unionniste du Canada.

Participation gouvernementale — Dans son allocution, le président de la SHQ a souligné la participation des trois paliers de gouvernement. Il faut distinguer entre les coûts de la réalisation du projet et ceux de l'entretien. Dans la réalisation d'un tel projet, Ottawa garantit l'hypothèque jusqu'à 90% du coût, alors que l'autre 10% est absorbé par le Québec. Quand il s'agit de l'entretien des lieux, l'excédent des dépenses sur les revenus (loyers) est absorbé par les trois paliers de gouvernement (fédéral, provincial et municipal) au pourcentage respectif de 50, 40 et 10. Soulignons que le 10% absorbé par la municipalité est largement compensé par l'impôt foncier sur l'édifice qu'elle retire du palier provincial. Bien que la SHQ soit propriétaire des logements qu'elle construit, elle en confie l'administration à un organisme local, l'office municipal d'habitation.

Caractéristiques du bâtiment — Réalisée au coût de plus de \$4 millions, la "Résidence Laforest" est un projet d'habitation sociale de 140 logements réservés aux personnes retraitées à faible revenu, dont 112 à une chambre à coucher et 28, à deux chambres. Le loyer d'un logement peut varier ordinairement de \$94 à \$400 par mois selon les revenus de chaque locataire.

Ont agi comme architecte: St-Gelais, Tremblay & Bélanger; architecte surveillant: Boutin & Ramoisy; ingénieur en structure: Roche & Associés; ingénieur en structure surveillant: Marc Gauthier; ingénieur en mécanique-électricité: Thérberge, McKay & Associés; ingénieur en mécanique-électricité surveillant: Carrier, Trotter & Associés; entrepreneur: La Caution La Sécurité Cie — Assurances générales; maître d'ouvrage: Société d'habitation du Québec.



À la cérémonie de la coupe du ruban lors de l'inauguration de la "Résidence Laforest", on remarque, au centre, M. le ministre Claude Morin et M. le maire Ben Morin ainsi que tous les autres invités d'honneur qui ont adressé la parole. (Photo L'Appel)



Tous les locataires des 140 logements, dont nous ne voyons ici qu'une partie, ont tenu à assister à la cérémonie d'inauguration. Mentionnons qu'ils sont regroupés dans l'Association

des locataires de la Résidence Laforest" dont M. Ernest Poulin est le président. Agit comme aumônier le Père Laqacé, o.m.i. (Photo L'Appel)

Page 6 — L'APPEL, mercredi 3 septembre 1980



CÉRÉMONIE D'INAUGURATION — Vendredi le 5 septembre à 11 heures du matin, la Société d'habitation du Québec procédera à la cérémonie d'inauguration du projet d'habitation sociale RESIDENCE LAFOREST, au 3075, rue Laforest, à Sainte-Foy. (Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Page 6 — L'APPEL, mercredi 24 septembre 1980

La maman du poète Gilles remercie l'Appel

G. Lefrançois

A l'intérieur d'une carte de remerciements à deux volets qu'illustre un coin merveilleux de Pointe-à-Parent (Nashquan) où elle demeure, la maman du poète Gilles Vigneault envoie ses remerciements à un journaliste de L'Appel dans les termes suivants:

"Je fus émue, l'été dernier, cher monsieur Lefrançois, en lisant, dans les colonnes de L'Appel, le récit de mon court voyage aux sources que j'ai fait dans la Beauce, tellement que j'aurais voulu vous remercier de vive voix. Je le fais aujourd'hui par écrit, même si je suis en retard, et je vous dis

un gros merci que vous méritez si bien. Vous avez été si gentil aussi en prenant et publiant ma photo. Ma fille Bernadette me répète souvent que c'est la meilleure qu'on ait jamais prise de moi. Quand viendrez-vous revoir notre coin de pays où vous serez le bienvenu?"

Toujours d'un esprit alerte malgré ses 86 ans passés et regardant la vie avec philosophie, Mme Marie W. Vigneault ressent intensément les sentiments suivants qui apparaissent sur sa carte: "Il y a de ces moments paisibles, ce temps qui nous permet de se connaître soi-même ainsi que

ceux qui partagent les meilleurs instants de notre vie... les amis!" (etc.)

Révétons que la maman de Gilles a collaboré, de 1951 à 1956, au journal régional "L'Aquilon" qui couvrait toute la Côte-Nord et qui fut fondé par l'auteur de cet article. Elle lui envoyait des nouvelles de son coin de pays. Ajoutons aussi que cet hebdomadaire fut le premier à publier des poèmes de Gilles Vigneault, et cela dès 1951, contribuant ainsi à faire connaître dans sa région le grand poète que ce dernier est devenu.



Depuis la prise de cette photo aérienne en 1955, que de changements se sont produits dans le tissu urbain de ce coin de Sainte-Foy... À nos lecteurs, le soin de les détecter!... À l'avant-plan, le boulevard Laurier; à l'arrière-plan, le fleuve Saint-Laurent; en vedette, le centre des Vétérans et, à droite, l'hôpital des Anciens Combattants, aujourd'hui communément appelé le CHUL.

(Photo: Album du centenaire de Sainte-Foy)

maison deviendra plus tard un édifice à logements du nom de "Montcalm", rue Jean-Durand, en arrière du centre commercial Innovation. Les Frères continuent l'œuvre Saint-Jean-Bosco, entreprise en 1917 par l'abbé Georges Philippon. La Probation des Missions étrangères est ouverte en 1939.

(Elle deviendra plus tard une école de psychologie de l'université Laval, puis, en 1980, un centre de réadaptation).

Les Pères Blancs Missionnaires d'Afrique ouvrent en 1944, les Frères Saint-Vincent de Paul en 1946. Les Pères Missionnaires du Sacré-Coeur inaugurent leur maison provinciale en 1947.

Revenons à 1954 — L'honorable Louis Saint-Laurent, premier ministre du Canada, et Son Excellence Monseigneur Maurice Roy, archevêque (puis futur cardinal) de Québec, inaugurent le nouvel hôpital des Anciens Combattants. (C'est devenu de nos jours le CHUL, c'est-à-dire le Centre hospitalier de l'université Laval.)

Le 10 février 1955, le maire Émile Boiteau obtient de l'Assemblée nationale une loi donnant à Sainte-Foy le statut de cité. De grands projets sont en étude à la table du conseil. Le budget municipal est de \$449,000. Quant à l'évaluation, elle est de \$14,550,000. Au début de 1955, la population atteignait douze mille âmes.

Un comité du Centenaire de la municipalité s'organise. Les fêtes se déroulent du 28 août au 4 septembre. Tous participent.

Une grande école moderne ouvre ses portes, route de l'Église. Elle porte le nom de Sainte-Foy. Elle compte 26 classes et groupe garçons et filles de religion catholique tant de langue française que de langue anglaise. Le personnel enseignant est en grande proportion laïc. Les Servantes du Coeur immaculé de Marie (Bon-Pasteur) sont responsa-

bles pour les filles tandis que les Frères des Écoles chrétiennes dirigent l'enseignement des garçons. Un beau gymnase agrémenté cette école. La Défense nationale et les citoyens de Sainte-Foy en proportion égale (50-50) ont payé la construction et défrayé le coût d'entretien. Cette magnifique école est le fruit des démarches et du travail constant de la Commission scolaire de Sainte-Foy.

Conclusion — C'est la fin, aujourd'hui, d'une série de quatre chroniques donnant en résumé les principaux événements qui se sont déroulés à Sainte-Foy jusqu'à l'année

1955, année du centenaire de cette municipalité.

Pour les écrire, leur auteur s'est inspiré d'une série d'articles publiés en 1955 dans un journal local sous la rubrique de "Sainte-Foy pousse à l'ombre des vieux murs de Québec" et que l'auteur signait sous le pseudonyme de Jean Dubuc. En agissant ainsi, l'auteur de ces quatre chroniques espère avoir réussi à donner une idée générale de l'histoire de Sainte-Foy aux nouveaux citoyens de cette ville et avoir rafraîchi la mémoire des anciens. Nous recommandons à tous de lire attentivement et de conserver la brochure sur l'histoire de Sainte-Foy qui sortira sous peu des presses. Rédigée par M. Jacques Santerre, elle sera publiée sous les auspices de la Société d'histoire de Sainte-Foy et en grande partie avec l'aide financière du ministère des Affaires culturelles.

Sainte-Foy

Incendies criminels à la Base de plein air

Par G. Lefrançois

La semaine dernière, à la Base de plein air de Sainte-Foy, deux incendies, de toute évidence d'origine criminelle, ont détruit deux bâtiments qui étaient situés à une distance d'environ 87 pieds l'un de l'autre, causant des dégâts d'environ \$50,000. En arrivant sur les lieux, les pompiers ont découvert deux récipients,

soit un de 45 gallons et un seau de 5 gallons, contenant un liquide accélérant, dans un troisième bâtiment où le feu s'était éteint de lui-même. Il s'agissait donc de trois foyers d'incendie bien distincts et à coup sûr allumés par une main criminelle.

Sous les ordres du sergent Bordet, environ 25 pompiers ont combattu l'élément destructeur. Ils ont réussi à sortir une vingtaine de canots entreposés dans un bâtiment détruit qui contenait aussi une salle pour diverses activités ainsi qu'un casse-croûte. L'autre bâtiment incendié était une ancienne maison qui servait de refuge.

Au cours de l'enquête policière, on analysera au laboratoire les deux récipients trouvés ainsi que leur contenu. À la suite de l'incendie de ses bâtiments, est-ce que la programmation automne-hiver de la Base de plein air sera compromise? Il est fort probable que le conseil municipal y fera installer des locaux temporaires.



La Petite Histoire se balade dans nos rues

24 septembre 1980

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

MUIR et MARIE-FITZBACK (rue) — Les appellations de ces deux rues rappellent les origines de l'Œuvre du Bon-Pasteur et de la communauté des Soeurs du Bon-Pasteur. La première rue est située dans le quartier Saint-Thomas-d'Aquin et la seconde dans le quartier Saint-Yves, ville de Sainte-Foy.

Muir (rue) — Parallèle et située entre le chemin Sainte-Foy et le boulevard Saint-Cyrille, la rue Muir relie l'avenue Madeleine-de-Verchères, ville de Québec, à l'avenue Bellevue, ville de Sainte-Foy, coupant les avenues Painchaud, Pierre-Maulay et Bon-Air.

Rappelons que la Côte-de-l'Église, la rue Maguire, l'avenue Painchaud et son prolongement imaginaire marquaient autrefois la limite est de la Seigneurie de Sillery.

La rue Muir a été nommée ainsi en l'honneur de Georges Manly Muir (1810-1882), fondateur de l'Œuvre du Bon-Pasteur dont le but était de travailler à la réhabilitation des femmes déçues. Cette rue est symboliquement placée, car c'est en bordure de celle-ci (angle de l'avenue Painchaud) que se profile le Centre Jeunesse Tilly, œuvre de réhabilitation des jeunes délinquants, et c'est en arrière de celui-ci que se dresse la majestueuse Maison Gomin, à l'aire de château, communément appelée "Prison des femmes".

Mentionnons en passant qu'une plaque affichant le nom de QUÉBEC, liège de séparation entre celle-ci et celle de Sainte-Foy, est plantée en bordure de la rue Muir, en face de la partie est du Centre Jeunesse Tilly. Espérons que cette institution n'est pas écartelée entre deux villes.

Fausse version — Le fichier des noms de rues de la ville de Sainte-Foy donne une autre version sur l'origine du nom de la rue Muir. Il attribue l'origine de ce nom à la mémoire d'Alexander Muir, auteur (1867) de l'hymne La Feuille d'érable (The Maple Leaf). Mais, comme journaliste, Monique Duval, dans Le Soleil du 18 janvier 1976, est elle aussi d'opinion que le nom de Muir rappelle le fondateur de l'Œuvre du Bon-Pasteur.

Marie-Fitzback (rue) — Située dans le quartier Saint-Yves, au nord du boulevard Laurier et en arrière du jardin Van den Hende, cette rue débouche dans le boulevard Du Vallon, à l'ouest de celui-ci. Cette rue porte le nom de la fondatrice de l'Œuvre et des Soeurs du Bon-Pasteur. Et c'est en bordure de celle-ci que se dresse dans l'isolement la Maison générale des Soeurs du Bon-Pasteur. Ce serait donc un non-sens que de donner suite au projet de changer son nom en celui de "rue Omer-Gingras, même si c'était autrefois l'emplacement d'une terre qui appartenait à ce dernier.

Historique du Bon-Pasteur de Québec — Dans le livre "Sessions d'études 1969 de La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique", l'archiviste Thérèse Boucher, s.c.l.m., maître ès lettres en Sciences Religieuses (Histoire) résume l'histoire du Bon-



Parallèle au boulevard Saint-Cyrille et située au sud du chemin Sainte-Foy, la rue MUIR relie l'avenue Madeleine-de-Verchères (Québec) à l'avenue Bellevue (Sainte-Foy), coupant les avenues Painchaud, Pierre-Maulay et Bon-Air.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Pasteur. On s'inspirera donc de son récit pour situer dans leur contexte historique les personnages de Georges Manly Muir et de Marie-Fitzback.

Le Bon-Pasteur de Québec est né dans la ville de Québec, le 12 janvier 1850. Il a été établi par madame Marie Fitzback-Roy, devenue Mère Marie-du-Sacré-Coeur, et monsieur le Chevalier Georges-Manly Muir.

Lors de l'érection de la petite société en congrégation religieuse, le 2 février 1856, l'appellation officielle de ses membres fut celle de "Servantes du Coeur Immaculé de Marie". Cependant, le public d'aujourd'hui, comme celui d'hier, lui garde toujours le nom de "Soeurs du Bon-Pasteur".

Le premier instigateur de l'Œuvre du Bon-Pasteur, M. Georges-Manly Muir (1810-1882), avocat de Québec et greffier à l'Assemblée législative, se révèle un membre très actif de la société Saint-Vincent-de-Paul. Il visite souvent la prison de Québec. Parmi les détenus, il voit des femmes qui, après avoir mené une vie dépravée, se sont rendues coupables de turpitudes les plus lamentables. Il constate aussi que ces pauvres délaissées n'ont pour toute alternative au sortir de leur détention que le retour à leur vie de désordre.

Hanté par le sort de ces malheureuses, cet homme a fait mûrir un projet audacieux mais combien lumineux et charitable: trouver un refuge pour les personnes désireuses de sortir de leurs égarements. Mgr Pierre-Flavien Turgeon (1787-1867), administrateur du diocèse de Québec, approuve la démarche sociale de ce généreux chrétien et réussit à convaincre Mme Marie Fitzback-Roy de se joindre à M. Muir pour réaliser son projet.

Née à Saint-Vallier-de-Belchasse, le 16 octobre 1806, elle unit sa destinée à l'église de Cap-Santé, le 17 avril 1828 à M. François-Xavier Roy, marchand de la Haute-Ville pour qui elle travailla. Celui-ci était veuf et père de deux filles. Épouse accomplie, elle prend soin des deux orphelines et donne trois filles à son mari. Celui-ci étant tombé malade, elle le soigne avec un dévouement infatigable jusqu'à sa mort le 17 septembre 1833.

La famille Roy, avec l'héritage laissé par le défunt, réclame les deux enfants du premier mariage. En 1846, la mort enlève, à Mme Fitzback-Roy, Clorinde, la plus jeune de ses filles et, le 22 août 1849, ses deux aînées, Séraphine et Céline entrent au couvent des Soeurs Grises.

(Suite en page 38)



La Maison Gomin, plus communément appelée "Prison des femmes", se dresse majestueusement, mais en retrait, à l'angle du boulevard Saint-Cyrille et de l'avenue Painchaud. On dirait une forteresse des temps anciens.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)



Le Centre Jeunesse Tilly se profile en bordure de la rue MUIR. Une croix sur cette photo marque l'endroit où est plantée une affiche portant le nom de QUÉBEC. C'est là qu'une ligne imaginaire sépare les villes de Québec et de Sainte-Foy. (Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Elle abandonne alors sa terre pour occuper une chambre à l'Hospice de la Charité où ses deux filles s'exercent à la vie religieuse. C'est là qu'un envoyé de Mgr Turgeon, M. l'abbé Louis Proulx, la rejoint et la convainc, non sans misère, à accepter de prendre la direction de l'Asile Sainte-Madeleine que M. Muir veut fonder. Il s'agira de prendre soin de femmes déçues qu'on veut y rassembler pour les convertir.

La généreuse réponse de Mme Fitzbach-Roy se concrétise bientôt. Le 11 janvier 1850, elle occupe un local loué par la société Saint-Vincent-de-Paul, au numéro 67, rue Richelieu. Le lendemain, le Grand Vicar, Charles-Félix Cazeau (1807-1881), envoie la première recrue à l'Asile Sainte-Madeleine. Quelques jeunes filles ne tardent pas à venir offrir leurs services à la directrice.

Mme Marie Fitzbach-Roy oeuvre maintenant comme volontaire dans un nouveau secteur de l'Eglise. Elle milite dans son milieu pour répondre à un besoin social et moral.

(à suivre)

bach-Roy la gloire d'avoir établi un asile pour les âmes désireuses de vivre loin du monde qui leur avait été si funeste et de faire pénitence sous le regard de Dieu. M. Jacques Crémazie, avocat et professeur, frère de notre poète national, Octave Crémazie, se présente comme le promoteur de la seconde.

Mais l'exercice d'une charité désintéressée ne permet pas de demi-mesure et finit par exiger un don absolu. Après six années d'engagement apostolique, l'Association des pieuses laïques connues sous le nom de Soeurs du Bon-Pasteur devient une communauté religieuse.

Une communauté religieuse — Samedi le 2 février 1856, dans la modeste chapelle du Bon-Pasteur, à lieu la première profession religieuse des fondatrices. Elles sont au nombre de sept. Monseigneur Charles-François Baillargeon (1797-1870), administrateur du diocèse de Québec, préside la cérémonie. Au même moment, l'Asile du Bon-Pasteur de Québec est canoniquement érigé en communauté religieuse et l'acte d'érection est proclamé par M. l'abbé Edmond Langevin, secrétaire à l'archevêché de Québec. Mme Marie Fitzbach-Roy se nomme désormais Mère Marie-du-Sacré-Coeur tandis que les Soeurs du Bon-Pasteur reçoivent le titre glorieux de Servantes du Coeur Immaculé de Marie.

Avec les années qui suivent, plusieurs formes de travail social s'intègrent à l'oeuvre de réhabilitation des Soeurs du Bon-Pasteur. L'Hospice de la Miséricorde, fondé dès 1852 par M. l'abbé Joseph Auclair, curé de la cathédrale de Québec, et Mlle Marie Métivier, commença sur la rue Couillard.

Oeuvre de maternité et de crèche — Les religieuses du Bon-Pasteur s'occupent complètement de cette oeuvre dès 1874. Pour suppléer à une subvention trop faible du gouvernement du Québec, les religieuses font appel à la charité privée. Des quêtes paroissiales ont lieu dans les églises et les religieuses vont de porte en porte recueillir les aumônes qui paieront la nourriture et le vêtement des pauvres enfants abandonnés.

Une École de Réforme et d'Industrie — C'est en 1870 que la Communauté du Bon-Pasteur est appelée à établir une telle maison d'enseignement. Une toute petite maison, voisine du couvent sur la rue Saint-Amable, sert de point de départ. En 1876, un édifice de trois étages est construit aux frais de l'Institut et permet de recevoir un plus grand nombre de délinquantes. Cette

Société d'histoire de Sainte-Foy

Mgr René Bélanger, historien, nous parlera du Sainte-Foy d'autrefois

Par G. Lefrançois

La Société d'histoire de Sainte-Foy, inaugurant ses activités de la nouvelle saison, invite tous ses membres ainsi que le public en général à venir faire un voyage dans le Sainte-Foy d'autrefois, alors que Mgr René Bélanger leur servira de guide au cours d'une causerie qu'il prononcera, mardi le 30 septembre à 20 heures, à l'hôtel de ville de Sainte-Foy, 1000, route de l'Église. Auteur de plusieurs volumes et brochures sur l'histoire, Mgr René Bélanger est le président fondateur de la Société historique de la Côte-Nord.

Dans son "Surviv général sur le Sainte-Foy d'autrefois", Mgr Bélanger parlera des principales voies de communications terrestres, des dé-



Mgr René Bélanger, historien et président fondateur de la Société historique de la Côte-Nord.

buts des premiers moyens de transport: avènement de l'auto et des tramways, construction du premier pont de Québec et de l'aéroport du Bois Gomin, et il évoquera d'autres souvenirs des années 1930.

Sur son programme de causeries de la saison, la Société d'histoire présentera, mercredi le 5 novembre, Mme Hélène de Carufel ("Le lin dans la vie des hommes"), et, mardi le 2 novembre, M. Léopold Dery ("Le sculpteur Lauréat Vallières").

Aux causeries de la Société d'histoire de Sainte-Foy, l'entrée est libre pour tous.

La Petite Histoire se balade dans nos rues

1er octobre 1980

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy



MUIR et MARIE-FITZBACH (rues) Suite et fin —

La rue MUIR et la rue FITZBACH, qui sont situées respectivement dans les quartiers Saint-Thomas d'Aquin et Saint-Yves, rappellent le souvenir de M. Georges-Manly Muir et de Mme Marie Fitzbach Roy, co-fondateurs de l'Oeuvre du Bon-Pasteur, comme nous l'avons vu dans notre précédente chronique.

On a alors assisté au lancement de l'Oeuvre du Bon-Pasteur à l'Asile Sainte-Madeleine, au no 67, rue Richelieu: oeuvre qui répondait à un besoin social et moral.

Continuant à nous inspirer de l'histoire du Bon-Pasteur de Québec publié par l'archiviste Thérèse Boucher, s.c.i.m. (voir référence dans chronique du 24 septembre) nous suivrons le développe-

ment de l'Oeuvre du Bon-Pasteur.

Le local de la rue Richelieu étant devenu trop restreint, M. l'abbé Louis Proulx, curé de Québec, achète une maison au coin des rues Lachevrotière et Saint-Amable, en face de l'édifice "G" de la cité universitaire.

La pauvreté règne dans la nouvelle résidence. Les débuts sont pénibles et demandent des sacrifices héroïques aux courageuses fondatrices. Malgré les difficultés rencontrées, la prospérité de l'oeuvre naissante étonne tout le monde. Le motif qui a incité les autorités ecclésiastiques et les membres de la société Saint-Vincent-de-Paul à fixer l'Asile Sainte-Madeleine dans une partie de la Haute-Ville était la possibilité d'y ouvrir une école sous la direction de Mme Fitzbach-Roy. Les enfants

qui résident dans le quartier Saint-Louis grandissent dans l'ignorance. Les jeunes filles qui en proviennent ne sont pas admises dans les maisons d'éducation situées à l'intérieur des murs. L'établissement de cette école, même rudimentaire du début, marque un pas de plus du Bon-Pasteur. À la réhabilitation des prisonnières, s'ajoutait l'oeuvre de l'éducation des enfants.

Jusqu'ici, l'entreprise est apparue d'inspiration laïque. En effet, les deux principales oeuvres du Bon-Pasteur: la réhabilitation et l'enseignement sont nées sous l'impulsion du laïc québécois désireux d'assainir et de promouvoir certaine classe de la société. M. Georges-Manly Muir nous a été révélé comme l'instigateur de la première. Ce brillant avocat, ce grand chrétien, partage avec Mme Fitz-



C'est en 1976 que l'édifice de la rue Marie-Fitzbach est devenu la Maison générale des Soeurs du Bon-Pasteur, après que cette congrégation eut cédé au gouvernement du Québec l'édifice de la rue Lachevrotière, à Québec,

qui remplissait auparavant ce rôle. L'édifice de la rue Marie-Fitzbach a été inauguré en 1965 sur un grand terrain acquis des Pères de Saint-Vincent-de-Paul, en 1955. (Photo L'Appel, G. Lefrançois)

Nominatio

Par G. Lefrançois L'APP
24/9/1980

Actuellement sous-ministre adjoint aux Affaires culturelles (MAC), M. François Beaudin vient d'être nommé à la présidence de la Commission de toponymie de l'Office de la langue française, succédant à M. Henri Dorion, nouveau délégué général du Québec à Mexico. M. Beaudin avait depuis un an seulement la responsabilité des secteurs du patrimoine, des musées et des archives du MAC.



M. François Beaudin, le nouveau président de la Commission de toponymie de l'Office de la langue française. (Photo L'Appel, G. Lefrançois)

leur promotion sociale. Les rues MUIR et MARIE-FITZBACH honorent donc la mémoire d'un grand apôtre laïc dans la personne du Chevalier Georges-Manly Muir et d'une religieuse d'un grand dynamisme.

Dossier passionnant rempli d'amour et de dévouement sur la Communauté des Soeurs du Bon Pasteur

Le Centre d'Accueil l'Escale rend hommage à la Communauté des Soeurs du Bon Pasteur de Québec

N.D.L.R. L'Appel publie cette semaine en exclusivité un dossier mettant en valeur le dévouement inlassable qu'ont consacré durant au-delà de 100 ans les Soeurs du Bon Pasteur à l'endroit de la société québécoise. Toutes les recherches et la rédaction ont été faites par M. Daniel Robitaille. Il est à noter que notre excellent et chevronné journaliste Gérard Lefrançois dans sa chronique "La petite histoire se balade dans nos rues" a déjà relaté une partie de la fabuleuse histoire de cette communauté des Soeurs du Bon Pasteur par les noms des rues Muir et Marie-Fitzbach de la Ville de Sainte-Foy.

Depuis maintenant cinq ans, le Centre d'Accueil l'Escale de la rue de la Col-

line, à Cap-Rouge, dispense des services de réadaptation à une clientèle fémi-

nine mésadaptée socio-affective, dont l'âge varie entre 12 et 18 ans.

A l'occasion de cet anniversaire, selon M. Jean-Guy Thiffault, président du Conseil d'administration, l'établissement désire au nom de la clientèle qu'il dessert, rendre hommage à la Communauté des Soeurs du Bon Pasteur de Québec pour le rôle qu'elle a si bien joué dans l'édification des services de cette institution.

L'Escale a été construit au cours des années 1973 à 1975, avec l'aide d'une subvention gouvernementale, dans le but de remplacer les Maisons Marie-Fitzbach de la rue de La Chevrotière à Québec, et Notre-Dame de la Garde qui avait pignon sur rue à Cap-Rouge, sur St-Félix.

Notons qu'un autre Centre d'accueil avait précédé l'ouverture de l'Escale, soit celui de la Maison Saint-Charles de Cap-Rouge qui a dû cesser ses opérations vers 1971.

Le Bon Pasteur de Québec

Ces établissements ont tous en commun qu'ils étaient à l'origine une oeuvre de bienfaisance de la Communauté des Soeurs du Bon Pasteur de Québec, destinés à venir en aide à la jeune fille en difficulté. Ils ont dû cesser leurs activités à cause de la désuétude de leurs facilités matérielles pour une application rentable des techniques modernes de psycho-éducation.

Le Centre d'Accueil l'Escale est le prolongement des services qui furent jadis de l'initiative de la Congrégation des Soeurs du Bon Pasteur.

L'histoire de ces établissements nous révèle que n'eût été de l'audace, de la persévérance et de la ténacité des religieuses de cette Communauté, la population de la région de Québec ne pourrait s'enorgueillir aujourd'hui de posséder une telle organisation de services.

Il est extrêmement difficile, voire impossible, de décrire adéquatement la somme de travail, d'énergie dépensée, de dévouement qu'implique une telle oeuvre accomplie depuis 1850, souvent dans des conditions particulièrement pénibles.

Pendant une centaine d'années, seule la charité chrétienne, l'esprit de sacrifice et la ferveur des religieuses ont permis de maintenir de telles institutions, établies d'abord aux frais de la Communauté, puis soutenues par des bienfaiteurs, et aujourd'hui poursuivies par des subventions gouvernementales.

À titre d'exemple des efforts qui ont pu être déployés par ces religieuses afin de subvenir aux besoins divers de cette clientèle nécessaire, notons qu'en 1946, les subventions gouvernementales étaient de l'ordre de cinquante cents (0.50) par jour par enfant alors qu'en

1979, à l'Escale, celles-ci furent de l'ordre de cent trente-six dollars (\$136).

La valeur du dollar de 1946 n'est certes pas celle de 1980, et vous comprendrez qu'il n'y a pas de commune mesure. Mais vous constaterez que les religieuses ont dû faire preuve d'héroïsme à maintes occasions pour assurer la subsistance de cette oeuvre.

L'on dénombre actuellement près de 10,000 jeunes bénéficiaires qui, à un moment ou l'autre de leur adolescence, selon les annales de la Communauté, ont pu profiter de la sollicitude des Soeurs du Bon Pasteur.

Malheureusement, depuis une dizaine d'années, les vocations religieuses se faisant moins nombreuses, la Communauté doit se retirer graduellement de ce secteur d'activité.

Était-ce une coïncidence, toujours est-il qu'au même moment que se produisait cette conséquence des importantes modifications qu'a subies l'échelle des valeurs de notre société, les gouvernements en place suppléaient par une plus grande prise en charge de leurs responsabilités.

Malgré tout, ce retrait des religieuses s'effectue dans l'harmonie puisque la Communauté a su assurer une relève adéquate de la part des laïcs, tout en conservant une certaine vigilance sur leur contribution à l'oeuvre.

À l'appui de tous ces faits, les membres du Conseil d'administration de l'Escale souhaitent que l'érection de ce nouvel établissement commémore l'oeuvre des religieuses à l'égard de la jeune fille. À cet effet, dimanche dernier, un mémorial a été placé dans l'entrée principale de l'édifice afin que le souvenir de leur dévouement se perpétue aux générations à venir.

Le Centre d'Accueil l'Escale

Aux dires de son Président, l'Escale est l'exemple type du Centre d'accueil moderne avec ses facilités matérielles appropriées, son environnement et ses vues magnifiques.

Cet établissement est parvenu à se faire reconnaître comme l'un des meilleurs établissements des services sociaux de la province. Il fait de plus la fierté de ses administrateurs et du personnel professionnel qui y travaillent.

Les jeunes filles vivent dans des unités adaptées aux besoins particuliers de ce type de clientèle, par groupe de 12 ou de 8. Les Unités de vie sont équipées à l'image d'une résidence unifamiliale avec salle de séjour, salon, cuisine, buanderie; chaque fille a sa chambre qu'elle peut décorer à sa guise. Presque partout il y a des fenêtres panoramiques ainsi qu'une tour attenante à chaque unité.

Outre le gymnase et la piscine, le Centre est favorisé de ressources telles que classes, ateliers de travail, salles de couture, d'art culinaire, de dactylos, amphithéâtre, etc.

Dans l'organisation de ses programmes, l'Escale a privilégié les techniques modernes de psycho-éducation, et il dispose de trois foyers de groupe pour y recevoir les adolescents en phase finale de réinsertion sociale.

Au cours des années, ses dirigeants ont su déployer les efforts nécessaires pour doter le Centre des ressources humaines adéquates. À ce titre, sans que ce ne soit toutefois suffisant en nombre, l'Escale dispose d'un éventail de professionnels qui font l'envie de plusieurs avec ses éducateurs physiques, techniciens en éducation spécialisée, travailleurs sociaux, infirmières, psychologue, orienteur, etc. Il semble que ces spécialistes constituent la logistique essentielle à la réussite d'une véritable rééducation.

Le Centre d'Accueil l'Escale est d'ailleurs partie intégrante d'un réseau de quelque quatre-vingts (80) centres pour enfants du secteur des Affaires sociales du Québec.

Maison Marie-Fitzbach

Pour mieux comprendre et apprécier la portée de geste qui a été effectué, jetons un bref coup d'oeil sur les activités de la Communauté au cours des années.

En premier lieu, arrêtons-nous sur un établissement qui, tout au cours de sa longue histoire dans les oeuvres sociales, entre 1850 et 1975 (date de sa fermeture), porta d'abord le nom de Maison Sainte-Madeleine jusqu'en novembre 1962, et ensuite, celui de Maison Marie-Fitzbach en l'honneur de sa fondatrice.

L'histoire commence vers le milieu du 18^{ème} siècle, lorsque le Président de la Société Saint-Vincent de Paul, le Chevalier Georges Manly-Muir, constata que la délinquantes et les ex-prisonnières devaient recevoir un certain support en terme de réinsertion sociale.

Comme solution, il proposa à Mgr P.F. Turgeon, alors archevêque de Québec, de fonder une maison de refuge afin de venir en aide à cette clientèle.

Avec l'approbation de l'archevêque, il fut convenu que la direction en serait offerte à une certaine Dame Roy, alors veuve, et dont les deux filles étaient tout juste entrées au noviciat de l'Hospice de la Charité de Québec.

Après quelques hésita-



Marie Fitzbach, fondatrice de la Communauté des Soeurs du Bon Pasteur. (Photo l'Appel et copie d'une peinture datant de 1856).



Le Centre d'Accueil l'Escale de la rue de la Colline, à Cap-Rouge, dispense des services de réadaptation à

une clientèle féminine mésadaptée socio-affective. (Photo exclusive à l'Appel)



La Maison St-Charles photographée en 1948 située sur la falaise de Cap-Rouge. (Photo exclusive à l'Appel)

tions, qu'il est facile de comprendre, en raison des difficultés qui accompagnent habituellement une telle fondation, Mme Roy accepta les responsabilités qu'on lui confiait et, le 12 janvier 1850, ce refuge prenait corps sous le nom de Maison Sainte-Madeleine.

Depuis lors, on accorde une attention toute particulière aux mésadaptées socio-affectives que la population appelait à cette époque les délinquantes ou les dures-à-cuire.

Madame Marie Fitzbach-Roy

En raison de cette conjoncture, il convient de présenter en peu de mots cette Dame Roy qui est à l'origine de l'implantation de tels services.

C'est elle qui quelques années plus tard érigea les bases de ce qui devait officiellement devenir le 31 janvier 1957, la Communauté "Les Soeurs du Bon Pasteur de Québec".

Mme Roy dont le nom de baptême était Marie-Joseph-Geneviève Fitzbach, manifesta dès sa plus tendre enfance le désir de se consacrer à Dieu, mais son inclination pour la piété avait comme obstacle sa faible santé.

Toutefois, le 30 mai 1855, avec la collaboration de l'archevêque de Québec d'alors, Mgr Charles-

François Baillargeon, elle incorpora le refuge sous le nom de "l'Asile du Bon Pasteur de Québec", et à compter de ce jour, le Bon Pasteur de Québec, comme on se plaisait à appeler ces religieuses à l'époque, a pris rang parmi les congrégations religieuses existantes sous le titre de "Soeurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie".

Depuis, l'objet même de la fondation de cette Communauté est principalement voué à l'aide de la jeune fille qu'une éducation négligée, par suite de déficiences dans le milieu familial ou social, peut exposer à des dangers physiques ou moraux.

Le 2 février 1856, Marie Fitzbach-Roy réalisa son plus grand désir en prononçant ses vœux de religion sous le nom de Mère Marie du Sacré-Cœur. Pendant neuf ans, elle fut en outre Supérieure de la Communauté, et à l'âge de 78 ans, elle décédait après 35 ans de vie religieuse.

Maison Saint-Charles

Parions maintenant d'une autre maison de protection de jeunes de 5 à 17 ans. Elle est bien connue dans la région de Québec sous plusieurs noms tels que Hospice Saint-Charles, École d'Industrie, École moyenne familiale de

protection de la jeunesse, etc.

L'histoire de cette maison remonte en 1892 lorsque les Soeurs du Bon Pasteur font l'acquisition d'un immense bâtiment construit en 1834, selon les données les plus pures du style ionique, et copié sur le Temple des Muses en Grèce.

L'acquisition de ce domaine, situé près du Parc

Victoria à Québec, qu'on appelait alors Hôpital de la Marine ou de l'Immigration, avait pour but d'y recevoir les orphelins de la rue St-Amable de Québec.

À ce moment, l'institution change non seulement de propriétaire mais aussi de nom. Ce sera désormais l'Hospice Saint-Charles, en l'honneur de Mgr Charles-Félix Cazeau, aumônier des religieuses à leur Maison Mère de Québec.

Pendant un demi-siècle, ces vieux murs y desserviront une clientèle atteignant parfois trois cents (300) enfants.

A part l'incendie de 1923 où plusieurs jeunes y trouvèrent la mort, l'Hospice Saint-Charles ne connut que des cours calmes et paisibles.

Cependant, en août 1940, au cœur des efforts d'entraînement de la deuxième guerre mondiale, le Gouvernement fédéral avait décidé d'exproprier ces lieux afin d'y mettre une école d'aviation.

Comme compensation, la Communauté du Bon Pasteur a reçu un domaine de 325 acres de terre et de bois à Cap-Rouge, connu à cette époque sous le nom de "Ferme expérimentale de Cap-Rouge".

Avec son site enchanteur et son incomparable panorama, Cap-Rouge et ses hauteurs ont rapidement enthousiasmé les jeunes qui étaient à ce moment sous la protection des religieuses.

À partir de ce déménagement, l'Hospice devient la Maison Saint-Charles de Cap-Rouge.

Dès ces débuts, suivant certaines promesses gouvernementales, il avait été question de bâtir quelque chose de neuf et d'approprié, ce qui ne s'est jamais fait.

Après 30 ans d'existence, dans ce qui était avant leur arrivée une grange, et même si on y a déboursé des milliers de dollars pour l'amélioration de la qualité de la vie, ce n'était pas suffisant et la Maison Saint-Charles dut fermer ses portes en 1971 pour cause de vétusté de ces locaux.

Maison Notre-Dame de la Garde

Non loin de là, en l'occurrence à quelques centaines de pieds de la falaise de Cap-Rouge, existait une autre maison précurseur du Centre d'Accueil l'Éscale: la Maison Notre-Dame de la Garde. Des institutions dont nous venons de raconter quelques faits de leur histoire, Notre-Dame de la Garde est celle qui eut la vie la plus courte.

On raconte que son histoire débute le 23 octobre 1943 lorsque la Communauté des Soeurs du Bon Pasteur de Québec s'est portée acquéreur du Manoir de Cap-Rouge. La raison de cette transaction était que la Communauté voulait mettre sur pied les ressources adéquates nécessaires pour s'occuper des jeunes filles de la région de Québec, protégées de la Cour qui étaient à ce moment conduites à Laval-des-Rapides, faute de disponibilité à Québec.

En ce temps-là, la population de Québec connaissait cette maison sous l'appellation d'École de réforme. Par analogie à la philosophie que sous-tendaient les Maisons Marie-Fitzbach et Saint-Charles, ce Centre privilégiait non pas une philosophie pénale mais une philosophie curative. Tout l'ensemble du vécu quotidien se devait d'être utilisé de façon

thérapeutique.

À peine ouverte en 1946, la Communauté songeait déjà à fermer l'institution puisqu'il semblait y être impossible d'y rassembler tous les éléments nécessaires à la constitution d'un milieu rééducatif.

En 1947, la décision de cesser les opérations est prise! Elle doit prendre effet le 15 décembre et semble irrévocable.

Le Gouvernement du temps très au courant de la réputation qu'avaient les religieuses du Bon Pasteur pour la qualité professionnelle de leur intervention auprès de cette catégorie de clientèle, considère ce geste comme un ultimatum.

Il s'empresse alors de faire connaître sa ferme intention de bâtir de nouveaux locaux en annexe à ceux déjà existants et d'allouer des budgets supplémentaires afin que l'oeuvre se poursuive.

Ce fait nouveau amena les religieuses à reconsidérer leur décision et à attendre la concrétisation de cette promesse.

En 1950, la propriété est vendue au Gouvernement pour que les travaux annoncés y débutent en 1951.

Probablement stimulées par la connaissance des résultats anticipés, les Soeurs poursuivirent sans interruption leurs activités dans les locaux inadéquats du vieux Manoir et ce, en dépit de l'inconfort additionnel apporté par l'existence d'un chantier de construction à proximité.

Le 13 février 1953, une nouvelle bâtisse est livrée à la Communauté.

Depuis lors, et ce, jusqu'au 3 septembre 1975, la Communauté continua d'y manifester son adresse et son dévouement dans la rééducation des jeunes adolescentes mésadaptées socio-affectives.

La conception de l'Éscale

Entre-temps, à la fin des années soixante, la Communauté des Soeurs du Bon Pasteur se rendit à l'évidence qu'à brève échéance, si les possibilités d'expropriation de la Maison Marie-Fitzbach et de la fermeture de la Maison Saint-Charles se réalisaient, et si la baisse drastique des nouvelles vocations religieuses se poursuivait à la même allure, elle ne tiendrait plus les ressources minimum adéquates à suffire à la tâche qu'elle s'était donnée à l'occasion de sa fondation.

Ces faits étaient d'autant plus troublants qu'on prévoyait déjà à ce moment qu'au milieu des années 1970, la Maison Notre-Dame de la Garde avec sa capacité interne de seulement cinquante-six (56) places, serait le seul établissement de la région de Québec à pouvoir recevoir ce type d'adolescentes.

Il n'était donc pas sorcier de prévoir que la demande de placement dépasserait l'offre des pla-

ces disponibles.

Dans un ultime effort, dans le but de trouver de nouvelles ressources à sa clientèle privilégiée et ainsi sauver son oeuvre initiale, le Bon Pasteur s'est adressé à des bienfaiteurs laïcs qui par le passé ont collaboré avec la Communauté.

En 1968, de concert avec ces laïcs, une Corporation sans but lucratif est créée, et sa tâche première est d'effectuer les démarches nécessaires pour l'implantation d'un établissement ultra-moderne adapté aux besoins des années 80 de cette clientèle et qui remplacerait les Maisons déjà énumérées.

Ce groupe de bénévoles qui partageaient les mêmes objectifs que les Soeurs, a été piloté pendant de nombreuses années par Monsieur Paul Giguère et le Docteur Ernest Verge.

L'intervention de ces gens porta ses fruits puisqu'en 1971, le Gouvernement débloqua des crédits spéciaux de l'ordre de deux millions de dollars afin que débute en 1973 une construction qui allait devenir le 3 septembre 1975, l'un des établissements les plus fonctionnels du Québec.

Depuis ce moment, en considération de la qualité des soins qui y sont prodigués, le Centre n'a pas tardé à se donner une réputation d'excellence.

Au fil des années, l'organisation des services à la clientèle s'est de plus en plus laïcisée. Il semble qu'en raison du peu d'effectifs qui lui restent, les dirigeantes de la Communauté du Bon Pasteur de Québec aient consenti à détourner leur priorité vers d'autres groupes, encore plus démunis de notre société, qui actuellement ne reçoivent aucune aide des autorités gouvernementales.

Conclusion

La contribution de ces religieuses aura marqué l'histoire des services sociaux dans notre région.

Toutefois, maintenant avec leur retrait graduel de ce secteur organisé de la réadaptation de l'enfance, le souvenir de leur dévotion ne sombrera pas dans l'oubli puisque le Centre d'Accueil l'Éscale sera toujours identifié à leur oeuvre.

Pour leur part, d'après leur Président actuel, M. Jean-Guy Thiffault, les membres du Conseil d'administration de l'Éscale composé majoritairement de laïcs et dont la représentation est conforme à la Loi sur les services de santé et des services sociaux du Québec, profitent des circonstances et sont unanimes à réitérer et à proclamer publiquement leur engagement et leur vocation à poursuivre la défense des intérêts de cette clientèle qui est généralement peu en mesure de réagir et de faire valoir ses droits.



La Maison Notre-Dame-de-la-Garde photographée en 1953 qui est aujourd'hui l'hôtel de ville de la municipalité de St-Félix de Cap-Rouge. (Photo exclusive de l'Appel)

Vol. IV
Page 41

Pas de
révision
le 8 octobre
1980



À l'ouverture de l'exposition intitulée "L'architecture et la nature à Québec au XIXe siècle", nous reconnaissons à droite M. Denis Vaugeois, ministre des Affaires culturelles, et Mme France Gagnon-Pratte, auteur du magnifique catalogue sur les grandes villas de Québec; à gauche, Mme Lise Picher, directeur par intérim du Musée du Québec, et M. Claude Thibault, conservateur de l'art ancien du Québec.

En arrière-plan, une maquette de la Maison Montmorency des jours d'autrefois.

(Photo l'Appel, G. Lefrançois)

L'APPEL, mercredi 15 octobre 1980 — Page 3

L'APPEL, mercredi 15 octobre 1980 — Page 5



"L'architecture et la nature à Québec au XIXe siècle: LES VILLAS". Cet ouvrage nouvellement publié par le Musée du Québec trace l'évolution de l'architecture des villas de la banlieue de Québec entre 1780 et 1900. Comptant

334 pages, le catalogue est illustré de plus de 400 reproductions d'œuvre d'art, de photographies, de cartes et de plans anciens.

(Photo Éditeur officiel du Québec)

Les belles villas des environs du Québec du XIXe siècle attendent votre visite

Par G. Lefrançois

Le Musée du Québec a ouvert la saison d'automne avec une exposition d'envergure intitulée "L'architecture et la nature à Québec au XIXe siècle: LES VILLAS". Cette exposition se continue jusqu'au 29 novembre. Accompagnée d'un catalogue abondamment illustré et d'un montage audiovisuel, l'exposition retrace l'évolution de l'architecture des villas aux environs de Québec et comprend plus de cinquante œuvres d'art, tableaux, aquarelles ainsi que des photographies, des cartes et des plans. Quatre maquettes illustrent les caractéristiques principales de ce type d'architecture.

Cette exposition invite à la découverte d'un patrimoine architectural trop peu connu et révèle une époque où villas et cottages formaient un tout harmonieux dans le paysage.

Pour familiariser le public avec le thème de l'exposition, le Musée du Québec a donc élaboré un programme d'activités en collaboration avec les professeurs et étudiants en histoire de l'art de l'université Laval et le ministère des Travaux publics et de l'Appro-

visionnement.

Animation et visites — Dans un premier temps, le visiteur pourra voir l'exposition en compagnie d'un animateur durant les fins de semaine jusqu'au 16 novembre, aux heures suivantes: à 13h, 14h, 15h et 16h; les intéressés profiteront sans nul doute de voyages organisés en autobus qui feront le tour des plus belles villas encore existantes dont Benmore, Cataract et Beauvoir en compagnie d'étudiants en histoire de l'art. Départ du Musée à 15 heures, les samedi et dimanche, toutes les fins de semaine d'octobre.

Lancement d'un ouvrage — Le Musée du Québec vient de publier le volume "L'architecture et la nature au dix-neuvième siècle: LES VILLAS", à l'occasion de l'ouverture de l'exposition du même nom qui s'est déroulée, le 24 septembre dernier, sous la présidence de M. Denis Vaugeois, ministre des Affaires culturelles.

Rédigé par madame France Gagnon-Pratte, dans le cadre d'une recherche de maîtrise à l'université Laval, le cata-

logue présente l'évolution de l'architecture des villas dans les environs de Québec, entre 1780 et 1900.

Un patrimoine trop peu connu — Au XIXe siècle, la banlieue de Québec était parsemée de villas. Plus d'une centaine de ces résidences, dont quelques-unes étaient des chefs-d'œuvre d'architecture, témoignaient alors de la nouvelle relation architecture-nature développée en Angleterre et aux États-Unis autour des années 1800. Ces luxueuses demeures sont le fait d'une classe aisée qui, après les ravages des épidémies qui sévissaient alors en milieu urbain, recherche des conditions de vie plus saines.

D'abord utilisées l'été, ces villas et cottages deviennent peu à peu, surtout à cause de l'amélioration des voies de communication, des résidences permanentes.

Le volume est en vente au Musée à \$29.95 jusqu'au 1er novembre, et à \$45.00 après, chez l'Éditeur officiel — ainsi que dans les librairies accréditées.

Par Lionel Allard

Les autorités religieuses de la paroisse de l'Ancienne-Lorette ont jugé à propos de souligner le 70e anniversaire de l'inauguration de l'église actuelle. Il y a eu chant d'action de grâce à chacune des messes de dimanche dernier et un office commémoratif à 19h15.

De 1674 à nos jours, les paroissiens de l'Ancienne-Lorette ont fréquenté quatre églises. Contrairement à ce qui s'est produit à Sainte-Foy, aucune n'a été détruite par l'incendie, pas même celle que des troupes de Wolfe ont occupée en 1759 et en 1760. C'est avant tout à cause de leur exigüité qu'on les a remplacées.

On peut affirmer que la chapelle construite en 1674 par les Jésuites pour les Hurons du bourg de Lorette fut la première église paroissiale des colons français à partir de 1676, alors que le Père Chaumonot était nommé curé par Mgr de Laval. Elle continua à l'être pendant quelques années après le départ des Hurons en 1697. En passant on peut noter le caractère particulier de cet édifice public: l'un des premiers — sinon le premier — à être construit en briques au Canada.

La chapelle de 1674 étant devenue trop petite pour la population grandissante, on décida de construire, à proximité, une église en pierre inaugurée en 1723. Cent ans plus tard, elle ne répondait plus aux besoins. Après bien des tergiversations, on décida de l'agrandir en 1839. Elle subit par la suite de nombreuses modifications intérieures pour accommoder les paroissiens et pour y installer un orgue. En 1905, on a dû se résigner à la remplacer: elle était devenue si vétuste que le mur du portique menaçait de s'écrouler. Les travaux de construction de la nouvelle église ont commencé en 1907.

Le 28 juillet 1907, Mgr Louis-Nazaire Bégin bénissait la pierre angulaire et il présidera lui-même à l'inauguration de la nouvelle église le 12 octobre 1910. Cette construction a coûté \$137,656. La paroisse comptait alors une population d'environ 3,000 âmes et 459 propriétaires. L'église de l'Ancienne-Lorette a les dimensions d'une cathédrale: 195 pieds de longueur, 78 pieds de largeur et 41 pieds de hauteur au-dessus des lambourdes. Des quatre horizons, on aperçoit les flèches élancées de ses deux clochers.

Fermeture de la base de plein air

Les citoyens de Sainte-Foy sont priés de noter qu'en raison de l'incendie criminel qui a récemment dévasté les immeubles de la base de plein air, cette dernière sera fermée au cours de l'hiver prochain.

Les immeubles incendiés étaient indispensables pour l'opération hivernale de la base de plein air et les membres du Conseil de Ville ont décidé de ne pas agir tant et aussi longtemps que l'avenir de la base ne sera pas assuré.

La Ville poursuit actuellement ses démarches avec le plus gros propriétaire de terrains à la base de plein air et du fruit de ces démarches dépendront sans doute une subvention gouvernementale et le maintien ou non de la base de plein air de Sainte-Foy.



La Petite Histoire se balade dans nos rues

15 octobre 1980

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

DE LONGPRÉ (avenue) et RICHER (rue) — Sur le lot no 118 qui est inscrit comme propriété de sir Narcisse-Fortunat Belleau, lors de la confection en 1873 du cadastre de Sainte-Foy, se trouvent, aujourd'hui, les avenues Terrasse-Laurentienne et De Longpré ainsi que d'autres rues, dont Richer et Chapdelaine (en partie).

L'auteur de cette chronique a déjà donné l'origine de ces noms de rues et avenues. Il tient cependant à revenir, aujourd'hui, à l'avenue De Longpré (voir L'Appel du 22 février 1978) et à la rue Richer (voir L'Appel des 8 et 15 mars 1978), afin d'élaborer davantage sur la véritable origine de leur appellation respective et en profiter pour effectuer certaines rectifications ainsi que pour faire connaître une grande personnalité, originaire de ce coin de Sainte-Foy, dans la personne du premier lieutenant-gouverneur du Québec. Tout comme nous, nos lecteurs pourront alors s'étonner qu'aucune rue et aucune plaque historique dans la ville de Sainte-Foy ne rappellent le souvenir de sir Narcisse-Fortunat Belleau, une des gloires du

Canada français.

Catherine De Longpré — Située dans le quartier Saint-Thomas d'Aquin, au nord du chemin Sainte-Foy, l'avenue De Longpré conduit depuis cette dernière artère jusqu'à la rue Chapdelaine qui borde une partie de la "côte" Sainte-Geneviève (le mot "côte" pris dans le sens d'autrefois), sur le bord de la falaise. Les avenues parallèles Terrasse-Laurentienne et De Longpré se sont ouvertes entre 1952 et 1955.

Comme l'avenue De Longpré est située sur une terre qui avait été acquise, en 1923, de la famille Belleau par le Monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec, le conseil municipal de Sainte-Foy a cru bon de l'appeler "De Longpré", en l'honneur de Catherine De Longpré, en religion Catherine de Saint-Augustin (1632-1668), directrice générale de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Dans son livre "Dieu et Satan dans la vie de Catherine de Saint-Augustin", l'écrivain et le professeur Ghislaine Boucher, R.J.M., donne des notes biographiques qui permettent de situer, dans le temps et dans l'espace, notre héroïne.

Catherine De Longpré est une des grandes figures qui ont marqué les débuts de la Nouvelle-France. À juste titre, elle a été inscrite dans le groupe de ceux et celles que l'on a appelés les "Fondateurs de l'Eglise canadienne".

Originaire d'une famille de juristes de Normandie, Catherine naquit le 3 mai 1632, à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Son père, Jacques-Simon De Longpré, était avocat; sa mère, Françoise de Launay-Jourdan, était la fille du lieutenant civil et criminel du siège présidial de Saint-Sauveur. Pour des raisons familiales, Catherine fut élevée par ses aïeux maternels, ce qui lui donna l'occasion de rencontrer

saint Jean Eudes et des Jésuites qui l'instruisirent de la religion. Chez ses grands-parents, qui possédaient un hôtel où ils hébergeaient charitablement les malheureux, elle apprit aussi à soigner les malades. Ainsi se dessinait, dès son plus jeune âge, sa vocation à faire la volonté de Dieu à travers l'apostolat auprès des malades.

Elle s'embarqua pour le Canada dès l'âge de seize ans. Toute sa vie est consacrée au service des malades, comme Hospitalière



Une plaque historique devrait indiquer que c'est à l'angle du chemin Sainte-Foy et de la rue Terrasse-Laurentienne qu'est situé l'emplacement où est né sir Narcisse-F. Belleau (1808-1894), premier lieutenant-gouverneur du Québec (1867-1873). A ce même endroit se dresse la vieille maison Belleau-Baby, 2102, chemin Sainte-Foy.
(Photo L'Appel, G. Lefrançois)

re à l'Hôtel-Dieu de Québec où, à deux reprises, elle est élue directrice générale. Femme d'action et de haute contemplation, elle séduisit par la richesse et l'équilibre de sa personnalité.

Après avoir jeté un peu de lumière sur l'origine de l'appellation de l'avenue De Longpré, il serait logique maintenant de parler de la famille Belleau à laquelle appartenait avant 1923 le lot no 118 sur lequel est située cette avenue.

Lot no 118 — Dans son livre sur l'histoire de la paroisse de "Notre-Dame-de-Sainte-Foy (1902)", l'abbé H.-A. Scott, ancien curé de cette paroisse, affirme que le lot (ou la terre) no 118, faisant partie de l'arrière-fief de Sainte-Ursule, seigneurie de Sillery, mesurait 86 arpents et 51 perches en superficie et qu'il était le lieu natal de sir Narcisse-F. Belleau, premier lieutenant-gouverneur du Québec, et que (en 1902) ce lot appartenait à son neveu Jules Belleau.

Si l'on consulte le cadastre abrégé de l'arrière-fief de Sainte-Ursule, on découvre que René-Gabriel Belleau, premier mai-

re de Sainte-Foy, et Léon Belleau, tous deux frères de sir Narcisse-F. Belleau, possédaient des terres dans cet arrière-fief, de même que Michel Scullion dont la femme était Philomène Belleau, mais on ne retrace aucun proche lien de parenté entre cette dernière et sir Narcisse-F. Belleau.

De qui donc Gabriel Belleau ou son fils sir Narcisse-F. Belleau détenaient-ils la terre no 118 qui faisait partie de cet arrière-fief? C'est là un gros point d'interrogation à qui seule la découverte d'un document notarié pourrait répondre. Et la découverte de ce dit document peut exiger de nombreuses heures de recherche de la part de votre chroniqueur qui accepte pourtant ce défi.

Dans le livre de renvoi du cadastre de 1873 de Sainte-Foy, le lot no 118 est décrit comme suit:

"Borné en front par chemin de Québec au Cap-Rouge par Sainte-Foy, en profondeur par la ligne limitative entre cette paroisse-ci et la paroisse de Saint-Sauveur, au nord-est par le lot no 119 et la dite

ligne limitative, et au sud-ouest par le lot no 117, mesurant deux arpents huit perches de front sur trente arpents de profondeur dans une ligne; et 28 arpents six perches dans l'autre, contenant en superficie quatre-vingt-six arpents et cinquante et une perches."

Rappelons que le lot 117 dont il est ici question a appartenu successivement à John Pye, à dame Henry Crawford et à Jules Rochette (voir chronique sur l'avenue Rochette). Quant au lot no 119, il a appartenu successivement au maire René-Gabriel Belleau, à ses héritiers et à Émile Côté (voir chronique sur l'avenue Émile-Côté).

Dans une prochaine chronique, on parlera de l'acquisition du lot no 118 par l'Hôtel-Dieu de Québec et on débitera la biographie de sir Narcisse-F. Belleau.

(À suivre)



L'avenue De Longpré, dans le quartier Saint-Thomas d'Aquin, rappelle le souvenir d'une ancienne directrice de l'Hôtel-Dieu de Québec, sœur Catherine de Saint-Augustin, née Catherine DE LONGPRÉ (1632-1668), une des

grandes figures qui ont marqué les débuts de la Nouvelle-France. Il s'agit ici de la reproduction d'une peinture que contient le monastère de l'Hôtel-Dieu.
(Photo L'Appel, G. Lefrançois)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

22 octobre 1980

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

DE LONGPRÉ (avenue) et RICHER (rue) — 2e chronique — Comme sir Narcisse-F. Belleau (1808-1894), premier lieutenant-gouverneur du Québec (1867-1873), est né sur la terre familiale (lot no 118) sur laquelle se trouvent l'avenue De Longpré et la rue Richer, quartier Saint-Thomas d'Aquin de la ville de Sainte-Foy, il convient de donner dans le cadre de cette chronique une biographie de cette personnalité ainsi que quelques notes généalogiques sur la famille Belleau.

Il n'a pas épousé sa belle-mère — La plupart des biographies de sir Narcisse-F. Belleau répètent les mêmes erreurs. On dirait qu'ils se copient les uns les autres, sans prendre le souci de remonter aux sources. Par exemple, on lui fait épouser une dame Vanfelson, nom de famille de sa belle-mère, alors qu'en réalité il a épousé la fille de celle-ci, plus précisément dame Marie-Reine-Joséphite Gauvreau. Nous retrouvons cette erreur entre autres dans le Dictionnaire général du Canada (R.P.

Louis Le Jeune) et le Bottin parlementaire du Québec (Paul-E. Parent).

Lorsque j'ai commencé à recueillir de la documentation sur la famille Belleau, une des plus anciennes de Sainte-Foy, j'ai d'abord cru possible que sir Narcisse-F. Belleau se serait marié deux fois. Mais c'est son petit neveu, Blaise Belleau (né en 1906), de Québec, ma principale source d'informations, qui m'a détrompé, en m'assurant que son grand-oncle n'avait épousé qu'une seule femme et qu'elle s'appelait Marie-Reine-Joséphite



Sir Narcisse-F. Belleau, premier lieutenant-gouverneur du Québec, dont la maison natale était située à l'angle du chemin Sainte-Foy et de l'avenue Terrasse-Laurentienne. (Photo: "Les maires de la Vieille Capitale")

Gauvreau. Et, après maintes recherches, j'ai réussi à dénicher son acte de mariage dans un registre paroissial de Berthier-en-Bas, plus précisément à Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse.

Ci-après, je prends la liberté de citer la biographie de notre personnage que l'on croit la plus fidèle possible. Elle est extraite du "Répertoire des parlementaires québécois 1867-1978". Bibliothèque de la Législature, Québec 1980.

Biographie de Sir Narcisse-F. Belleau

"Né à Sainte-Foy (maison paternelle) sise angle chemin Sainte-Foy et avenue Terrasse-Laurentienne et baptisé dans la paroisse Notre-Dame-de-Québec, le 20 octobre 1808, fils de Gabriel Belleau, cultivateur, et de Marie-Renée (Kotska) Hamel.

A épousé à Berthier-en-Bas (paroisse Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse), dans le comté de Montmagny, le 15 septembre 1835, Marie-Reine-Josephite Gauvreau, fille de Louis Gauvreau, marchand et député à la Chambre d'assemblée de la province du Bas-Canada de 1810 à 1822, et de Marie-Josephite Vanfelson.

Fit ses études au séminaire de Québec et sa cléricature auprès de Mes Perreault et Burroughs, puis chez Me A.-R. Hamel. Admis au barreau du Bas-Canada en septembre 1832. Créé conseiller en loi de la reine le 18 décembre 1854.

Avocat, conseiller juridique et administrateur. Directeur de la Banque de Québec de 1850 à 1894. Premier président de la Compagnie des chemins de fer de la Rive Nord incorporée en 1852. Président adjoint de la Lower Canada Investment and Agency Co. Officier de milice.

Echevin du quartier Saint-Jean au Conseil de ville de Québec de 1847 à 1850. Maire de Québec de 1850 à 1853. Conseiller législatif de la province du Bas-Canada, d'octobre 1852 à juillet 1867. Prési-

dent du Conseil législatif et à ce titre, membre du conseil exécutif dans le cabinet Macdonald (J.-A.) Cartier de novembre 1857 à août 1858, et dans le cabinet Cartier-Macdonald d'août 1858 à mars 1862. Ministre de l'Agriculture dans le même cabinet de mars à mai 1862. Receveur général et titulaire du ministère Belleau-Macdonald d'août 1865 à juillet 1867. Assermenté lieutenant-gouverneur de la province de Québec le 1er juillet 1867. Nommé sénateur de la division de Stadacona le 23 octobre 1867, il démissionna le 2 novembre 1867 sans avoir siégé. Réassemblé lieutenant-gouverneur le 31 janvier 1868, il occupa ce poste jusqu'au 11 février 1873. Fut administrateur de la province en 1885 et 1890.

Fait chevalier par le Prince de Galles en 1860, créé commandeur grand officier de l'ordre royal d'Isabelle la catholique en 1871 et commandeur de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges en 1879. Décédé à Québec, le 14 septembre 1894, à l'âge de 85 ans et 11 mois. Inhumé dans la chapelle des Ursulines, à Québec, le 18 septembre 1894. (fin de la citation)

Généalogie ascendante — Cette famille Belleau habite Sainte-Foy depuis quatre générations, si nous remontons dans le temps à partir de sir Narcisse-F. Belleau.

4^e génération: Narcisse-F. Belleau (M. Reine-Josephite Gauvreau); 3^e génération: Gabriel Belleau (Marie-Renée (Kotska) Hamel), marié à Sainte-Foy, le 2 mai 1800; 2^e génération: Noël Belleau (M. Félicité Routhier), marié à Sainte-Foy, le 18 septembre 1758; 1^{re} génération: Pierre Belleau (Anne Bonamie), marié à Sainte-Foy, le 7 janvier 1722.

Il faudrait remonter la chaîne des titres de propriété, pour savoir quelle est la génération de cette famille Belleau qui est devenue le premier propriétaire du lot 115 où sir Narcisse passa sa jeunesse. Dans une future chronique, on publiera une photographie de la maison natale qui a été démolie vers 1900 et remplacée par le no 2102, chemin Sainte-Foy (angle Terrasse-Laurentienne) qui a été reproduite dans la chronique de la semaine dernière.

En étudiant la généalogie de sir Narcisse, on voit qu'il a épousé sa cousine (en ligne plus ou moins directe). En effet, sa femme était la fille de Louis Gauvreau et de Marie-Josephite Vanfelson, lequel Louis Gauvreau avait épousé, en premières noces, Marie-Louise Belleau, fille de Noël (M. Félicité Routhier), donc tante de sir Narcisse.

(À suivre)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

29 octobre 1980

Vol IV - Page 44

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

DE LONGPRE (avenue) et RICHER (rue) — 3^e chronique — Dans la chronique de cette semaine, il y aura une rectification sur l'origine du nom de la rue "Richer" ainsi que sur l'ascendance généalogique de sir Narcisse-F. Belleau. Puis ce sera la continuation de notes biographiques sur ce premier lieutenant-gouverneur du Québec (1867-1873) sur la terre duquel sont situées l'avenue De Longpre et la rue Richer.

Vérité origine du toponyme RICHER — M'étant fié à un document municipal, j'ai, dans l'Appel des 7 et 15 mars 1978, donné une origine erronée sur l'appellation de Richer donnée à une rue qui est située sur l'ancienne terre de sir Narcisse qui passa aux mains du Monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec, en 1923. Au cours du lancement d'un livre dans cette institution, en avril 1979, c'est une religieuse de l'endroit qui m'a mis la puce à l'oreille, en m'affirmant, après consultation des archives, qu'aucune religieuse de ce nom n'avait oeuvré dans sa communauté.

Par la suite, en consultant "Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec 1636-1716" (Presses de Garden City), page 14, je tombai sur les deux paragraphes suivants qui vont éclaircir notre lanterne:

"Les Religieuses de la Miséricorde de Jésus de l'Hôtel-Dieu de Dieppe, capitulairement assemblées, firent l'élection de trois d'entre elles pour accompagner madame la duchesse d'Alguillon et venir ensemble fonder et établir ce couvent et Hôtel-Dieu de Québec en la Nouvelle-France.

"Enfin, le jour de notre départ étant venu, le quatrième de mai 1639, Madame de la Pettrie, fondatrice des Ursulines de Québec, vint dans notre Communauté de Dieppe, avec la Révérende mère Marie de l'Incarnation, la Révérende mère Marie de Saint-Joseph et la Révérende mère Cécile de Sainte-Croix (1) qu'elle amenait en ce pays, et après la sainte Messe où nous communîâmes, on nous fit déjeuner toutes ensemble (—)

(1) Cécile Richer, dite de Sainte-Croix, née vers 1600. Nous ignorons ses origines familiales. Elle appartenait au couvent des Ursulines de Dieppe." (fin de la citation)

On voit par cette citation que Cécile Richer appartenait à la communauté des Ursulines et non à celle du Monastère de l'Hôtel-Dieu. Le comité de toponymie municipal aurait donc erré, en donnant le nom de RICHER à une rue

qui était située sur une terre (lot 118) qui aurait appartenu à l'Hôtel-Dieu.

Située dans le quartier Saint-Thomas d'Aquin, la rue RICHER, au nord du chemin Sainte-Foy et parallèle à celui-ci, relie l'avenue Terrasse-Laurentienne à l'avenue Baillargé en coupant l'avenue De Longpre, Place-Philippe et l'avenue Emile Côté.

Autres rectifications — Correction d'une erreur typographique dans la chronique du 22 octobre, au début du 2^e paragraphe. Il faudrait lire BIOGRAPHES au lieu de biographies.

Suite à un renseignement fourni par M. Jacques Belleau, 627, rue Strasbourg, Sainte-Foy (petit-fils de Jules Belleau), sir Narcisse-F. Belleau serait de la 5^e génération (V), car avant Pierre Belleau (Anne Bonamie) donné, la semaine dernière, comme la 1^{re} génération, il faudrait considérer BLAISE Belleau comme l'ancêtre de cette famille Belleau en Nouvelle-France. Ayant épousé, le 25 septembre 1673, en N.-D.-de-Québec, dame Hélène Gailly, il était le fils de François Belleau et de Marguerite Crevier, évêché de Péquignex en France. L'ancêtre, au pays, de sir Narcisse

se serait donc BLAISE Belleau, d'après l'Institut généalogique Drouin. Je laisse aux experts généalogistes de déterminer si c'est de la lignée des Belleau dit Larose.

Je reviendrai à d'autres relevés généalogiques plus tard, afin de ne pas donner une indigestion aux profanes en la matière.

Mariage de sir Narcisse — Comment cet avocat de carrière, qui pratiquait en

la ville de Québec et qui avait sa maison de campagne (plus ou moins genre villa) à Sainte-Foy, angle chemin Sainte-Foy et Terrasse-Laurentienne de nos jours, est-il allé se marier aussi loin que Berthier-en-Bas? Il avait probablement connu son épouse à Québec même, car elle était originaire de cette ville et était même sa cousine.

Si vous n'avez pas de notions en science généalogique, vous ne trouverez jamais aux Archives nationales du Québec un registre d'état civil qui porte le nom de Berthier-en-Bas. Si vous consultez le Dictionnaire des paroisses de Pierre-Georges Roy ou d'Hormidas Magnan, vous apprendrez que Berthier-en-Bas est le nom du bureau de poste et que le nom de la paroisse est Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse, comté de Montmagny. Pour retracer l'acte de mariage de sir Narcisse, il faut donc consulter à la Maison des archives (pavillon Casault) les registres de la paroisse ci-dessus citée.

Voici donc un extrait du registre d'état civil de la paroisse N.-D.-de-l'Assomption-de-Bellechasse (année 1835, 4^e feuillet, verso):

"Le quinze septembre mil huit cent trente-cinq, après la publication d'un ban de mariage faite au prône de nos messes paroissiales et la dispense de deux autres de Monseigneur l'Évêque de Québec, la même publication ayant eu lieu en la paroisse Notre-Dame de Québec, comme il appert par le certificat de Messire Baillargeon, curé du lieu. La dispense du quatrième degré de consanguinité ayant

été obtenue de Monseigneur Signay, évêque de Québec, entre Narcisse-Fortunat Belleau, écuyer, avocat, domicilié en la paroisse N.-D.-de-Québec, fils majeur de sieur Gabriel Belleau et de feue dame Marie Hamel, ses père et mère de la paroisse de Sainte-Foy d'une part. Et demoiselle Marie-Reine-Josephite Gauvreau, domiciliée en la paroisse de Berthier, fille majeure de feu Louis Gauvreau, écuyer, et de défunte dame Josephite Vanfelson, ses père et mère de la paroisse N.-D.-de-Québec d'autre part. Ne s'étant découvert aucun autre empêchement au dit mariage nous, prêtre soussigné, avons reçu leur mutuel consentement et leur avons donné la bénédiction nuptiale en présence de Gabriel Belleau, écuyer, notaire, frère, Antoine-A. Parent, écuyer, notaire, ami de l'époux, demoiselle Marie-Anne Gauvreau, sœur de l'épouse, demoiselle Eléonore Dénéchaud, nièce de l'épouse, et de plusieurs autres qui ont signé avec nous." (Fin de la citation)

L. Villeneuve, ptre
Notons que le notaire Gabriel Belleau, ci-dessus mentionné comme le frère de l'époux, est le premier maire de Sainte-Foy (1855-1857) et qu'il possédait deux terres donnant sur le chemin Sainte-Foy, lots 119 et 128, aujourd'hui situés en la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin.

Il est impossible de donner d'une manière exacte environ douze signatures de témoins qui ont assisté à ce mariage, pour la bonne raison, qu'avec les ans, le texte écrit en une encre de mauvaise qualité est devenu pour ainsi dire illisible. Conclusion: pour réussir à déchiffrer certains documents anciens, l'apprenti archiviste doit s'armer de patience et se servir de son jugement... et de bien d'autres qualités de chercheur.

(à suivre)



Dans le Vieux-Québec, à l'intérieur de la chapelle du Monastère des Ursulines, sur un mur apparaissent les deux plaques commémoratives reproduites sur cette photo. Sur

celle de gauche, nous voyons: "Ici repose Sir Narcisse-Fortunat Belleau, C.R., K.C., M.G., C.I.C., premier lieutenant-gouverneur de la province de Québec, décédé le 14 septembre 1894 à l'âge de 86 ans. Priez pour lui." Sur la plaque de droite: "Ici repo-

se Lady Belleau, née Marie-Reine-Josephite Gauvreau, épouse de l'Honorable Sir N.-F. Belleau, C.R., K.C., M.G., C.I.C., décédée le 10 décembre 1884." Et c'est signé: "Z. Maranda". (Photo L'Appel, G. Lefrançois)

La nouvelle circonscription électorale de La Peltre compte 39 645 électeurs

Par G. Lefrançois

Cette nouvelle circonscription (comté) comprend les municipalités suivantes: la ville de l'Ancienne-Lorette et les municipalités des paroisses de Saint-Augustin-de-Desmaures et de Saint-Félix-du-Cap-Rouge, ainsi que le quartier Laurentien, de la ville de Sainte-Foy, et une partie du quartier Neufchâtel, de la ville de Québec.

Auparavant, ces municipalités appartenaient à la circonscription de Chauveau qui a cédé 34,088 électeurs à La Peltre et en a récupéré 12,822 de la circonscription électorale de Charlesbourg.

La nouvelle loi sur la représentation électorale

prévoit que le nombre d'électeurs dans une circonscription électorale doit se rapprocher de 34,000 électeurs. Cette norme a pour effet de faire passer le nombre de circonscriptions électorales au Québec de 110 à 122. C'est ainsi qu'a vu le jour la circonscription électorale de La Peltre.

Le nom de cette nouvelle circonscription rappelle le souvenir de madame de La Peltre qui est reconnue comme un des fondateurs de notre pays. Chez nous, c'est la première fois qu'un nom de femme est donné à une circonscription électorale qu'on appelle "comté".

Vol. IV - Page 45

Du côté de l'Ancienne-Lorette

Grand ralliement des familles Plamondon

Par Lionel Allard

Dimanche le 12 octobre, à 13h, quelques centaines de Plamondon, venus de tous les coins du Québec et d'ailleurs, ont assisté en l'église de l'Ancienne-Lorette à une messe commémorative du mariage de l'ancêtre Philippe à Marguerite Clément. Cet événement historique remonte au 22 avril 1660, à Laprairie près de Montréal.

Pourquoi avoir organisé cette rencontre à l'Ancienne-Lorette? Des trois fils de Philippe Plamondon, seul Pierre a assuré la descendance et, par ses sept fils, il est devenu l'ancêtre de tous les Plamondon d'Amérique. Pierre Plamondon s'est marié à Charlotte Hamel, fille de Jean-François et de Anne-Félicité Levasseur, en l'église de l'Ancienne-Lorette le 2 mai 1709. Ils se sont établis sur une terre de la seigneurie de Maure, sur la côte St-Ange.

Au cours de la dernière fin de semaine, les représentants des familles Plamondon se sont retrouvés en divers lieux, à Québec et aux alentours, là où des personnalités du patronyme ont laissé des marques. C'est ainsi qu'ils ont visité Neuville, le musée du Québec et les endroits

où sont conservés les tableaux du peintre Antoine Plamondon. Ce dernier est né à l'Ancienne-Lorette en 1804 et y a passé son enfance. Après avoir été professeur de peinture à Québec, il s'est installé à Neuville en 1853 et il y est mort en 1895. Les voyageurs se sont ensuite rendus à St-Raymond de Portneuf pour honorer les fondateurs, de cette paroisse, des Plamondon.

On peut trouver des renseignements utiles sur les premiers Plamondon dans l'édition de septembre 1980 du "Magasin de Ste-Anne de Beaupré" (p. 376 et suivantes) et dans le numéro 28 de la publication hebdomadaire "Nos Racines". Le président de l'Association est M. Benoit Plamondon, C.P. 3702, St-Roch, Québec.

L'Appel - 121 octobre 1980



Située au 2141, chemin Saint-Louis, Sillery, la villa CATTARAUGUS est un bel exemple de l'intégration harmonieuse de l'architecture dans la nature environnante. L'intérieur compte six pièces de réception, cinq chambres à coucher et dix autres chambres; le décor est de style Adam. Pour en savoir plus long sur cette villa et

les autres villas de la banlieue de Québec du XIXe siècle, n'oubliez pas de visiter l'exposition présentement en cours au Musée du Québec. Photo tirée de J.-M. LeMoine (Maple), Québec, 1865.

(Photo: Musée du Québec)



Dans le cadre de l'exposition "L'architecture et la nature à Québec au XIXe siècle: les villas", on pourra admirer au Musée du Québec jusqu'au 29 novembre cette

lithographie colorée du peintre Alfred-Léon Lemercier représentant le Bois-de-Coulonge, autrefois Spenserwood.

(Photo: Musée du Québec)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

DE LONGPRE (avenue) et RICHER (rue) — 4e chronique — C'est sur la terre (lot 118) de Sir Narcisse Belleau que sont situées l'avenue De Longpre et la rue Richer de la ville de Sainte-Foy, quartier Saint-Thomas-d'Aquin. Et c'est à l'angle du chemin Sainte-Foy et de l'avenue Terrasse-Laurentienne qu'était autrefois la maison natale du grand homme dont il est question ci-dessus. Aujourd'hui, s'élève au même endroit la maison Belleau-Baby du 2102 chemin Sainte-Foy. (Voir photo dans l'Appel du 15 octobre). Cette dernière maison est présentement mise en vente. Comme elle est plus ou moins vétuste et délabrée, il est probable que l'acheteur éventuel se résoudra à la démolir pour la remplacer par une maison plus moderne ou par un édifice à plusieurs logements. Et c'est ainsi que disparaîtra un autre élément de notre patrimoine construit vers 1900. Signalons en passant qu'en face se dresse une des plus anciennes maisons de Sainte-Foy, le no 2095, chemin Sainte-Foy, l'ancienne maison du fermier du "domaine" Crawford-Rochette qui est maintenant assurée de survivre, parce qu'elle sert, ou servira bientôt de galerie d'art, étant devenue la propriété de M. J. Harvey de Plaza Laval.

Espérons que les autorités concernées vont envi-

sager le projet d'ériger ou de faire ériger à l'angle du chemin Sainte-Foy et de l'avenue Terrasse-Laurentienne une plaque commémorative qui rappellera aux générations futures qu'à cet endroit est né et a vécu une partie de sa vie un de nos grands hommes publics qui a vu le jour à Sainte-Foy, plus précisément, aujourd'hui, dans le quartier Saint-Thomas-d'Aquin. Ce ne sont pas toutes les villes du Québec qui peuvent se glorifier comme celle de Sainte-Foy d'avoir donné le jour au premier lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

"Comme on le sait, le régime de la Confédération fut inauguré le 1er juillet 1867. A cette même date, Sir Narcisse-Fortunat Belleau (fils de Gabriel et de Marie-Kotska Hamel, de Sainte-Foy) était nommé premier lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Sir Narcisse était à Ottawa le jour de sa nomination et il arriva à Québec le 4 juillet, à bord du steamer QUÉBEC. Il fut reçu au débarcadère par une garde d'honneur du 9e bataillon et un grand nombre de citoyens. Un salut fut tiré de la terrasse Durham (aujourd'hui appelé Dufferin) par la batterie de campagne du major Lamontagne. Le lendemain, 5 juillet, le maire Cauchon présentait une adresse de félicitations au lieutenant-gouverneur Belleau au nom du conseil de ville et

des citoyens de Québec. Le 6 juillet, sir Narcisse Belleau se rendait au Palais législatif pour recevoir les hommages du clergé anglican, du barreau, du conseil municipal et des citoyens de Saint-Sauveur, de la Maison de la Trinité, etc. Le 9 juillet, les magistrats de Québec et les professeurs de l'université Laval saluaient à leur tour le nouveau lieutenant-gouverneur. Enfin, le 26 juillet, les Hurons de Lorette saluaient à leur façon sir Narcisse-F. Belleau." (Cf Le Bulletin des Recherches historiques, no 722).

Dans "Le Conseil législatif de Québec, 1774-1933", l'écrivain Gustave Turcotte nous donne quelques notes complémentaires sur la biographie de Sir Narcisse.

"Le 2 novembre 1871, une dépêche de Madrid exprimait la reconnaissance qu'éprouvait le gouvernement espagnol des démarches faites par les autorités du Canada et par Sir Narcisse Belleau au sujet des flibustiers de Cuba. Un mois plus tard, Sir Narcisse recevait du ministre des Affaires étrangères d'Espagne une lettre officielle par ordre et au nom du Roi lui conférant le titre de Commandeur Grand Officier de l'Ordre Royal d'Isabel la Catholique. Le 6 janvier suivant, lui parvenait un parchemin confirmant son élévation à cette haute dignité.

Le 24 mai 1879, il reçut de la reine Victoria le titre de Commandeur de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges."

Dans le Dictionnaire biographique du Canada (Vol. I, page 397), on nous apprend qu'en 1853 une souscription est lancée à Québec, pour payer le portrait du maire de Québec, Narcisse-Fortunat Belleau, exécuté par le grand peintre que fut Théophile Hamel, né tout comme Sir Narcisse d'une vieille famille de Sainte-Foy. Depuis lors, ce portrait est exposé en permanence dans la salle du Conseil de Ville.

Le fonds sir Narcisse-F. Belleau des Archives nationales du Québec, pavillon Casault de la cité universitaire, contient une lettre de félicitation de la part de la Société Saint-Jean-Baptiste, de Montréal, à l'occasion de la nomination de Sir Narcisse au poste de premier lieutenant-gouverneur du Québec. Datée du 16 septembre 1868, cette lettre est signée par C.-A. Leblanc et C.-A. Dansereau, respectivement président et secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Dans ce même fonds des Archives nationales, on trouve aussi un manuscrit de 458 pages, portant

la date de 1829, rédigé en anglais et en français. C'est une espèce de répertoire de cas de jurisprudence transcrit à la plume par Sir Narcisse.

Carrière politique municipale — Dans le livre sur "Les maires de la Vieille Capitale", Société historique de Québec, 1980, on apprend des renseignements inédits sur sa carrière au conseil municipal de Québec.

"Les électeurs du quartier Saint-Jean font confiance à N.-F. Belleau dès le 9 février 1846, l'élisant alors conseiller pour une période de trois ans, puis en février 1849 pour quatre ans. Pendant ces deux mandats, il fait partie des comités des Chemins, des Règlements, des Edifices Publics et du Gaz; il occupe la présidence du comité des Chemins de 1847 à 1849. Le choix unanime du Conseil de Ville l'amène à la charge de premier magistrat de la Cité pour 1850-51; pour le mandat suivant, les conseillers le préfèrent au Docteur James A. Sewell.

La construction de l'aqueduc entre Lorette et Québec s'avère une des plus importantes réalisations de l'administration Belleau. On souleva le sujet en mars 1850 et on y accorde une attention telle que les travaux se terminent dès 1852. On assiste alors à la création d'un bureau de l'Aqueduc, l'établissement d'une taxe sur l'eau et la construction d'une écluse et d'un château d'eau à Lorette. Tous ces travaux contribuent à créer la dette municipale.

Un autre projet préoccupe le Conseil de Ville à cette époque: celui de la formation d'une ligne de chemin de fer exploitant la rive nord du fleuve Saint-Laurent. Narcisse-Fortunat Belleau assume la direction de la compagnie avec deux personnalités prestigieuses de la ville: George O'Kill Stuart et Joseph Cauchon.

C'est également sous l'administration Belleau qu'on discute pour la première fois d'un pont reliant Québec et Lévis. L'ingénieur anglais Sir Edward William Serrell, chargé de l'étude du projet, en

dresse des plans dont les Archives de la Ville de Québec conservent une copie.

Dans ses rapports annuels, Belleau préconise des emprunts pour les améliorations dans la Cité et la création d'un nouveau fonds d'amortissement. Sous son administration comme maire, on signale également des transformations majeures au département de la Police et la généralisation de l'usage de la pierre et du macadam pour le pavage."

(à suivre)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

DE LONGPRE (avenue) et RICHER (rue) — 5e chronique — Comme c'est sur l'ancienne terre (lot 118) de Sir Narcisse Belleau, premier lieutenant-gouverneur du Québec, que sont localisées l'avenue De Longpre et la rue Richer, nous allons donc continuer à vous parler, aujourd'hui, de la famille Belleau.

Pourquoi Sir Narcisse et son épouse Lady Belleau (Marie-Reine Josephite Gauvreau) furent-ils inhumés dans le Monastère des Ursulines, dans le Vieux-Québec? C'est une question que se posent quelques lecteurs que la chose intrigue. Samedi le 1er novembre, participant à une journée des Archives à cet endroit, j'ai mené ma petite enquête pour savoir de quoi il en retourne.

Précisons d'abord que les deux plaques commémoratives de ces inhumations (voir photo dans chronique du 29 octobre) sont situées sur un mur à l'intérieur et du côté droit de la nef de ce qu'on est convenu d'appeler l'"église" du Monastère des Ursulines. A proximité sur le même mur, une autre plaque commémorative nous rappelle que le général Montcalm fut inhumé à cet endroit dans un trou creusé par un projectil de Anglais.

D'après les explications qu'on m'a données un peu à la sauvette au cours de la visite collective guidée du monastère, Sir Narcisse et Lady Belleau auraient eu le privilège d'être inhumés à cet endroit par-

ce que la demande en aurait été faite dans le testament, paraît-il, de l'un des deux époux, probablement celui de Lady Belleau. Le tout est plausible si l'on considère que la mère de Lady Belleau était une Vanfelson et qu'elle était apparentée avec la Mère supérieure du temps qui était aussi une Vanfelson. Qui ne connaît pas la vieille maison Vanfelson-Légare du Vieux-Québec, rue Des Jardins, qui fut érigée en 1770 et qui abrite aujourd'hui un centre d'artisanat. De plus, cette famille aisée Vanfelson possédait aussi une maison monumentale sur la rue Saint-Louis ou la Grande-Allée, l'artère la plus huppée de l'époque.

Il faut aussi se placer dans l'esprit ou le contexte du temps, alors qu'on considérait comme un privilège le fait de pouvoir être inhumé dans une église, chapelle ou couvent et que l'on croyait que les âmes des défunts qui étaient inhumés en ces établissements profitaient de toutes les messes et prières qui se disaient dans ces lieux bénis (ou bénis).

L'archiviste en chef du Monastère des Ursulines, Sr Marie Boucher, dont la renommée n'est plus à faire comme archiviste, m'a promis qu'elle ferait des recherches sur le sujet et qu'elle m'en ferait connaître les résultats en temps et lieu. Malgré son grand âge (environ 86 ans), Sr Boucher a conservé le dynamisme et la rigueur scientifique qu'on lui con-

naît depuis toujours. Elle espère que le Seigneur lui accordera encore plusieurs années sur terre, afin qu'elle puisse avoir le temps de mener à bon terme l'oeuvre à laquelle elle a consacré une grande partie de sa vie. Et cette oeuvre est celle de faire des précieuses archives de sa communauté un instrument de recherche le plus parfait possible.

En attendant de communiquer aux lecteurs de cette chronique, dès que je l'aurai connu, le fruit de ses recherches, je prends la liberté de reproduire ici un plan du "VIEUX MONASTÈRE" des Ursulines et des annexes, afin que nos lecteurs puissent situer l'endroit exact (indiqué par une flèche et un X sur le plan ci-reproduit) où ont été inhumés Sir Narcisse et Lady Belleau. De plus, nous souhaitons que l'étude de ce plan les incitera peut-être aussi à visiter cette institution historique remplie de souvenirs de notre patrimoine.

(à suivre)



C'est à l'angle du chemin Sainte-Foy et de l'avenue Terrasse-Laurentienne que devrait s'élever un monument ou une plaque commémorative pour signaler que cet endroit est le lieu natal du premier lieutenant-gouverneur du Québec (1867-1873), Sir Narcisse-Fortunat Belleau. (L'Appel, G. Lefrançois)

Saint-Thomas d'Aquin

Une Caisse populaire célèbre un quart de siècle d'existence

Par G. Lefrançois

Diverses activités ont souligné à la mi-octobre le 25^e anniversaire de fondation de la Caisse populaire de Saint-Thomas d'Aquin, située au 828, avenue Myrand, ville de Sainte-Foy.

Cette coopérative d'épargne et de crédit a débuté bien modestement dans un humble local de l'école de la rue de La Somme, le 17 mars 1955, devant sa naissance à une demande de la Ligue des Citoyens de Saint-Thomas et à la collaboration de la Société Saint-Jean-Baptiste, de la Commission scolaire, de l'Oeuvre des terrains de jeux et de l'Ordre de Jacques-Cartier qui incitèrent les paroissiens à assister à l'assemblée de fondation et ensuite à devenir membres.

Dans un court historique publié dans la brochure du 25^e anniversaire, on souligne qu'il ne faut pas oublier surtout l'apport inestimable de M. Hercule Dubé, un convaincu de la philosophie du mouvement Desjardins, qui fit du porte à porte pour promouvoir cette fondation. "Il n'est ni faux ni exagéré d'affirmer que ce modeste employé de la Commission provinciale de l'électrification rurale fut le véritable fondateur de cette Caisse populaire, lui qui, par la suite et jusqu'en 1973, en devint la cheville ouvrière à titre de gérant, comme on disait à l'époque."

Le procès-verbal de l'assemblée de fondation montre que le premier conseil d'administration se composait comme suit: MM. Jules Gingras, président, Jacques Gosselin, vice-président, Hercule Dubé, secrétaire-gérant,

Paul Hudon et Aimé Frenette.

Et dès le 29 avril 1955, la Caisse entrait en activité, un soir par semaine, le vendredi, de 19 à 21 heures. Par la suite, elle ouvrit d'autres soirs, et, en janvier 1959, elle commença à ouvrir durant le jour, cinq jours par semaine. En 1961, le directeur H. Dubé fut engagé à temps complet.

Le 5 mai 1958, la Caisse emménageait en un nouveau local plus grand, à l'angle de l'avenue Rochette et de la rue Jolliet, en achetant une maison. A la fin de novembre 1961, ce fut l'acquisition, auprès de l'épicier Léonce Gariépy, d'un terrain sur l'avenue Myrand pour la construction d'un édifice d'environ 50 pieds par 60. L'en-

trepreneur Wilfrid Légaré livra l'édifice le 15 décembre 1962. Et, enfin, le 15 octobre 1978, ce fut l'inauguration de l'agrandissement de cet édifice.

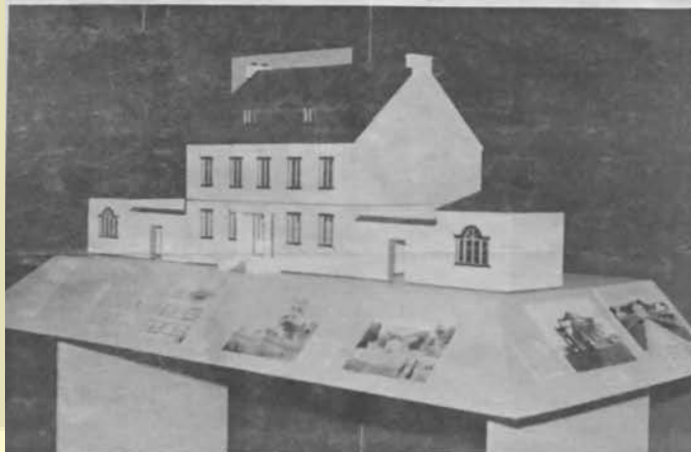
Ce résumé de l'histoire de cette Caisse populaire serait incomplet si l'on ne faisait pas mention de la qualité du dévouement et de l'efficacité du travail accompli par l'actuel président du conseil d'administration et le directeur de cette coopérative, MM. Sarto Kirouac et Claude Couture. Cet historique serait aussi incomplet si on ne rendait pas hommage ici à tous les autres dirigeants et aux employés qui, du début à nos jours, ont contribué au succès de la Caisse populaire de Saint-Thomas d'Aquin.



Au Musée du Québec, dans l'exposition "Le costume, reflet d'une société: 1850-1925", les amateurs de belles formes ainsi que les voyeurs resteront sur leur appétit, lorsqu'ils défilent devant ces deux sirènes cachant leurs charmes physiques sous les pudiques maillots de bain du premier quart de ce siècle. Dans ce temps, on voyait même

des femmes se baigner en jaquette. Il paraît qu'à la sortie de l'eau, elles étaient bien plus affriolantes que les porteuses de bikinis d'aujourd'hui. Cette expo de la collection de Me Serge Joyal a été préparée par le Musée d'art de Joliette.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)



Jusqu'au 29 novembre, au Musée du Québec, une exposition exceptionnelle est consacrée aux villas. Cette maquette est une synthèse réalisée à partir de plusieurs villas de style palladien érigées dans Québec et sa banlieue, de 1790 à 1820. Parmi celles-ci, dans de futures chroniques sur la petite histoire, L'Appel vous dévoilera le passé brillant du manoir BELMONT. Ce dernier occupait un emplacement de choix près du cimetière Belmont, paroisse Saint-Thomas-d'Aquin, ville de Sainte-Foy.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)



Vers la mi-octobre, la Caisse Populaire de Saint-Thomas d'Aquin célébrait son

25^e anniversaire de fondation.

(Photo L'Appel, G. Lefrançois)



Maison natale de Sir Narcisse-Fortunat Belleau démolie et remplacée vers 1900 par l'actuelle maison verte au toit mansardé, située au 2102, chemin Sainte-Foy, angle Terrasse-Laurentienne. La partie de gauche de cette maison disparue servait de résidence d'été à Sir Narcisse.

se, alors que celle de droite servait de demeure permanente à son neveu Jules Belleau, agriculteur, que nous voyons ici avec les membres de sa famille. C'est une photo prise en 1897.

(Photo fournie par M. Blaise Belleau, de Québec)

La Petite Histoire se balade dans nos rues

26 novembre 1980

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

DE LONGPRÉ (avenue) et RICHER (rue) — 7e chronique — L'avenue De Longpré et la rue Richer, quartier Saint-Thomas, sont rattachées d'une certaine manière à l'histoire de la famille Belleau, car c'est sur la terre natale de Sir Narcisse-F. Belleau qu'elles sont situées (lot no 118). Rappelons que la terre voisine, à l'est (lot no 119), appartenait autrefois au premier maire de Sainte-Foy, le notaire René-Gabriel Belleau, et que c'est sur cette dernière que nous trouvons l'avenue Emile-Côté, la rue Dallaire, Place-Philippe, etc.

Dans notre dernière chronique, on a mentionné que Sir Narcisse, en 1880, sachant qu'il ne laisserait aucune postérité après son décès, avait fait la donation de ses biens, dans ce coin de Sainte-Foy, à son neveu Jules Belleau. Pourquoi avait-il choisi ce dernier comme donataire desdits biens, alors qu'il comptait de nombreux autres parents? Je saurais peut-être la réponse à cette interrogation, si j'avais le don de parler aux esprits des défunts comme prétendait le faire l'ancien premier ministre du Canada, MacKenzie King, lorsqu'il a écrit ses mémoires. On n'a plus les premiers ministres qu'on avait!... Aujourd'hui, nous avons un Trudeau qui veut passer à l'histoire en... (pas de politique s.v.p.)

Notes sur Jules Belleau — En consultant les registres paroissiaux de baptêmes, de mariages et de décès (entre parenthèses, le no du folio du registre pour le bénéfice des généalogistes ou autres chercheurs), tant de Neu-

ville (autrefois Saint-François-de-Sales de la Pointe-aux-Trembles) que de N.-D.-de-Foy, on peut esquisser une biographie ou plutôt un squelette de biographie du donataire du premier lieutenant-gouverneur du Québec, Sir Narcisse-F. Belleau.

Né à Neuville, le 30 mai 1849 (Folio 11-V) de Isidore Belleau, cultivateur, frère de Sir Narcisse qui lui avait acheté une terre à cet endroit, et de Marcelline Gingras, fille de Augustin et de Gertrude Fiset, de Neuville (Folio 12), Jules Belleau devient propriétaire de la terre (lot 118), le 11 septembre 1880. Et, le 21 septembre de la même année, il unissait sa destinée (termes romantiques d'autrefois) en l'église N.-D.-de-Foy (Folio 31) avec celle de Flore Côté, domiciliée à Sainte-Foy, alors que le curé François Sasville présidait la cérémonie et que MM. F.-X. Berthiaume, Joseph Doré et Isidore Lamontagne agissaient comme témoins.

Aux profanes qui ne s'intéressent pas à la généalogie et à l'histoire, je demande de m'excuser si mes écrits fourmillent de détails qu'ils prennent plus ou moins. Dans mes chroniques, il faut que je pense à tous mes lecteurs, à toutes les classes de ceux-ci. Plusieurs d'entre eux, d'après mon expérience, aiment certains détails que les profanes n'estiment guère. Mais je demande aux profanes d'être indulgents...

Revenons à nos moutons. Expression triviale pour dire qu'il faut revenir à nos notes biographiques sur Jules Belleau.

Les nouveaux époux habitaient dans la partie est

de la maison natale de Sir Narcisse, alors que ce dernier et son épouse, qui est décédée le 11 décembre 1884, firent de la partie ouest leur résidence d'été. Sir Narcisse Belleau et son épouse suivaient ainsi la mode du temps des gens fortunés de la ville de Québec qui, pour fuir la pollution de la ville (déjà) se réfugiaient à la campagne, l'été. Je recommande à mes patients lecteurs qui veulent approfondir cette mode du temps de consulter "L'architecture et la nature à Québec au dix-neuvième siècle: les villas", de dame France-Gagnon Pratte. Ce volume devrait être dans toutes les familles qui s'intéressent à la petite histoire de ce qu'on appelait la banlieue de Québec: Sillery, Sainte-Foy, Cap-Rouge, Petite-Rivière, Charlesbourg, etc.

Pour bien l'ancrer dans l'esprit de nos lecteurs, répétons que cette fameuse propriété de Sir Narcisse-F. Belleau devenue celle de son neveu Jules Belleau, était le no 118, paroisse Saint-Thomas-d'Aquin. Voir l'édition du 19 novembre, pour la photo de la maison natale de notre premier lieutenant-gouverneur, 2102, chemin Sainte-Foy, angle Terrasse-Laurentienne.

Enfants du premier mariage — Du premier mariage de Jules Belleau naquirent quatre enfants dont deux décédèrent en bas âge: J.-Isidore-Narcisse-Gabriel et M.-Anne-Alice, l'un, le 26 septembre 1885 (f-78) à l'âge de trois ans environ et l'autre, le 6 mai 1887 (F-94-V) à l'âge de neuf mois environ. Deux autres atteignirent l'âge adulte. Marie-EVA Berna-

D'une terre de deux arpents et six perches de front ou environ sur toute la profondeur qu'il peut y avoir, à partir du côté nord du chemin public de Sainte-Foy à aller en profondeur jusqu'à son intersection avec la ligne du chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa & occidental, bornée vers l'est, partie par Goodfellow, représentant Beaulé, et les héritiers de feu René-Gabriel Belleau, en son vivant écuyer, notaire, et vers l'ouest par un nommé Crawford, représentant Pye, dans toute sa profondeur, avec ensemble la maison, deux granges et l'étable, la litière et la porcherie dessus construites, circonstances et dépendances.

Le donateur se réserve l'usufruit desdits immeubles pendant sa vie durant, mais il se dessaisit de la propriété dès ce jour en faveur du donataire.

Le donateur substitue l'immeuble sus donné, à celui des garçons du donataire que ce dernier désignera par son dernier testament ou par acte de do-

nation entre vifs, à défaut par le dit Jules Belleau de désigner tel garçon par son dernier testament ou par donation entre vifs, l'immeuble est substitué à l'aîné des garçons de Alfred Gauvreau-Belleau, médecin, frère du dit Jules Belleau, vivant lors du décès du dit Jules Belleau. Du reste, cette donation est gratuite, et en considération de l'estime et de la confiance que le dit donateur a pour le donataire, confiance que ce dernier devra s'efforcer de conserver en restant honnête homme, citoyen intègre, soucieux de l'honneur de son nom, reconnaissant pour ses protecteurs et compatissant et généreux pour tous, mais surtout pour ses proches et parents. Dont acte fait à Québec sous le numéro notarié deux milles quatre cent soixante et un. Minute en l'étude de V.-W. Larue, N.P." (fin de la citation)

Il est probable que nous finirons, peut-être la semaine prochaine, l'histoire de la famille Belleau, par quelques notes sur Jules Belleau et les siens et les acquéreurs successifs de la terre no 118.

(à suivre) Valérie

dette, née le 21 novembre 1883 (F-64), qui aurait épousé (selon M. Blaise Belleau, notre informateur) Philias Robitaille et qui aurait établi domicile à Montréal. Marie-Louise CECILE, née le 13 novembre 1884 (F70-V) et dont le parrain et la marraine furent le Dr Alfred Gauvreau-Belleau, coroner, et son épouse, dame Emma Car-

rier. Le 15 février 1909, elle épousait DONAT-Joseph Myrand, fils de feu Jérôme Myrand et de Mathilda Mar-
xin, un descendant d'une des plus vieilles familles de Sainte-Foy. Jérôme Myrand est un des pionniers du quartier Saint-Thomas, dont le nom de l'avenue Myrand perpétue la mémoire.

Sur une vieille carte de la paroisse de Saint-Colomb de Sillery (1879), on retrouve le nom de J. Myrand, à proximité du cimetière de cette paroisse (Saint-Michel, aujourd'hui), en bordure sud du boulevard Saint-Cyrille. Dans le "Rang Laberge", la famille Myrand occupait autrefois une place prédominante. M. Blaise Bel-

leau, fils de Jules, nous situe la famille Donat Myrand, en énumérant de mémoire les propriétaires de terrains qui étaient situés, d'est en ouest, sur le côté nord du chemin Sainte-Foy, depuis l'avenue Terrasse-Laurentienne jusqu'à la rue Belmont: Jules Belleau, Jules Rochette (condominium Garnier), Alfred Myrand, Donat Myrand et Joseph Montreuil, marbrier, fabricant d'épigraphes et ancien maire de Sainte-Foy (1913-1915), demeurant à proximité du cimetière Belmont. Après une pause sur la famille Myrand, nous essaierons de finir, la semaine prochaine, l'histoire des Belleau.

(à suivre)



Sous l'œil attentif de M. Ivan Fortier, président de la Société d'histoire de Sainte-Foy, l'écrivain Hélène de Carufel autographe un exemplaire de son li-

vre sur "Le Lin", alors qu'elle prononçait une causerie devant les membres de ce groupement culturel.

(L'Appel, G. Lefrançois)

Société d'histoire de Sainte-Foy

Conférences sur le lin et le sculpteur Vallières

G. Lefrançois

Devant les membres de la Société d'histoire de Sainte-Foy et autres amateurs de la petite histoire, Hélène de Carufel, auteur d'un ouvrage sur "Le Lin" publié chez Léméac, a parlé de cette plante textile que chaque ferme québécoise produisait, jadis, suivant des techniques vieilles d'au moins dix mille ans: culture, transformation et utilisation

domestique du lin.

La fibre du lin servait, autrefois, à confectionner des vêtements et de la lingerie domestique, des cordes et de l'étrappe. Mme Carufel a entretenu son auditoire sur toutes les étapes du travail du lin: arrachage, égrenage, vannage, rouissage, séchage et broyage.

Sculpteur Vallières — à la

Société d'histoire une autre conférence est prévue pour le 2 décembre. Elle portera sur l'œuvre du sculpteur Lauré Vallières qui est né en 1888. C'est un artisan bien connu dans la région par ses travaux en bois exécutés dans plusieurs églises dont celle de Saint-Thomas-d'Aquin.

La ville de Sainte-Foy peut maintenant se glorifier d'avoir son historique

G. Lefrançois

C'est devant de nombreux membres de la Société d'histoire de Sainte-Foy et fervents de la petite histoire de leur patelin que s'est déroulée la cérémonie du lancement d'une brochure de 48 pages sur l'histoire de Sainte-Foy, de plus, ce lancement était sous les auspices de la Société d'histoire et des autorités de la ville de Sainte-Foy, avec l'encouragement pécunier et la présence des représentants du ministère des Affaires culturelles. Le tout se passant à la bibliothèque municipale. Lors de cette cérémonie M. Paul Dutil, conseiller du quartier de St-Thomas d'Aquin et maire suppléant, a tenu

à faire valoir les points suivants dans sa courte allocution et que voici:

"Depuis quelques années déjà, Sainte-Foy a la chance d'avoir une société qui s'efforce de mettre en valeur, un passé historique dont malheureusement on sous-évaluait la richesse. Cette société d'histoire n'en est pas ce soir à ses premières réalisations intéressantes. Je me souviens d'expositions où nous avons pu découvrir une partie de notre passé. Je me souviens aussi de la parution d'un guide bibliographique traçant l'accès à l'ensemble des écrits sur notre histoire.

Le lancement de ce soir s'inscrit donc dans la foulée des gestes qui ont déjà été posés, et qui tendaient tous à nous faire découvrir une richesse insoupçonnée. Le titre de la brochure de Monsieur Santerre, dans cette perspective, ne pouvait être mieux choisi.

Cette brochure, qui nous vaut le plaisir d'être ensemble en ce moment, a une caractéristique qui me plaît particulièrement, celle de vulgariser et de rendre accessible à tous l'histoire de Sainte-Foy.

Cet aspect de la vulgarisation est important si



M. Jacques Santerre, auteur d'une brochure sur l'histoire de Sainte-Foy. (Photo: L'Appel, G. Lefrançois).

on veut que chacun de nos concitoyens s'intéresse au sujet et qu'il le fasse bien, à la longue.

Une autre des caractéristiques de cette brochure la rend intéressante à mes yeux. Elle ne se contente pas de retracer l'histoire ancienne, elle se consacre aussi à un passé plus récent mais qui n'en a pas moins été marquant.

Je tiens, au nom des autorités de la Ville, à remercier et à féliciter Monsieur Santerre pour le travail de recherche et de rédaction qu'il a investi dans cet ouvrage. Ces félicitations, je les adresse également à la Société d'histoire de Sainte-Foy, non seulement pour la publication de la brochure que nous lançons, mais aussi pour l'ensemble des activités qui tendent à mettre notre passé en valeur.

Bien sûr, tout le monde

en convient, Sainte-Foy est une ville jeune; son développement est relativement récent, si on la situe par rapport à d'autres villes du Québec et plus particulièrement à notre voisin de l'est. Cela ne doit pas nous empêcher, toutefois, de fouiller dans nos racines pour en extraire ce qu'il y a de meilleur.

Je suis persuadé que ce geste saura contribuer à étendre la pénétration de votre brochure en différents points du Québec, tout en assurant à la Société d'histoire de Sainte-Foy un bénéfice pécunier qui pourra être mis à contribution dans le cadre de ses activités.

Encore une fois, félicitations et mes encouragements dans chacune de démarches destinées à découvrir l'histoire de notre ville.

Vol. II - Page 53

DE LOU

Terrasse-Laurentienne?

On a déjà vu, assez souvent, les autorités municipales changer le nom d'une rue, malgré tous les inconvénients que cela peut entraîner non seulement pour le propriétaire mais pour bien des organismes publics ou privés. Pourquoi les autorités en cause n'agiraient-elles pas de même quand il s'agit de réparer un oubli historique? Que ces mêmes autorités n'oublient pas qu'à l'origine de ce coin de Sainte-Foy on compte plusieurs familles Belleau, principalement celles du premier maire de Sainte-Foy, le notaire René-Gabriel Belleau, et du premier lieutenant-gouverneur du Québec, Sir Narcisse-F. Belleau... et qu'aucun nom de rue ou d'avenue ne rappelle leur mémoire non seulement dans le quartier Saint-Thomas mais aussi nulle part dans la grande ville de Sainte-Foy.

Pourquoi pas aussi une plaque historique? À proximité de la vieille maison verte Belleau-Baby (no 2102, chemin Sainte-Foy) pourquoi la Société d'histoire de Sainte-Foy en collaboration avec les autorités municipales ne feraient-elles pas des pressions au sein du ministère des Affaires culturelles pour qu'une plaque ou monument historique soit dressé à cet endroit en l'honneur d'un glorieux fils de Sainte-Foy qui occupa des postes prestigieux non seulement au Québec mais

aussi à la tête du Canada?

Quelques restrictions — En terminant cette série de chroniques sur l'avenue De Longpré et la rue Richer ainsi que sur la famille Belleau et l'un de ses plus prestigieux représentants, permettez-moi, chers lecteurs d'effectuer quelques rectifications. Édition du 5 novembre 1980, 5e paragraphe, il faudrait lire: ISABELLE au lieu de Isabel; 19 novembre, 3e paragraphe: "l'âge adulte" au lieu de l'adulte; 26 novembre, avant-dernier paragraphe, Mathilde VALIN (et non Marin) pour la femme de Jérôme Myrand. Selon Sr Marcelle Boucher, archiviste au monastère des Ursulines, si Sir Narcisse-F. Belleau et Lady Belleau ont eu le privilège d'être inhumés dans l'"église" du monastère, c'est probablement parce que la mère de Lady Belleau était une VANFELSON, sœur de la Mère supérieure du temps. Sœur Boucher ignore si la demande d'un tel privilège a été faite de vive voix ou par testament, soit de la part de Sir Narcisse ou de Lady Belleau.

Et, après ces quelques rectifications, je mets, non sans regret, un point final à mes recherches sur la famille Belleau et son plus illustre représentant, Sir Narcisse-F. Belleau, le premier lieutenant-gouverneur du Québec (1867-1873).

(30)



La Petite Histoire se balade dans nos rues

17 décembre 1980

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

Un lieutenant-gouverneur qui se fait piller par les soldats américains

Dans cette présente chronique, nous allons laisser de côté les noms de rues pour prendre le temps de répondre à un point d'interrogation que se posent quelques lecteurs qui se piquent d'en savoir assez long sur notre histoire du Canada. Ils m'affirment que j'erre en alléguant que Sir Narcisse-F. Belleau fut le PREMIER lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Sir Narcisse fut vraiment le PREMIER à porter le titre de lieutenant-gouverneur de la province de Québec, après la Confédération, c'est-à-dire de 1867 à 1873. Mais il faut reconnaître, qu'avant la Confédération, quelques fonctionnaires supérieurs portèrent le titre de "lieutenant-gouverneur", cependant les fonctions qu'ils devaient assumer ne correspondaient pas à celles que doit assumer un "lieutenant-gouverneur" depuis la Confédération. À cette époque, on ne donnait pas à ce titre la même signification.

Au Traité de Paris de 1763 qui cédait la Nouvelle-France à l'Angleterre suivit le 7 octobre de la même année la Proclamation royale qui venait préciser les frontières et certaines fonctions administratives de la nouvelle colonie anglaise qu'on appela depuis lors "THE PROVINCE OF QUEBEC", et ce jusqu'à l'Acte constitutionnel de 1791 qui divisa la colonie en deux provinces: le Bas-Canada (Québec) et le Haut-Canada (l'Ontario), jusqu'à la Confédération de 1867.

Il ne faut pas être surpris alors d'entendre parler dans l'histoire du cas de Hector-Théophile Cramahé qu'on qualifie de "lieutenant-gouverneur de Québec", de 1771 à 1774, alors qu'il fut appelé à remplacer le gouverneur Guy Carleton qui était durant ce temps en voyage en Angleterre. (1)

Cramahé: gros propriétaire terrien — L'histoire nous apprend que de hauts personnages, venus avec ou à la suite de Wolfe, lors de la conquête anglaise, se ruèrent sur les plus beaux domaines des environs de Québec qu'ils acquerrèrent le plus souvent à vil prix. Cramahé en fut un de ceux-là. C'est ce que nous raconte l'historien J.-M. Lemoine (2) de qui nous allons nous inspirer pour résumer l'aventure qui est arrivée à notre dignitaire.

Cramahé profita du départ des Français pour faire l'acquisition d'un immense domaine qui s'é-

tendait de Sillery jusqu'aux hauteurs de Cap-Rouge (3), sur le côté sud du chemin Saint-Louis. C'était une belle métairie, abondamment pourvue de chevaux, de vaches, de moutons, etc. Entre autres objets de luxe, en ces temps primitifs, il est fait mention à l'inventaire "d'une glacière" pour frapper les vins et préserver les viandes fraîches. Il est vrai que le propriétaire qui décampa pour la belle France était un seigneur,

— un haut et puissant seigneur — un chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis: Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry.

(Le lieutenant-gouverneur) Cramahé, un huguenot français, passé au service de l'Angleterre, était donc un riche propriétaire, à Sillery, en 1762, et aussi, en 1775, comme on le verra en feuilletant la relation du siège de Québec, écrite par un témoin oculaire et de nos envahisseurs de notre soi en 1775. Accompagnant l'armée du général Arnold, il fut fait prisonnier de Québec et écrivit une intéressante relation de ses souvenirs qui forme un volume de près de 200 pages. (4) Il était devenu le juge Joseph Henry lorsqu'il expira en 1825, entouré du respect de ses concitoyens et de l'amour de ses enfants.

"Laissons au juge Henry, écrit Lemoine, la tâche de nous décrire les rares aptitudes de sa "bande de héros", pour vider les caves, les salons, les écuries et les poulaillers des Royalistes de Québec, insensibles aux charmes de la liberté."

Cramahé: victime d'un pillage en règle — "La petite armée d'Arnold, raconte le juge Henry, avait retiré à la Pointe-aux-Trembles (Neuville), le 25 novembre 1775. Le 2 décembre, elle rebroussa chemin, revint vers Québec et atteignit le soir même, Sainte-Foy..."

"Le 12 décembre, officiers et soldats n'avaient d'autres vêtements que des fragments de leurs hardes d'été qu'ils portaient pendant leur désastreuse course: voilà tout ce qu'ils avaient pu sauver. Il y avait alors trois pieds de neige."

"Un beau matin, un individu survint et s'adressant à Simpson, l'officier en faction, il lui dit: Qu'à peu près deux milles en remontant le Saint-Laurent il y avait une maison de campagne, appartenant au gouverneur Cramahé — bien pourvue de tout ce qui manquait à l'armée, il

s'offrit de nous y conduire. La maison du gouverneur était un élégant logis, coquettement situé sur la rive escarpée du fleuve, à peu de distance d'une chapelle (probablement celle des Jésuites).

"Bien qu'en plein hiver, le site accusait le goût exquis et l'abondante richesse du propriétaire. La porte était fermée: nous cognâmes; la porte principale nous fut ouverte par une Irlandaise, un colosse tel que je n'ai jamais rencontré son pareil chez le sexe féminin. C'était la gardienne de la maison. Ses réponses à nos questions portaient un certain cachet de franchise et d'affabilité.

"Elle nous fit entrer dans la cuisine: une vaste salle bien garnie de ces objets que les bons vivants considèrent indispensables à la jouissance de la vie. Nous y trouvâmes entassés dans un coin, cinq à six serviteurs canadiens, tremblant d'effroi. En examinant le local, nous découvrîmes une trappe, par où l'on pénétrait dans la cave. Nos troupiers s'y aventurèrent et firent main basse sur le contenu: tinettes de beurre sans nombre, saindoux, suif, boeuf, lard, poisson, sel: tout devint notre proie. Tandis que nos soldats furetaient dans ce réduit, notre lieutenant y descendit pour hâter les opérations. Quant à moi, on m'avait placé en faction au haut de la trappe, adossé au mur et mon fusil en joue comme sentinelle; j'avais pour mot d'ordre de surveiller les serviteurs. Ma bonne amie, l'Irlandaise, m'invita vivement à descendre dans la cave; son dessein était de nous y enfermer tous."

"Heureusement sa ruse était trop transparente. Ayant vidé cave et cuisine, nous chargeâmes le butin dans les carrioles; puis, l'on se dispersa à travers les autres appartements; c'est là que régnait l'élégance. Les murs et les cloisons étaient tapissés avec goût; de belles gravures, des cartes soigneusement faites accusaient la main des maîtres. Une superbe vue de la cité de Philadelphie, sur une grande échelle, prise des environs de Coopers Ferry, fixa mes regards et me causa quelques remords, mais la guerre et la science, sur les champs de bataille, se respectent peu; la science succombe dans le tumulte."

"Nous fûmes bien plus sensibles aux charmes des lits de plumes dou-

lets, des beaux couvre-pieds, des couvertes roses qui ornaient les dortoirs. Il y en avait à profusion: nous primes le tout. Les angles et les coins dans les carrioles servirent de réceptacle aux petits articles."

"Notre cupidité ne put résister à la tentation d'enlever plusieurs douzaines de couteaux et de fourchettes à gaine, d'un fini rare, ainsi qu'un lot de couteaux pour le dessert... des coussins de soie, etc."

"Ayant débarrassé Son Excellence Cramahé de tous les objets pour nous de première nécessité, nous nous mîmes en route, accompagnés des pieuses bénédictions de la gardienne du logis; elle semblait toute surprise que nous n'eussions pas enlevé plus d'effets. Peut-être avait-elle ses réserves mentales... qui sait? mais ce n'était pas notre affaire. Une autre escouade des nôtres arriva et acheva de piller la maison et les écuries de ce qui y restait. Grande fut la joie chez nos soldats qui se partagèrent en frère les objets enlevés."

"Tout en condamnant au point de vue de la morale ces brigandages d'une soldatesque effrénée, conclut l'écrivain Lemoine, le juge Henry se console philosophiquement par le fait — que les Royalistes (Tories) seuls, de Québec, étaient pillés."

(1) Dictionnaire biographique du Canada, Vol. IV (pp. 853-858), biographie de Cramahé.

(2) J.-M. Lemoine, "Monographies et Esquisses" (pp. 220-225).

(3) France Gagnon-Pratte, "L'architecture et la nature à Québec au XIXe siècle: les villas" (p. 276).

(4) J.-M. Lemoine, "Picturesque Québec" (pp. 390-393).

Vol. IV - Page 54

Donnée de Agnes Brophy Kelly
17/12/1980

Hommage à une collaboratrice disparue

Par G. Lefrançois

Notre journal tient à rendre hommage à une vieille collaboratrice qui vient de décéder à Québec, le 11 décembre, à l'âge respectable de 88 ans et quelques mois. Il s'agit de dame Agnès Brophy, épouse de eu Pierre Kelly. Elle demeurait au Saint Brigid's Home, 645, chemin Saint-Louis. Son service fut chanté en l'église St-Patrick et elle fut inhumée dans le cimetière de cette paroisse.

Elle laisse dans le deuil: sa soeur, Mme Gabriel Desme-

les (Isabel Brophy), sœurs de Place-Philippe, à Saint-Thomas-d'Aquin; une nièce, Mlle Alice Brophy, du 770, avenue Moreau, ainsi que plusieurs parents du côté de son époux.

Fille du Dr Michaël Brophy et de dame Ida Neilson, elle fut une précieuse collaboratrice pour nous aider à relever la petite histoire des familles Brophy et Neilson.

Puisse-t-elle reposer à jamais dans la paix du Seigneur!



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

24/12/1980
L. Appel

La plupart de ces rues sont situées dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle, ville de Sainte-Foy.

AURIGNY (rue) — Située dans le quartier Sainte-Foy, au nord du chemin Sainte-Foy, cette rue conduit de Dalquier vers l'est. Ille d'Aurigny, en anglais Alderney, fut occupée par les Allemands durant la Deuxième Guerre mondiale. La plus septentrionale des îles anglo-normandes, elle est séparée de la côte du Cotentin par un chenal de 15 km. 1.350 habitants. Chef-lieu: Sainte-Anne. Cultures maraîchères, élevage bovin réputé (race Alderney) et tourisme balnéaire. (Cf. Le Petit Robert 2, 1974, page 135).

TALUS (av. des) — Dans le quartier Sainte-Foy, cette avenue, au nord du chemin Sainte-Foy, conduit du chemin Sainte-Foy à la rue Port-Royal. C'est un nom descriptif. Portait autrefois le nom de rue du Plateau.

MONTPLAISANT (rue) — Dans le quartier Sainte-Foy, cette rue, au nord du chemin Sainte-Foy, conduit de François-Arteau à l'avenue Clairmont. C'est un nom descriptif.

PORT-ROYAL (rue) — Dans le quartier Sainte-Foy, au nord du chemin Sainte-Foy, cette rue conduit de l'avenue des Talus au boulevard du Versant-Nord. Nommée ainsi en l'honneur de Port-Royal (aujourd'hui Annapolis-Royal, en l'honneur de la reine Anne), ville de la Nouvelle-Écosse. Le plus ancien établissement français en Amérique, fondé par Guast de Monts (1605). Conquis en 1710 par Nicholson (...). Cf. Dictionnaire Beauchemin canadien 1968.

MONT-JOLI (rue) — Dans le quartier Sainte-Foy, au nord du chemin Sainte-Foy, cette rue conduit de l'avenue Dalquier à la rue Montbray. Nom de rue descriptif.

PÈRE - DRUILLETES (rue) — Dans le quartier Sainte-Foy, au nord du chemin Sainte-Foy, cette rue conduit de l'avenue Moreau à la rue Montbray. Ce toponyme de rue rappelle le personnage extraordinaire que fut Gabriel Druliettes, prêtre, jésuite, missionnaire et explorateur, né à Garat (diocèse de Limoges, France) le 29 septembre 1610 et mort à Québec le 8 avril 1681.

Gabriel Druliettes entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Toulouse le 28 juillet 1629. Il étudia la philosophie au Puy, enseigna à Mauriac, à Béziers et au Puy, suivit le cours de théologie à Toulouse, fut ordonné prêtre en 1641 ou en 1642 et traversa au Canada aussitôt après avoir terminé sa formation de jésuite, le 15

août 1643. Ce missionnaire, dont on a retenu le nom surtout à cause de ses explorations, a aussi d'autres titres au souvenir de l'histoire. Parmi les jésuites de la Nouvelle-France, aucun, peut-être, n'a fait sur les Indiens une impression aussi profonde et aussi rapide. Nul, en tout cas, n'a allié comme lui le zèle dévorant aux dons du thaumaturge et à la douceur conquérante.

Les sources montrent le père Druliettes comme le spécialiste des hivers avec les chasseurs Indiens. Un échec décide d'abord de sa carrière. Dès septembre 1643, il doit accompagner le père Brébeuf chez les Hurons; mais il est retenu à Québec par le blocus iroquois. On l'envoie donc à Sillery apprendre le montagnais. À l'automne de 1644, les Montagnais chrétiens lui demandent de les accompagner à la chasse. Druliettes part en novembre ou décembre, porte lui aussi ses bagages et sa chapelle sur ses épaules, court en raquettes dans les bois après l'orignal, couche dans la saleté au milieu des chiens, partage la saignée ou le boucan des

indigènes et aussi bien leurs jeunes de plusieurs jours. La pire épreuve est la fumée des cabanes. Les yeux de Druliettes s'éteignent graduellement; il devient complètement aveugle et ses compagnons doivent lui donner un enfant pour le conduire. Une vieille femme s'offre à le soigner et lui racle la corne avec un canif rouillé. Le remède est pire que le mal. À la fin, le missionnaire assemble ses ouailles et leur demande de prier pour lui. Il commence par cocher une messe de la Sainte Vierge. Soudain, au milieu de l'office, le jour lui apparaît à nouveau, brillant et ravissant. La messe s'achève en action de grâces et Druliettes ne souffrira plus des yeux. (JF (Thwaites), XXVII: 216-218).

C'est le point de départ de son pouvoir d'intercession extraordinaire en faveur des Indiens, qui le tiendront partout pour un être prodigieux. Druliettes fera d'autres hivernements semblables, en 1647-1648, 1649-1650 et 1664-1665; ceux-là sont attestés, mais il y en eut probablement d'autres. Il parcourt les bois du Nouveau-Québec, au nord de Tadoussac, ceux de la rive sud, dans la région de Matane et des monts Notre-Dame, va peut-être à Sept-Îles et se rend au lac Saint-Jean. À part ces excursions hivernales, il accompagne les Montagnais à la guerre et fait régulièrement la mission de Tadoussac durant l'été. Les indigènes accourent des

loquets les plus lointaines pour entendre sa parole; la rapportent chez eux et font eux-mêmes des catéchismes.

Le père Druliettes est surtout connu comme l'apôtre des Abénaquis. En 1646, influencé par NE-GABAMAT (nom de rue de Sillery), ces Indiens, qui habitaient le bassin de la rivière Kennebec, demandèrent un missionnaire. Le père Druliettes partit le 29 août de Sillery pour se rendre chez eux. Il apprit leur langue en trois mois, visita les villages abénaquis, les établissements anglais et se rendit même à la rivière Penobscot par la mer, y rencontrant les Capucins, missionnaires de ces quartiers. Sa prédication gagna les Indiens, soutenue encore par les guérisons étonnantes. Druliettes accompagna les Abénaquis à la chasse dans la région du lac Moosehead (Maine), avec les difficultés habituelles, mais gagnant de plus en plus la confiance de ses compagnons. Dès ce moment, les Abénaquis, sans être baptisés, étaient conquis à la foi. Les Capucins ayant manifesté au supérieur de Québec la crainte d'un conflit de juridiction, le père Druliettes ne fut pas renvoyé dans le Maine en 1647 ni en 1648, malgré les instances des Indiens. Mais le supérieur capucin s'étant ravisé, le père Druliettes y retourna, le 1er septembre 1650, avec le donné Jean Guérin. Cette fois, Druliettes est ambassadeur du gouverneur de Québec pour préparer avec la Nouvelle-Angleterre une alliance contre les Iroquois. Il y fait aussi du travail missionnaire, gagne des amitiés précieuses parmi les Anglais, parcourant presque tout le pays, et revient au printemps de 1651, avec des espérances qui n'auront cependant pas beaucoup de suites. Il repart, le 22 juin de la même année, pour exercer auprès des Abénaquis son apostolat et continuer son ambassade. Voyage effroyable, par un détour énorme, puisqu'il fallut remonter longtemps le fleuve Saint-Jean pour arriver aux sources de la Kennebec. Les effets étonnants des prières du missionnaire ravivent les Indiens à plusieurs reprises; ils l'adoptèrent comme un des leurs et les Anglais le pressèrent de rester dans le pays. Mais il dut revenir en 1652, mangé en chemin le cuir bouilli de ses souliers, de sa camisole en peau d'orignal et les cordes de ses raquettes.

Un mérite moins connu du père Druliettes, c'est d'avoir été le véritable initiateur du grandiose projet des missions de l'Ouest.



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

ARSONVAL (rue d') — Située dans le quartier Sainte-Foy, au nord du chemin Sainte-Foy, cette rue conduit de l'avenue Moreau vers l'est. Ce toponyme rappelle la mémoire d'Arson, né en 1851 à La Porcherie (?), Haute-Vienne, en France, et décédé en 1940. Il perfectionna divers appareils électriques dont le galvanomètre à cadre mobile, mais il est surtout connu pour ses recherches sur les applications en médecine des courants de haute fréquence (d'arsonisation). Académie de médecine, 1888, Académie des sciences, 1894. (Petit Robert 2, 1974).

Il y a confusion dans l'orthographe de son nom de

Sur les rapports de Radisson et de Chouart Des Groseilliers, et aussi d'Indiens rencontrés à Tadoussac, il situe et dénombre, en 1655, les diverses tribus de ces régions. En 1656, il part avec Léonard Garreau pour s'y rendre, s'étant joint à une bande d'Algonquins. Avant d'arriver à Montréal, Garreau est mortellement blessé par les Iroquois et Druliettes, abandonné par les Algonquins, doit rebrousser chemin. En 1661, il conçoit le plan fantastique de reprendre ce voyage par Tadoussac, le Saguenay et la baie d'Hudson. Avec Claude Dablon, il réussit à atteindre la ligne du partage des eaux, au lac Nékouba (Nikabau). Mais la peur des Iroquois, même dans ces régions éloignées, débaucha ses guides indiens, qui redescendirent à Tadoussac. Druliettes, le corps brisé par tant de misères, mais le courage toujours indomptable, dut attendre jusqu'à 1670 pour accomplir son rêve en montant, vieillard perclus à 60 ans, prendre la charge du saut Sainte-Marie. Là se renouvelèrent les exploits de l'âge mûr et la chronique du saut, dans LES RELATIONS, s'allongea chaque année des faveurs extraordinaires qui illustraient son apostolat.

Vers 1680, le vieux routier du Christ est ramené à Québec, où il meurt, dans sa soixante et onzième année. Les quelques écrits du père Druliettes n'ont pas d'intérêt littéraire; ses vraies œuvres sont les hommes qu'il a formés et inspirés: Pierre Bailloquet, Charles Albanel, Jacques Marquette, Claude Dablon, Henri Nouvel, Lucien Campeau, page 289, Dictionnaire biographique du Canada, Vol. 1.

lieu de naissance. Dans le Petit Larousse illustré 1981, il est question de "La Porcherie", alors que d'autres dictionnaires plus anciens, comme par exemple le Nouveau Larousse illustré, 1922, on orthographe "LABORIE". Dans le fichier municipal, on écrit "la Borie" et dans l'index municipale des noms de rues: "la Borée".

VIGNES (av. des) — Dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, cette avenue mène de la rue Biencourt à la rue Montbray. C'est un toponyme descriptif.

BON ACCUEIL (carré) — Dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, de la rue Biencourt vers le sud. C'est un toponyme "fantaisiste", d'après le fichier municipal des noms de rues.

PLAINES (av. des) — Dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, cette avenue conduit de la rue Père-Druliettes au boulevard du Versant-Nord. Selon le même fichier, ce serait un toponyme "descriptif".

PIJART (carré) — Dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, de l'avenue Chevreumont à l'avenue des Vignes. En mémoire de Claude PIJART, prêtre, jésuite, missionnaire, curé, professeur, fondateur de la paroisse de Charlesbourg, né le 1er septembre 1600, à Paris. Fils de Claude Pijart et de Geneviève Charon, il est décédé à Québec le 16 novembre 1683. Il était le frère d'un autre jésuite, le père Pierre Pijart, missionnaire arrivé à Québec en 1635.

Arrivé à Québec en 1637, il travailla pendant trois ans dans cette ville et à Trois-Rivières pour apprendre l'algonquin. Ensuite il partit en mission avec le père Charles Rymbaut chez les Népissingues et les Algonquins où il travailla jusqu'en septembre 1643. Il passa encore l'année de 1644 parmi les Algonquins et après il demeura soit en Huronie, soit à Montréal où il semble avoir pris charge de la mission dès 1946. Après s'être échappé de la Huronie en 1649, il passa à Montréal en 1650 et y devint curé en 1653.

Quatre ans plus tard, il remit sa paroisse aux Sulpiciens et retourna à Québec. Il y fut curé, et professeur au collège des Jésuites. Il fut aussi, en 1660 fondateur de la paroisse de Charlesbourg, près de Québec, et en 1664, confesseur du gouverneur Saffray de Mézy. Jusqu'à

l'âge de 80 ans, il continua d'enseigner en rhétorique et en philosophie.

Bel homme et d'une grande intelligence, le père Pijart attirait surtout par son caractère sympathique. Il avait une réputation de sainteté qu'après sa mort le peuple préleva des reliques sur ses restes. (Cf. MONNET, J., Dict. biographique du Canada, vol. 1.).

D'après le chanoine H.A. Scott, dans son histoire de N.-D. de Sainte-Foy (page 89), la signature du père Claude Pijart apparaît trois fois au bas d'actes de baptêmes dans le précieux registre de "l'église de la réduction de Saint-Joseph" (Sillery).

BAROLET (avenue) — Située dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, cette avenue unit l'avenue Chevreumont à la rue Biencourt. Rappelle le souvenir de Claude BAROLET, marchand, écrivain de la Marine, notaire royal. Originaire de Paris, il arriva à Québec vers 1708 et s'y

établissait comme marchand. Il fut notaire pendant 30 ans. Décédé à Charlesbourg le 25 janvier 1761. Pour biographies, cf. Dictionnaire Biographique du Canada, Vol. III ou le Dict. Beauchemin canadien.

BIENCOURT (rue de) — Située dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, cette rue conduit de l'avenue Moreau au carré Pijart. Nommée ainsi en l'honneur de Charles de Biencourt (1593-1623), fils cadet du sieur de Poutrincourt, vice-amiral, baron de Saint-Just. Avec son père, il prit une part active à la fondation de Port-Royal, en Acadie. Pour biographie complète, cf. Dict. biographique du Canada, vol. 1., page 103.

PONTBRIAND (avenue) — Située dans le quartier Sainte-Foy et au sud du chemin Sainte-Foy, cette avenue conduit de la rue Châteaufort à la rue Berthier. En l'honneur de Henri-Marie du BREIL de Pontbriand (1708-1760), prêtre, sixième évêque de Québec, né à Pleurtruit, près de Saint-Malo, France. Évêque de Québec en 1741, il supprima (1744) 19

(suite de la page 57)

Une émission "Un souvenir"

Plus on connaît le Vieux-Québec, plus on l'aime

G. Lefrançois

"Le Vieux-Québec est pour moi comme une femme, plus je la connais, plus je l'aime," c'est la confiance que me faisait timidement, l'autre jour, un modeste ouvrier, alors que tous les deux nous échangeions nos impres-

sions sur l'émission "Un souvenir" qu'animent conjointement à Télé-Capitale, chaque dimanche, les animateurs dynamiques et chevronnés que sont Émilie Boivin-Alaire et Roc Prou. Si ce dernier réveille les nostalgiques souvenirs qu'ont laissés dans la Vieille-Capitale les artistes de la chanson française, la première, quant à elle, ressuscite le Vieux-Québec d'autrefois où elle est née, où elle a vécu, qu'elle a si bien connu et qu'elle cherche à connaître davantage par des recherches incessantes qu'aucun obstacle ne rebute.

L'humble travailleur, ci-dessus, par cette con-

fidence, se faisait, sans s'en rendre compte, l'interprète de milliers de Québécois se départageant dans toutes les classes



Émilie Boivin-Alaire, qui crée le petit écran, chaque dimanche, de onze heures à midi, dans l'émission UN SOUVENIR qu'elle co-anime avec l'autre vedette de télé-4, le bien connu Roc Prou.

sociales de la population et qui éprouvent des sentiments à peu près identiques aux siens.

Le nom de ce tâcheron obscur ne sera peut-être jamais mentionné dans les médias modernes de communication, mais cela n'empêche pas que son témoignage est l'hommage le plus éloquent que l'on puisse rendre à cette magicienne du verbe et de la petite histoire qu'incarne la dynamique Émilie Boivin-Alaire. Si elle réussit à s'attirer des auditeurs de plus en plus nombreux qui vont lui demeurer fidèles, c'est qu'elle a vraiment trouvé la formule magique qui la consacre vedette de la télé, de la radio et des causeries en public.

Cette formule magique comprend les ingrédients suivants: amour passionné de sa petite patrie natale, travail ardu de recherches dans les archives écrites et chez les archives vivantes que sont

les anciens, dynamisme, versatilité, mémoire encyclopédique... et ce don inné de la communication avec le public. En résumé, si elle crève le petit écran et captive ses auditeurs à chacune de ses apparitions, c'est qu'elle possède de toutes les qualités requises.

Pour conclure, j'invite tous les fervents de la petite histoire du Vieux-Québec et tous les autres télévoies à visionner l'émission "Un souvenir", à Télé-Capitale (canal 2 ou 4), chaque dimanche, de onze heures à midi. Je suis assuré qu'ils en sortiront enthousiasmés et enrichis. N'oublions pas de féliciter les responsables de Télé-Capitale pour la réalisation d'une telle émission que pourront aussi bientôt capter les fervents du petit écran des régions de la Gaspésie et de la Côte-Nord qui sont desservies par le poste de télévision CFER de Rimouski.

L'Appel, 21 janvier 1981

Les Hamel en terre d'Amérique

Par Laurent Hamel, é.c.

— La première génération. Les ancêtres premiers des Hamel d'Amérique sont les deux frères Charles et Jean Hamel. Avant de venir à Québec, à l'été 1656, ils vivaient à Avremsnil, petite commune de Normandie située à 12 km de Dieppe, en France.

Charles et Jean Hamel n'étaient pas des illettrés. Dans des documents retrouvés, leurs signatures sont fermes et toujours accompagnées de paraphes. Ce qui à l'époque indiquait un certain pratique de la plume.

CHARLES HAMEL est né en France, en 1624. En premières noces, il se marie à Judith Auray, de qui naîtra un fils, Jean, en 1652. Judith décède prématurément. À Dieppe, Charles contracte un second mariage avec Catherine Lemaître. Au Canada, Charles et Catherine auront un fils, né en 1659, à Québec, et baptisé sous le même prénom que celui du père.

Notre ancêtre Charles s'établira à Sainte-Foy. Il deviendra l'un des hommes les plus marquants de l'endroit. Comme un vrai patriarcat, Charles Hamel vivra très âgé. Il serait mort en 1715, donc à 91 ans. Cependant, certains registres manquent, de 1711 à 1720, pour confirmer ou infirmer cette date.

JEAN HAMEL, de dix ans plus jeune que son frère Charles, est né en France, en 1634. Peu de temps avant son départ pour Québec, Jean avait épousé Marie Auray, la sœur de Judith. Au Canada, six enfants naîtront de cette union.

Dès l'année 1663, Jean obtient une terre en concession. Il y construit sa maison et des bâtiments de ferme. Pour plusieurs années, ce sera le dur labeur quotidien, ou notre homme ne se ménagera point. Dix ans à peine lui suffiront pour créer de toutes pièces, une grande ferme, des mieux aménagées et des plus prospères.

Jean Hamel mourut prématurément à 40 ans seulement, à Sainte-Foy, le 11 octobre 1674. Quatre jours plus tard, Marie Auray, son épouse, donnait naissance à son sixième enfant, François, le-

par François Aubert de la Chesnaye et Marie LeGardeur, fille de Pierre LeGardeur de Villiers. Convenons que nos ancêtres entretenaient d'excellentes relations de familles.

— La deuxième génération. Des huit enfants de Charles et de Jean Hamel, seulement quatre auront une descendance, de ce nom, en Nouvelle-France.

— Les deux enfants de Charles I.

Jean II, né en France du mariage de Charles I et de Judith Auray, il n'avait que quatre ans à sa venue au pays. Devenu robuste jeune homme, Jean II se livre, avec son père, à la rude tâche de défricheur.

Après son mariage avec Christine-Charlotte Gaudry, le 16 février 1677, il quittera très tôt Sainte-Foy pour aller s'établir définitivement à Lotbinière. Dès 1681, il habite le manoir seigneurial, comme chargé d'affaires du Seigneur du lieu. C'est là, que naîtront la majorité de ses neuf enfants. Jean II Hamel est reconnu comme l'un des principaux pionniers de Lotbinière.

Charles II, le cadet, est né au Canada, en 1659, du mariage de Charles I et de Catherine Lemaître. Jeune, il fréquente, sans doute, le collège des Jésuites de Québec. Il y prit goût aux belles lettres et il acquit, grâce à son instruction, une influence considérable parmi ses concitoyens.

De son mariage avec Angélique Levasseur, en 1682, naîtront 13 enfants. Lors de son décès, survenu 46 ans plus tard, le 25 juillet 1728, à Sainte-Foy, Charles II laissait en héritage à ses enfants, la propriété de cinq grandes terres à se partager.

— Les six enfants de Jean I. Jean-François qui naît à Québec est baptisé le 24 juillet 1661. Il épouse Anne-Félicité Levasseur, en 1685, qui lui donne treize enfants.

Pierre, né à Québec, est

baptisé le 14 mars 1664. Il s'établit à Sainte-Foy. Étant resté célibataire, il n'a pas de descendants.

Marie-Anne, baptisée le 1er juillet 1666, épousa, en 1683, à Québec, Jean Cailliet-Picard.

Charlotte, née à Québec et baptisée le 6 janvier 1669, mourut très jeune.

Ignace-Germain est baptisé à Québec le 31 juillet 1672. Il fait ses études chez les Jésuites et au séminaire de Québec. Il est ordonné prêtre par Mgr de Laval, le 6 juin 1696. De cette date à 1705, il est sous-directeur des élèves, au Séminaire. Il en sera le directeur général de 1705 à 1731. Il fut chanoine de la cathédrale de Québec de 1705 à sa mort, survenue à Québec, le 5 septembre 1732.

François, baptisé à Québec le 17 octobre 1674, se maria à Marguerite Lemay, le 20 mai 1721. De cette union, naîtront sept enfants.

— 325e anniversaire des Hamel en terre d'Amérique.

Il y aura donc 325 ans à l'été 1981 que venaient au Canada, nos deux premiers ancêtres. Dès la seconde génération, ils seront quatre à procréer et neuf à la troisième génération.

Les siècles se succédant, les Hamel du Canada et des États-Unis en sont aux 9e, 10e, 11e et 12e générations de gens bien vivants et tâchant de faire honneur à leur nom.

D'après des chiffres approximatifs, c'est au nombre de plus de 30,000 que les descendants de Charles et de Jean Hamel se retrouvent en terre d'Amérique.

— Rassemblement à Québec. Les 18 et 19 juillet 1981, à Québec, il y aura un grand rassemblement auquel sont invitées toutes les familles des Hamel du Canada et des États-Unis.

Pour plus de renseignements, écrire à: Rassemblement des Hamel, Casier postal 9682, Sainte-Foy, Qué. G1V 4C5

Lettre à l'Éditeur

Le 22 décembre 1980
26, rue Léopold
Monsieur H.P. Gauvin

Cher Monsieur, 21/1/81

J'ai l'honneur de vous présenter, ainsi qu'à tous les vôtres et à vos lecteurs de "L'Appel", mes meilleurs vœux de Noël et du Nouvel An. Je vous souhaite santé, bonheur et prospérité.

Par votre numéro du 20 août, qui était particulièrement fourni en explications et documents sur le jumelage, j'ai appris avec un immense plaisir que votre ville acceptait officiellement le jumelage que j'avais, en votre compagnie, proposé à votre maire le 4 avril 1978.

Depuis lors, les directions ne sont pas restées inactives. Plusieurs réunions préparatoires ont eu lieu et avant-hier un comité du jumelage a été constitué. Il va dès sa prochaine réunion tenter de mettre sur pied un voyage en groupe à Sainte-Foy, peut-être déjà en 1981... à moins que les Fidèles ne nous gagnent de vitesse et n'arrivent les premiers à Dinant! Ce sera pour nous un grand honneur et une grande joie de leur faire fête.

Tous mes remerciements pour votre envoi fidèle de "L'Appel", que je lis toujours attentivement et que je fais circuler dans ma commune, ou il rencontre un vif intérêt. Vous avez déjà, sans les connaître encore, beaucoup de lecteurs dinantois! Ainsi la dévotion à Notre-Dame de Foy rassemble déjà ses fils disséminés de part et d'autre de l'Atlantique.

Au plaisir de vous revoir, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

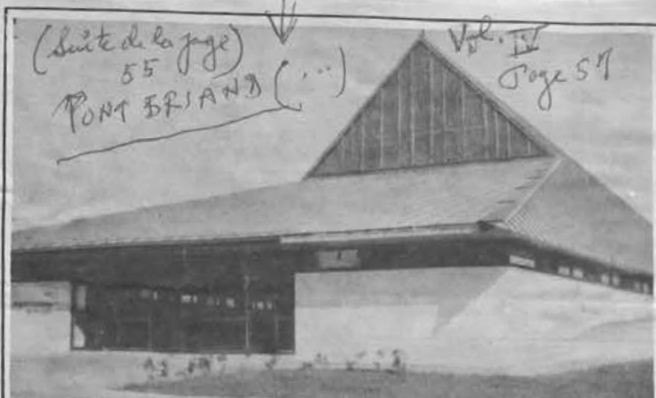
Jean Goffart, avocat
5500 Dinant

Deux entrepôts sont la proie des flammes

Par G. Lefrançois 21/1/81

Le jeudi soir, 15 janvier, un incendie a détruit deux entrepôts de la firme J.-L. Lessard Inc., au 1575, rue du Parc, à Sainte-Foy. Ils contenaient surtout de la machinerie d'une valeur de plus de 200 000\$. Un bâtiment logeait la machinerie de la firme Lessard tandis que l'autre abritait de la machinerie, propriété de Bédard Asphalte, dont un épandeur d'asphalte.

Alertés vers 19h20, les pompiers de Sainte-Foy arrivèrent trop tard sur les lieux du sinistre, les deux constructions, en charpente de bois recouverte de tôle, étant complètement embrasées et à la veille de s'écrouler.



La plupart des rues, dont il est fait mention dans cette chronique et la précédente, sont situées dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle, à Saint-Foy, dont nous avons ici une vue partielle.

fêtes d'obligation; rebâtit la cathédrale (1745-1748); institua (1755) les Soeurs de la Charité de Montréal (Soeurs grises, fondation de madame Youville); seconda les missions de l'ouest, de la Louisiane, de l'Acadie. Dernier évêque sous la domination française, il se retira lors de la chute de Québec (sept. 1759) au Séminaire de Montréal, où il mourut (Cf. Dictionnaire Beauchemin canadien).

CHÈVREMONT (avenue de) — Dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, cette avenue, dès son départ du chemin Sainte-Foy, offre une belle perspective sur l'église de Saint-Jean-Baptiste de la Salle qui se dresse sur la rue Bien-

court où aboutit l'avenue de Chèvremont. D'après le fichier municipal des noms de rues, l'origine de ce toponyme aurait deux volets. Ce serait en souvenir d'un château de ce nom situé dans la ville de Liège, Belgique, et dont il ne resterait aujourd'hui que quelques vestiges. D'après la seconde version, ce toponyme rappellerait le souvenir de Charles-René Gaudron de Chèvremont (1707-1744), notaire royal, originaire de Paris. Il était venu en Nouvelle-France avec le gouverneur de Beauharnois dont il fut pendant quelque temps le secrétaire, puis contrôleur à l'intendance. Notaire à Montréal, de 1732-1739. Que viennent

donc faire le Château de Chèvremont de Liège ou le simple notaire dans ce nom dans l'attribution du toponyme de Chèvremont à une avenue de Sainte-Foy? Dans aucun dictionnaire moderne il n'est fait mention du Château de Chèvremont. Quant au notaire Chèvremont, on peut consulter sa biographie dans le Dictionnaire Beauchemin canadien et le Dictionnaire biographique du Canada, Vol. III. Avis aux chercheurs.

(30)

Condoléances à un collaborateur de L'Appel

G. Lefrançois

La direction de ce journal offre ses plus sincères condoléances à M. Alfred Belleau, du 310, Grande-Allée, à Québec, qui a apporté sa collaboration lorsqu'il s'est agi d'écrire l'histoire partielle de la famille Belleau et surtout la biographie d'un des plus illustres de ses membres, sir Narcisse-F. Belleau, ancien maire de Québec et premier lieutenant-gouverneur du Québec (1867-1873).

Nos condoléances à l'occasion du décès, le 5 janvier, à l'hôpital Saint-Sacrement de son épouse, dame Alice Miller. Celle-ci laisse dans le deuil, outre son époux, sa sœur Béatrice, épouse du Dr. Roland Desmeules, ainsi que plusieurs neveux et nièces.

Le service funèbre fut chanté en l'église Saint-Dominique et l'inhumation eut lieu au cimetière Bel-

Publication d'une brochure Sainte-Foy: une histoire à découvrir

Cette nouvelle brochure de 50 pages, illustrée de quatorze photos, donne une vue d'ensemble de l'histoire de la ville de Sainte-Foy, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Cette publication de la Société d'histoire de Sainte-Foy, œuvre du président-fondateur Jacques Santerre, vous présente plusieurs visages successifs de Sainte-Foy: églises, maisons anciennes, événements importants, etc.

On peut se procurer cette brochure en envoyant son nom, adresse et son numéro de téléphone à la Société d'histoire de Sainte-Foy, c.p. 218, Sainte-Foy, G1V 4E1.

Page 4 — L'APPEL, mercredi 21 janvier 1981



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

MGR-LAFLECHE (rue) — Située dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, cette rue conduit de l'avenue Chèvremont vers le boulevard du Vallon. Nommée en l'honneur de Louis-François LAFLECHE (1818-1898), prêtre, missionnaire, professeur, curé, 2e évêque de Trois-Rivières (1870-1898). Cf. Dict. Beauchemin canadien.

ALSACE (av. de l') — Dans le quartier Notre-Dame et au nord du chemin Sainte-Foy, cette avenue relie l'avenue Limousin à la rue d'Amours. L'Alsace est une région de l'est de la France, sur le Rhin, correspondant administrativement au départ du Bas-Rhin et au nord du chemin Sainte-Foy, conduit de la

BAYONNE (carré) — Dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, conduit de la

rue Mgr-Lafleche vers le nord. Bayonne est le chef-lieu d'arrondissement des Pyrénées-Atlantiques, sur l'Adour, en France. Cf. Le Petit Larousse illustré 1981.

MONTJOIE (rue) — Située dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, cette rue part de l'avenue Moreau vers l'est. Est-ce un toponyme descriptif ou fantaisiste? Le Petit Larousse illustré 1981: "Montjoie", cri de ralliement des troupes du roi de France, apparu au XIIe siècle. Selon le fichier et l'index des noms de rues de la ville de Sainte-Foy, ce serait un toponyme "descriptif".

HORIZON (place) — Dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, de la rue Mgr-Lafleche vers le sud. D'après le fichier ci-dessus cité, ce serait un toponyme fantaisiste. Pourtant, ce toponyme a plutôt une connotation descriptive. Ne serait-ce pas plutôt à cause du magnifique panorama qui s'offre à l'HORIZON?

CHATEAUFORT (rue) — Située dans le quartier Sainte-Foy et au sud du chemin Sainte-Foy, cette rue part de l'avenue John-West et se dirige vers l'ouest. En l'honneur de Marc-Antoine, Bras-defer, sieur de CHATEAUFORT, lieutenant général de la Nouvelle-France à la mort de Champlain, le 25 décembre 1635.

Arrivé à Québec en 1634 ou 1635, Châteaufort avait été désigné par la Compagnie des Cent-Associés pour assumer le commandement, advenant le décès de Champlain. Ses lettres de provision avaient été confiées au jésuite Paul Le Jeune qui avait mission de "les produire en temps & lieu", ce qu'il fit tout de suite après les funérailles de Champlain: les lettres "furent ouvertes & lues à l'heure même en présence du Peuple assemblé à l'Eglise". Champlain avait exercé les fonctions de gouverneur, mais sans en porter le titre: en 1628, dans une lettre qu'il lui écrit, le roi l'appelle "commandant en

la Nouvelle-France en l'absence" du cardinal de Richelieu; c'est pourquoi Châteaufort s'intitule "lieutenant général en toute l'étendue du fleuve Saint-Laurent en la Nouvelle-France pour Monseigneur le Cardinal, Duc de Richelieu".

Le 11 juin 1636, Huault de Montmagny débarqua à Québec. La Compagnie des Cent-Associés avait désigné, en janvier 1636 (avant qu'on sût en France la mort de Champlain), pour commander la Nouvelle-France. Châteaufort lui remet les clefs du fort Saint-Louis et, peu après, se rend à Trois-Rivières exercer les fonctions de commandant. (...) Pour plus de renseignements, les chercheurs doivent consulter le Dict. biographique du Canada, Vol. 1, page 124.

CLAIRMONT (avenue) — Dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, cette avenue conduit de l'avenue des Talus à la rue Port-Royal. Dans le fichier des noms de rues de Sainte-Foy, on affirme que ce nom lui fut donné en rappel d'une municipalité du Québec, située près de La Malbaie, dans Charlevoix. Y a-t-il eu déformation dans l'orthographe du toponyme ou encore erreur dans le nom d'origine? Les familles avec la région de Charle-

voix savent fort bien que cette municipalité s'orthographe CLERMONT (et non Clairmont). De plus, le Dict. Beauchemin canadien en fait foi ainsi que la brochure touristique du gouvernement du Québec, "Beaupré-Charlevoix-Côte-Nord". Selon cette brochure, CLERMONT est un établissement papeter prospère. La route 138 y décrit un angle prononcé en direction du sud-ouest pour atteindre les rives du Saint-Laurent à La Malbaie. A environ 3 km au sud-ouest du village, il y a une route secondaire vers le nord menant à une croix illuminée qui surplombe un rocher haut de quelques centaines de mètres.

S'il n'y a pas eu déformation du toponyme CLERMONT (en Clairmont), on peut supposer que ce toponyme a une autre origine. Est-il alors un rappel de la célèbre villa CLERMONT (Clairmont) située au 2885, chemin Saint-Louis, à Sillery. (Cf. "L'Architecture et la nature à Québec au dix-neuvième siècle: les villas" (France Gagnon-Pratte). Ou encore ce toponyme est-il en souvenir de CLERMONT, chef-lieu d'arrondissement de l'Île-de-France? (Cf. Le Petit Larousse illustré 1981).

Qui pourrait éclairer notre lanterne au sujet de l'origine de ce nom d'avenue?

ABBÉVILLE (rue d') — Dans le quartier Neilson et au sud du boulevard Neilson, cette rue conduit de l'avenue Charlevoix à l'avenue Fontainebleau. Abbéville est une sous-préfecture de la Somme, en France. Au cours de l'invasion allemande 1939-1944, cette ville fut partiellement détruite. Pour autres renseignements, qu'on veuille consulter le Petit Robert 2 ou le Petit Larousse illustré. Est-ce que nos soldats canadiens-français auraient combattu pour défendre cette ville au cours des deux grandes guerres?

PRÉVEL (place) — Dans le quartier Saint-Thomas et au sud du chemin Sainte-Foy, cette place s'étend du chemin des Quatre-Bourgeois vers le nord. Selon le fichier de la ville, ce toponyme "fait référence" au Fort Prével situé en Gaspésie. Dans le guide touristique gouvernemental de la Gaspésie, nous apprenons que "Fort Prével tire son nom de Georges Prével, pionnier de l'endroit, originaire de l'île Jersey. Encore adolescent, il avait été jeté sur la plage de Cap-des-Rosiers lors d'une tempête, puis

(suite de la page 57)

une fois marié s'était établi dans la région où se trouve aujourd'hui la fameuse AUBERGE FORT-PRÉVEL.

Au cours de la dernière guerre, l'emplacement constituait un poste avancé du système de défense

de notre continent. Une artillerie de fort calibre y était braquée sur l'Atlantique. Après la guerre, le gouvernement du Québec fit l'acquisition de l'emplacement et transforma les baraquements en hôtellerie rustique et moderne à

la fois. C'est un relais gastronomique de haute réputation, avec poissons, crustacés, coquillages. Il y a plage, tennis, un golf de 9 trous. Une place idéale pour des vacances en juillet.



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

Le premier curé de Notre-Dame-de-Foy était le fils d'Abraham Martin

(Premier propriétaire des Plaines d'Abraham)

CHANOINE-MARTIN (avenue) — Située dans le quartier Sainte-Foy et au sud du chemin Sainte-Foy, cette avenue relie le chemin Sainte-Foy au chemin des Quatre-Bourgeois. Le nom donné à cette avenue rappelle le souvenir de l'abbé Charles-Amador MARTIN, premier curé de la paroisse de N.-D.-de-Foy, de 1698 à 1711. Il était le fils du pilote Abraham Martin, premier propriétaire des Plaines d'Abraham

qui portent aujourd'hui, officiellement, le nom de Parc des Champs de Bataille.

Biographie du chanoine Martin — "Charles-Amador MARTIN est le deuxième prêtre natif au Canada. Il était le neuvième enfant issu du mariage d'Abraham MARTIN (dit l'Écosais), renommé comme pilote, sur le fleuve Saint-Laurent (cultivateur, commis de la Compagnie des Marchands), et de Marguerite Langlois.

Le sieur Abraham obtint la concession de terre, dans le voisinage du port de Québec, qui embrassait les plaines, une partie du faubourg Saint-Jean et le coteau Sainte-Geneviève. Ce fief a subi bien des vicissitudes (mais passons outre). Le nom d'Abraham, attaché aux plaines ainsi qu'à la côte qui conduit à Saint-Roch, est devenu historique et sera conservé jusqu'à la postérité la plus reculée. Est-il possible de mentionner la fameuse bataille, qui livra Québec aux Anglais, sans le nom du vieux Pilote Jeanne s'imposer à votre récit? (Une anecdote pittoresque rapporte que la "Côte d'Abraham", nommée ainsi en son honneur, était le sentier emprunté par Martin pour descendre à la rivière, Saint-Charles, abreuver ses animaux.)

Son fils, Charles-Amador, naquit à Québec et y fut baptisé par le jésuite Paul Lejeune, le 7 mars 1648. Il eut pour parrain le fameux Charles-Amador de Saint-Étienne, sieur de la Tour, qui se rendit célèbre, dans les guerres de

l'Acadie. En ce temps-là, ses affaires étant devenues fort critiques, il se rendit à Québec, pour solliciter quelques secours, contre ses adversaires, et y séjourna quelque temps. Cette circonstance explique sa présence, au milieu de ses amis, et l'honneur qu'on lui fit, en cette occasion.

Le sujet de cette biographie fit ses études au collège des Jésuites et fut ordonné prêtre par Mgr de Laval. C'était, comme on l'a déjà dit, le 2e enfant du pays élevé aux ordres sacrés.

L'abbé Charles-Amador Martin fournit une carrière longue et remplie de mérites; sa mort couronna dignement une si belle vie. En 1672, il bâtit à Beauport la première église en pierre pour remplacer la chapelle primitive, qui était construite en bois. En 1677, il passa à la cure de la Sainte-Famille, où de nouveaux sacrifices l'attendaient. En 1684, il fut élevé à la dignité de chanoine et transféré à Château-Richer.

Cependant, le village des Hurons, établi à Sainte-Foy, avait été transféré à l'ancienne Lorette et leur chapelle de Notre-Dame-de-Foy servait à réunir la population française, qui s'étendait de plus en plus, à l'ouest de Québec, sur trois rangs parallèles, le Rang Saint-Michel, appelé plus tard Chemin du Cap-Rouge, la Côte Saint-Ignace, ainsi nommée par les Jésuites; en l'honneur de leur fondateur, enfin le Chemin de Sainte-Foy, qui est devenu une terre classique pour les habitants de Québec.

M. l'abbé Martin fut nommé à la cure de N.-D.-de-Foy en 1698. Quelque temps auparavant, la chapelle de Notre-Dame-de-Foy avait été incendiée et il était urgent d'en reconstruire une autre mieux adaptée aux besoins de la population. On jugea à propos, en vue de l'agrandissement de la ville, dans la même direction, de placer le site de la nouvelle église, à quelque

distance de l'ancienne. Ce fut en 1699 que l'antique église de Sainte-Foy fut commencée, ainsi qu'un presbytère, dont les murs subsistent encore. L'église a été démolie en 1878; les fondations sont encore visibles, enfermées dans l'enceinte de la nouvelle église.

L'œuvre de l'abbé Martin a subsisté 179 ans, après avoir subi bien des vicissitudes. En 1760, au mois d'avril, lorsque l'armée française, cantonnée à Jacques-Cartier, dirigea une attaque sur Québec, les Anglais incendièrent l'église de N.-D.-de-Foy (en partie seulement), pour ôter aux Français les moyens de s'y établir. Plus tard, le général Murray accorda à la paroisse de N.-D.-de-Foy une indemnité de 100 livres. Avec ce secours et les contributions des habitants, on parvint à refaire le toit et à réparer les murs, pour y célébrer les offices divins.

Victime d'une épidémie — Le fondateur de cette église était descendu, dans la tombe, depuis près de 50 ans, avant l'incendie qui menaça de détruire son œuvre de prédilection. Une vie si utilement employée, au service de la religion, se termina par une mort héroïque, qu'on peut regarder comme une espèce de martyre.

Durant l'hiver et le reste de l'année 1711, des fièvres épidémiques ravagèrent la colonie et enlevèrent près d'un quart de la population. Plusieurs prêtres succombèrent aux atteintes de ces maladies contagieuses, et le deuil se répandit dans un grand nombre de familles, qui eurent à pleurer la mort de plusieurs de leurs membres.

Après avoir, durant plusieurs mois, supporté des fatigues et des travaux incroyables à secourir les nombreux malades de la paroisse, M. Martin succomba lui-même aux atteintes de la contagion, après quelques jours de maladie.

COURCHESNES (avenue) — Située dans le quartier Saint-Yves, au sud des Quatre-Bourgeois, cette avenue relie cette avenue à la rue Brome et des Forges. Nommée ainsi en l'honneur de Mgr Georges Courchesne (1860-1950), prélat, né à Princeville; principal de l'École normale de Nicolet, 1919. 4e évêque,

Aussitôt que le mal fut déclaré, on le transporta à l'Hôtel-Dieu, où il expira, le 19 juin 1711. Il était âgé de 63 ans. Vu la nature de sa maladie, on se hâta de l'inhumer. Sa sépulture eut lieu, le même jour, à la cathédrale de Québec dont il avait été chanoine depuis 1684.

Cette biographie est signée: J. Sasseville, ptre. Écrite sur un feuillet inséré dans le registre paroissial de 1711 de N.-D.-de-Foy, cette biographie porte au bas du feuillet la note suivante entre parenthèses: (Tiré des Archives de l'Archevêché, de la Cathédrale et des Ursulines, J.S., ptre). En lisant cette biographie, il faut se placer dans le contexte du temps où elle fut écrite, il faut tenir compte que l'abbé Jérôme Sasseville fut curé de la paroisse, de 1866 à 1894 et que les mots ajoutés entre parenthèses sont des précautions ajoutées par l'auteur de cette chronique.

Dans une biographie plus complète d'Abraham Martin que donne le Dictionnaire biographique du Canada, Vol. 1, page 506, il est mentionné que celui-ci n'a laissé aucune postérité de son nom au Québec. Avis aux généalogistes.

Le registre paroissial de 1711 rapporte un nombre inhabituel de décès, confirmant ainsi qu'a sévi une épidémie. En plus du décès du curé Martin, signalons les suivants: Jacques Hamel, 20 avril; Ignace Bonhomme dit Beasupré, 21 avril; Joseph Buisson, 23 avril; M. Madeleine Maufay, 10 mai; Marie Sédiot, 17 mai; Louis Maufay, 23 mai; Alexandre Maufay, 30 mai; Pierre Petitclerc, 31 mai; Charles Lemarié, 2 juin; François Prévost, marguillier, 4 juin; Pierre Gimon dit Delorme, 6 juin; Pierre Poitras, 19 juin; André Maufay, 29 juin; Catherine Bonhomme, 3 juillet, etc. Les noms de famille des victimes de cette épidémie de 1711 sont pour la plupart familiers à ceux qui se passionnent pour la petite histoire de Sainte-Foy.



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

1928, premier archevêque, 1948, de Rimouski. Auteur de "Nos Humanités" (1927) (Dict. Beauchemin canadien).

FORGES (rue des) — Dans le quartier Saint-Yves et au sud des Quatre-Bourgeois, cette rue conduit de la rue Joli-Bois à l'avenue Gatineau. C'est un rappel de Forges du Saint-Maurice, première entreprise sidérurgique au Canada, qui, durant un siècle et demi (de 1730 à 1883), ont influencé l'évolution économique, politique et sociale de notre pays. Toute une variété de produits sortent des usines: fer en barres, socs de charrues, chaudrons, marmites, enclumes et surtout plusieurs modèles de poêles à chauffer qui feront la renommée des forges de Saint-Maurice. À la fin de 1883, toute activité industrielle prend fin. À la suite d'une entente fédérale-provinciale conclue au printemps de 1923, le Québec transfère l'emplacement au ministère des Affaires indiennes et du Nord pour y aménager un parc historique national. Faisant partie d'un groupe organisé par la Société historique de Québec, il y a deux à trois ans, j'ai pris grand plaisir à visiter les travaux de reconstruction qui remplaceront les ruines d'autrefois. Le village industriel des Forges renaît avec ses usines et ses principales habitations et autres bâtiments. Pour au-

tres renseignements, consultons le dépliant de Parcs Canada et le livre de Mgr Albert Tessier: "Les Forges de Saint-Maurice", Éditions du Bien Public, 1952.

BROME (rue) — Située dans le quartier Saint-Yves et au sud des Quatre-Bourgeois, cette rue relie l'avenue Courchesne à l'avenue Gatineau. Nom d'un comté, d'un canton et d'une municipalité au Québec.

GATINEAU (ave. de) — Dans le quartier Saint-Yves et au sud des Quatre-Bourgeois, cette avenue conduit de la rue Brome à la rue des Forges. Gatineau est une ville sur la rivière Gatineau, affluent gauche de l'Outaouais.

BEAUGE (avenue) — Dans le quartier Sainte-Foy et au nord du chemin Sainte-Foy, cette avenue relie la rue Restigouche à l'avenue Claude-Piché. En souvenir du fameux commandant LUCIEN BEAUGE, Océanographe français qui fut pendant plusieurs années professeur à l'École Supérieure des Pêches de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il soutenait la thèse qu'on pourrait améliorer grandement le climat du Québec en fermant par une digue le détroit de Belle-Isle, d'où un courant glacial se déverse dans l'estuaire du fleuve Saint-Laurent. Cette thèse a fait couler bien d'encre et de salive et a provoqué bien des



La chapelle du village des Forges principale (1821). de Saint-Maurice située sur la rue

Deux étudiantes de Sainte-Foy publient chacune un livre

Par G. Lefrançois

À l'occasion de l'ouverture d'un centre du livre francophone à Sillery, récemment, l'Association canadienne d'éducation de langue française (l'ACELF), par sa Maison d'édition "Le livre du pays", procédait au lancement du deuxième roman de l'étudiante Sophie Bourque intitulé

"Une aventure périlleuse" ainsi que du premier recueil de poèmes de l'étudiante Moira Dompierre intitulé "Un souffle de terre".

Les lecteurs et lectrices de la section CRAYONS DE SOLEIL de l'édition du vendredi d'un quotidien de Québec les connaissent bien toutes les deux, car plusieurs de leurs travaux ont déjà été publiés dans cette

section pour les jeunes.

C'est le journaliste Jean Drapeau de "Crayons de soleil" qui a présenté le livre de Sophie, alors que la poétesse Georgette Lacroix a présenté celui de Moira.

Sophie, membre de la Société des écrivains canadiens, section de Québec, est la fille de M. et Mme Claude Bourque du 3224, rue Lavalée, à Sainte-Foy. Les Éditions

"Le livre du pays" ont lancé, en avril 1980, son premier roman "Le Paradis terrestre". Sophie étudie en secondaire III au Collège Jésus-Marie de Sillery.

Quant à Moira, elle est la fille de M. et Mme François Dompierre, du 871, avenue du Côteau, Sainte-Foy, et elle fréquente le secondaire II du campus de la régionale de Tilly.



Sophie Bourque, étudiante au Collège Jésus-Marie de Sillery, vient de publier un second roman. (Photo l'Appel, G. Lefrançois)



Moira Dompierre, étudiante au campus de la régionale de Tilly, vient de publier un recueil de poèmes.

L'APPEL, mercredi 11 février 1981 — Page 7

Sillery aurait une population de 20,000 âmes et plus d'ici 20 ans

L'ensemble du potentiel de développement résidentiel de la ville de Sillery permettrait de prévoir que l'accroissement démographique pourrait atteindre près de 7,000 personnes, d'ici une vingtaine d'années. La population qui est présentement de 14,000 âmes passerait donc à 20,000 et plus d'ici 20 ans.

C'est ce qu'a laissé entendre le conseiller Chabot lors de la présentation du projet du nouveau plan directeur d'urbanisme, rendu public à la séance du conseil municipal du 2 février.

Les auteurs du projet ne donnent cependant ces chiffres qu'à titre indicatif et précisent bien que dans le plan d'urbanisme aucune mesure précise de croissance

démographique et économique n'a été fixée pour le territoire de Sillery.

"Au contraire, ajoutent-ils, le principe qui devrait guider l'énoncé d'une politique de croissance s'appuie plutôt sur des considérations de qualité de vie que sur des objectifs strictement économiques."

Ainsi, selon eux, la mise en valeur des terrains encore vacants devrait elle être faite en respectant le caractère actuel du domaine bâti de Sillery et toute proposition de développement devra s'harmoniser tant sur le plan des fonctions que sur celui des densités avec le milieu dans lequel elle s'inscrit.

Un tel énoncé accorde donc priorité à un développement harmonieux

et bien intégré à la trame urbaine existante et con-

firme la vocation essentiellement résidentielle

de basse densité de Sillery.



Du 4 février au 1er mars, pour souligner le 10e anniversaire de la mort de Gérard Morisset, le Musée du Québec tiendra pour la première fois une exposition en hommage à cet homme qu'il n'est pas exagéré de qualifier de père de l'histoire de l'art du Québec. Ci-dessus une maison illustrant notre patrimoine architectural et dessinée par Morisset dans l'une de ses tournées des villages québécois. À l'ouverture de cette exposition, le ministre des Affaires culturelles, M. Denis Vaugeois, a lancé une nouvelle publication de 268 pages intitulée "À la découverte du patrimoine avec Gérard Morisset". (Photo: Musée du Québec)



Pose caractéristique, geste répété maintes et maintes fois, années après années. Le père de l'histoire de l'art québécois contemple l'une des nombreuses diapositives illustrant son inventaire des oeuvres d'art. L'exposition en hommage à Gérard Morisset est présentement en cours au Musée du Québec jusqu'au 1er mars. (Photo: Musée du Québec).

(Suite de la page 59) BEAUGE...

discussions. Depuis son retour en France, en 1951, le commandant Beaugé a continué à s'intéresser à promouvoir sa thèse en maintenant des contacts étroits avec ses amis canadiens. Je me rappelle que vers l'année 1957, le journal "L'Action Catholique" a reproduit de nombreuses interviews sous la rubrique "Pérégrinations d'un savant dans les eaux canadiennes", ainsi qu'autres journaux.

Selon le commandant Beaugé, si la porte du détroit de Belle-Iles était obstruée, nous n'aurions que l'intervention des eaux froides pénétrant par le détroit de Cabot... et nous pourrions espérer un changement sérieux dans notre climat. Ce qui se produirait ce serait l'utilisation des mois d'été au maximum, la possibilité pour les côtes du golfe de profiter de la chaleur de juin, juillet et août. Il en résulterait une prolongation sensible de la température automnale et par suite un retard de l'hiver. Le climat du Québec pourrait être amélioré à l'année longue.

Quand se réaliserait-il ce barrage du détroit de Belle-Ile?

Peut-être les enfants de nos petits-enfants jouiront-ils de sa concrétisation? En attendant, le Québec continuera de ne connaître que deux saisons: un hiver très long et un été très court. Seulement ceux qui croient à la réincarnation espèrent assister à cette révolution dans notre climat. (J'ai eu l'avantage d'assister à une conférence de Beaugé sur son projet).

BELOEIL (place) — Située dans le quartier Sainte-Foy et au sud du chemin Sainte-Foy, de l'avenue Mgr-Gradin vers l'ouest. Au Québec, nous avons un mont et une ville qui portent ce nom. Située au pied du mont Saint-Hilaire (ancien volcan endormi), la ville de Beloeil est plus résidentielle qu'industrielle. Son nom fut probablement donné en souvenir d'une petite ville de Belgique située près de la frontière française et sûrement aussi à cause de la beauté du lieu.

MGR-GRANDIN (avenue) — Au nord des Quatre - Bourgeois, cette avenue relie ce chemin à l'avenue Delage. En souvenir de Mgr Vital GRANDIN (1829-1902), prélat, né

à Saint-Pierre-sur-Orme, en France. Oblat, arrivé à Saint-Boniface en 1854. Le premier à évangéliser les Indiens du Mackenzie. Evêque coadjuteur de Saint-Boniface, 1859, et premier évêque de Saint-Albert, Alberta, en 1871. Décédé à Saint-Albert, en 1902. Le publiciste catholique, l'écrivain Louis Veillot, de France, conserva toute sa vie une grande admiration pour Mgr Grandin. Après avoir connu sa vie de missionnaire chez les Amérindiens dans les glaces du Mackenzie, Veillot l'a présenté à la France et à l'univers, dans un de ses meilleurs articles de sa carrière: "L'évêque poulleux", se servant ainsi de l'adjectif forcée, mais chrétiennement acceptée par le prélat. "Quel bel évêque vous avez dans les glaces", disait Veillot à d'autres personnalités oblates qu'il connaissait; c'est bien lui qui fait comprendre que le froid brûle." Pour en connaître davantage sur ce géant apostolique du Grand-Nord, consultons les sources suivantes: R.P.E. Jonquet, o.m.i., "Mgr Grandin, Oblat de Marie-Immaculée, premier évêque de Saint-Albert"; R.P. Duchaussois, o.m., "Aux Glaces polaires"; le Dict. Beauchemin canadien.



La magnifique cathédrale qui fait la fierté des gens de Hauteville et de tous les diocésains du diocèse du même nom. (Collection G. Lefrançois).

transformé en AUTRIVE puis en DAUTRIVE, phonétiquement parlant, a adopté aussi cette forme dans le langage écrit. Cependant grammaticalement parlant, il serait plus séant d'écrire la "rue de Hauteville", au lieu de la rue Dautrive, tout comme on le fait quand il s'agit de la "ville de Hauteville". L'usage prévalant, l'orthographe de la rue DAUTRIVE restera telle quelle, ayant acquis le droit de cité.

VILLE DE HAUTERIVE — Comme le fichier et l'index des noms de rues de Sainte-Foy semblent d'accord sur l'origine du nom DAUTRIVE, il serait donc à propos, à moins qu'on nous prouve l'existence d'une autre origine, d'écrire un court historique de la municipalité de HAUTERIVE située sur la Côte-Nord.

Vers les années 47, Monseigneur N.-A. LaBrie, eudiste, premier évêque du diocèse du Golfe Saint-Laurent (aujourd'hui diocèse de Hauteville), se trouvant à l'étroit dans la ville papetière de Baie-Comeau (genre de ville "fermée"), car l'espace y manquait pour établir les institutions que nécessite tout diocèse, regarda plus à l'ouest. À cinq milles dans cette direction un magnifique plateau surplombait le

Saint-Laurent. De deux cents pieds d'élévation, il était situé entre l'estuaire de la Manicouagan et son affluent, la rivière Amédée.

Ce plateau était, à l'époque, la propriété de la société Québec North Shore Paper, de Baie-Comeau, et seuls une ferme et l'aéroport municipal occupaient une partie de cette vaste superficie, plutôt plane. Le reste était un boisé. Ce coin de terre avait été autrefois le site de l'ancien village industriel de Manicouagan disparu (1898-1920).

Arrivé dans le diocèse en 1947, l'abbé Charles-Omer Rouleau fut appelé par la confiance de son nouvel évêque à mettre sur pied, à l'aide de laïques dévoués, les premières coopératives (habitation, électricité, etc) et à l'aider en général, à organiser la réalisation de la vaste entreprise d'une nouvelle ville. Il devint le 31 mars 1951 le premier curé de Saint-Eugène de Hauteville.

Après que le gou-

vernement du Québec eut racheté de la Québec North Shore Paper les terrains du vaste plateau ci-dessus mentionné, il en donna la possession et l'administration à la Société de Développement de Hauteville, car dans le temps, les villes n'avaient pas le droit de posséder et de vendre des terrains pour la construction.

La nouvelle ville portera le nom descriptif de HAUTERIVE, à la suggestion de Mgr René Bélanger, vicaire général du temps. Quel nom aurait pu être plus approprié pour une ville située sur cet immense plateau qui surplombait un fleuve et deux rivières!

L'Assemblée législative (nationale) adopta une loi qui donna l'existence légale à la ville de Hauteville, loi qui fut sanctionnée le 29 mars 1950. Le siège de l'évêché quittera la ville voisine de Baie-Comeau pour s'établir à Hauteville et, plus tard, le diocèse du Golfe Saint-Laurent s'appellera le

diocèse de Hauteville. Depuis lors, Hauteville, devenu centre religieux, éducationnel, administratif et commercial a atteint une population d'environ 16,000 âmes, alors que Baie-Comeau, le centre industriel, en compte près de 4,000 de moins.

Si ce court historique de Hauteville peut donner le goût à nos lecteurs d'aller y faire un séjour, qu'ils soient assurés qu'ils ne regretteront pas leur voyage.

Page 4 — L'APPEL, mercredi 11 février 1981



La Petite Histoire se balade dans nos rues

par Gérard Lefrançois
Société d'histoire de Sainte-Foy

DAUTRIVE (rue) — Située dans le quartier Saint-Yves, au sud du chemin Saint-Louis (lot no 322-23), cette rue relie les rues des Rocs et Carrière, à proximité de ce coin de Sainte-Foy bien identifié par les carrières de pierres de Vézina et de Corrigan.

D'après le fichier des noms de rues de Sainte-Foy, ce toponyme DAUTRIVE rappellerait possiblement la municipalité de Hauteville située sur la Côte-Nord. Et selon l'index des noms de rues de cette même ville, ce serait probablement une dérivation de "HAUTERIVE", phénomène d'agglutination. D'après ces deux sources, ce serait une possibilité et non une certitude que le mot DAUTRIVE serait un rappel de

Hauteville. Qui connaît mieux vienne nous renseigner.

Il est vrai qu'il arrive souvent que nos plus beaux noms sont maltraités par une orthographe aux lois assez capricieuses ou par la fantaisie de ceux qui les emploient.

Le mot HAUTERIVE n'est pas nouveau, car on en rencontre des communes de ce nom en France et en Belgique.

L'étymologie du mot est assez facile à deviner. Il s'agit d'un nom propre formé d'un adjectif et d'un substantif juxtaposés. Le trait d'union qui les unissait au début n'a pas tardé à disparaître.

Quant au mot DAUTRIVE comme aucun dictionnaire ne le renferme, il est donc possible qu'il résulte d'un

phénomène d'agglutination du mot HAUTERIVE. D'après l'expérience, l'emploi prolongé d'une faute donne parfois créance à cette faute, car l'usage, en effet, joue un grand rôle dans des questions d'orthographe, et une graphie fautive, au début, devient correcte au début d'un certain temps.

La prononciation du mot HAUTERIVE peut se décrire ainsi: "Aut'riv", car il n'y a pas lieu de faire un effort pour exprimer l'"h" aspirée du début. Doit-on mettre en évidence l'"e" muet de la deuxième syllabe? Pas

d'avantage, car dans la prononciation, tout "e" muet précède d'une seule consonne disparaît ou peut disparaître. Et c'est ce qui amène à supposer que le toponyme HAUTERIVE, après s'être

À VOIR DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

